CAROLINE EN SICILE

PAR

CHARLES DIDIER.

TOME CINQUIÈME.

BRUXELLES & LEIPZIG,
MELINE, CANS ET COMP^e.
Librairie, Imprimerie & Fonderie.

1844

dernier volume — complété
par un autre roman
(d'un auteur différent ?)

CAROLINE EN SICILE.

Suivi de "Une Courtisane"
par Sir Paul Robert
pp 131 à 231

CAROLINE EN SICILE

PAR

Charles Didier.

In sanguine fœdus.
Devise de l'ordre de saint Janvier.

TOME V.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE
Librairie, Imprimerie et Fonderie.

1844

LX

LA GROTTE DE POLYPHÈME.

La frêle embarcation sur laquelle Fabio s'était échappé de Mazzara vogua heureusement toute la journée loin de la vue des côtes ; la nuit, elle s'en rapprocha et débarqua le fugitif sur un point solitaire des marines de Marsalla, non loin de la Spagnola, de sanglante mémoire. Il continua sa route à pied, et le matin il était à Trapani, à l'ouverture des portes. Grâce à son costume de moine, il entra dans la ville, sans être remarqué. Sa première visite fut pour Errante :

« Eh ! mon père, lui dit l'artiste, trompé par son déguisement, vous êtes matinal. Venez-vous commander votre portrait ou celui de la sainte Vierge pour l'église de votre couvent ?

— Je viens vous demander un asile, répondit le faux moine en écartant le capuchon qui voilait son visage.

— Comment c'est vous ? Et c'est ici, à Trapani, que vous venez vous cacher ?

— Pourquoi non ? on viendra m'y chercher moins qu'ailleurs.

— C'est possible, mais pour plus de sûreté permettez que je vous mette sous clef. »

Le prudent artiste alla donner un double tour à la porte de son atelier ; puis, revenant vers Fabió :

« Maintenant, reprit-il, que nous voilà à l'abri d'une surprise, racontez-moi vos aventures. »

Fabio s'exécuta avec une entière franchise, sans dissimuler aucune de ses irrésolutions, de ses faiblesses, de ses trahisons. Ses tristes et rapides amours avec la reine, la violente rupture qui avait brisé cette chaîne malheureuse, l'indignation de Rafaella, ses dédains, sa douleur, ses refus, il n'omit rien et soulagea sa conscience par une confession sincère. Il ne tut que sa

rencontre avec Castoréo dont l'existence n'était pas son secret.

Contre sa coutume, Errante écouta sérieusement et répondit de même.

« Je comprends votre angoisse, dit-il à Fabio ; votre position est critique : la reine est vindicative, et dona Rafaella sera inébranlable dans la résolution qu'elle aura prise. Elle a l'orgueil de l'innocence, uni à celui de la beauté, et elle nous a prouvé qu'elle avait du caractère. Ainsi, mon cher, attendez-vous à la trouver implacable. Pourquoi aussi l'avoir trompée? L'amour d'une telle femme est le gros lot à la loterie des passions ; vous l'avez, et vous allez vous prendre comme un enfant dans les filets d'une sirène. Si encore cette sirène avait vingt ans ! Mais, entre nous, Sa Majesté laisse quelque chose à désirer à cet égard, et, quoi que vous en puissiez dire, les rides n'épargnent pas plus les fronts couronnés que celui des simples mortelles. Au reste, tout ce que je vous dis là est parfaitement inutile, sans compter qu'il n'est pas généreux de chapitrer un homme qui se noie. Un coup de main dans ce cas vaut mieux que vingt-cinq coups de langue. A propos, vous savez que je vous conserve la mante de Rafaella.

— Je n'ai garde de l'oublier, et ne manquerai pas de vous la réclamer comme la plus chère des reliques.

— Je suppose pourtant que vous ne venez pas seulement pour cela. A quoi puis-je vous être bon? Disposez de moi. J'espère cette fois que vous allez être sage, et faire le mort pour longtemps. La leçon est assez dure pour vous profiter, et vous voilà guéri, j'imagine, de votre passion malheureuse pour la politique.

— Au contraire, il ne me reste que cette voie pour me réhabiliter aux yeux de la reine, à mes propres yeux, et pour rentrer en grâce auprès de Rafaella.

— Eh! que voulez-vous donc que lui fasse votre politique? Vous figurez-vous, par hasard, que les femmes se payent de ces raisons-là? Il n'en est pas une, croyez-moi, même la plus héroïque, qui ne sacrifiât sans hésitation, sans scrupule, sa patrie à son amour. La Spartiate appartient à la race perdue des mastodontes. Au surplus, vous ferez de mes avis ce que vous voudrez; vous êtes en âge de marcher seul.

— Et, avec votre permission, j'userai de mes jambes pour aller à mon but malgré les obstacles et même malgré vous.

— Allez ! vous êtes incorrigible.

— Incorrigible, comme vous le dites : tant qu'il restera en Sicile un seul Anglais...

— Mais, malheureux ! interrompit brusquement le peintre, vous voulez me réduire à la mendicité ! Car enfin, quand il n'y aura plus d'Anglais, est-ce vous qui m'achèterez les Tintorets et les Titiens que je confectionne avec tant de distinction? Plus de Bretons, plus de guinées, et je vais droit à l'hôpital. C'est égal, j'immole de bon cœur le veau d'or sur les autels de l'amitié. Niez encore mon patriotisme, ô Procida ! Voyons, que peut-on faire pour votre service ?

— Me cacher chez vous jusqu'à nouvel ordre et prévenir de mon retour le comte Allégroni.

— Si ce n'est que cela, vous serez servi à la minute, et je vais vous dépêcher le comte avec d'autant plus d'empressement qu'il vous tiendra le même langage que moi.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. C'est un homme sage, un homme froid, sans passions politiques ; il dirait lui aussi : Périsse le monde plutôt qu'un camée !

— Soit ! répondit Fabio avec un sourire inté-

rieur ; envoyez-le-moi toujours. Je vous jure devant Dieu et devant les hommes de ne rien faire sans son conseil.

— En ce cas, je triomphe, et vous êtes sauvé. L'Averne, je veux dire la politique, va lâcher sa proie. Alleluia ! »

Voilà comme on jugeait Allégroni. Il avait si bien joué son rôle, que ses amis eux-mêmes, ceux du moins qui, comme Errante, n'étaient pas initiés aux terribles mystères de saint Paul, ne voyaient en lui que l'homme aux camées. Il ne tarda pas à se rendre chez le peintre sous prétexte de visiter ses tableaux, et n'eut avec le fugitif qu'un tête-à-tête fort court : à peine le curieux Errante les perdit-il de vue quelques minutes, mais il n'en fallait pas davantage pour ce qu'ils avaient à se dire ; ils s'entendaient à demi-mots, et leurs yeux se devinaient à défaut de paroles ; leurs âmes n'étaient-elles pas d'intelligence, et leurs deux cœurs ne battaient-ils pas à l'unisson ?

Rentré chez lui, le comte Allégroni convoqua pour le soir même une réunion de beati Paoli ; mais craignant que l'Écueil du Mauvais-Conseil ne leur offrît plus une retraite assez sûre, il assigna aux adeptes, pour lieu de

rendez-vous une des cavernes du mont Éryx.

La nuit régnait ; une de ces nuits sinistres qui invitent au suicide, au crime, et jettent de vagues épouvantes au cœur des sentinelles perdues et des voyageurs égarés. Ce n'était pas un ciel de Sicile, mais un ciel anglais. De gros nuages noirs se traînaient lourdement dans l'espace, et ces sombres masses dérobaient jusqu'à la dernière les étoiles du firmament. L'Éryx, que nous avons vu si radieux un soir au coucher du soleil, plongeait dans d'épaisses ténèbres ; le silence était aussi profond, aussi funèbre que l'obscurité : à peine entendait-on de loin en loin le cri lugubre et rauque de l'orfraie dans les rochers ; puis tout se taisait, et la nature restait sans voix, sans mouvement, sans souffle, sous l'étreinte glacée de cette nuit sépulcrale.

Ainsi, le globe à son dernier jour roulera dans les sombres horreurs du vide quand le soleil éteint au fond du ciel ne lui enverra plus ni lumière ni chaleur ; toute vie alors aura cessé pour lui, mais l'univers ne meurt point : les mondes, les systèmes ont leurs générations comme les hommes et comme les peuples : un soleil s'éteint, un autre s'allume ; et, nées à leur tour pour la destruction, de nouvelles planètes accom-

plissent autour de nouveaux soleils le cycle fatal et défini de leurs destinées.

La caverne choisie par Allégroni pour la réunion de beati Paoli était la fameuse grotte de Polyphème, celle-là même où, suivant l'opinion de notre trop savant ami Schininà, se passa le tragi-comique épisode de l'Odyssée, que chacun sait par cœur, et qui rappelle la non moins terrible histoire de l'Ogre et du Petit-Poucet. A trente siècles de distance, c'est toujours l'intelligence aux prises avec la force brutale : le cyclope y perdit son œil, et l'ogre ses louveteaux et ses bottes de sept lieues ; dans une légende comme dans l'autre, la victoire resta à l'esprit : Ulysse revit son palais, et le Petit-Poucet sa chaumière.

Ouverte sur la mer, la grotte cyclopéenne est percée aux flancs du rocher dans la partie la plus solitaire du mont Éryx, et cette dernière circonstance l'avait fait choisir par Allégroni ; pour plus de sûreté, l'entrée en avait été masquée par de longues herbes et d'épaisses broussailles. Une seule torche éclairait l'intérieur et laissait dans l'ombre une grande partie de l'assemblée. Les adeptes portaient leur robe noire à capuchon, et leur carabine cachée dessous. Le pré-

sident ouvrit la séance par la prière d'usage ; après quoi le chevalier Vito Vitali prit la parole, et rendit compte en détail de sa mission de Palerme. Quand il eut fait l'aveu sincère du double échec qu'il avait essuyé, Allégroni lui répondit :

« Le tribunal est juste : puisque ce n'est pas par votre faute que le marquis Artali a échappé cette fois au châtiment qui lui est réservé, on vous permettra, chevalier Vito Vitali, de recommencer l'épreuve ; mais, prenez garde, s'il échappait trois fois, par votre faute ou non, le tribunal désignerait un autre exécuteur ; vous seriez déclaré coupable de lèse-justice, et comme tel votre vie tomberait au pouvoir du marquis Mongilèpre, défenseur du condamné. »

Vitali s'inclina en signe de résignation.

« Quant à l'émeute, reprit Allégroni, nous vous donnons absolution plénière : on n'est pas coupable pour obéir à la force des circonstances et à l'impérieuse loi de la nécessité : vous avez fait votre devoir et bien mérité de l'Ordre en ne désespérant ni de lui ni de vous. Recevez nos éloges et nos remercîments. Oui un retard vaut mieux qu'une défaite ; il est des cas où la précipitation est plus qu'une faute, où elle est un

crime par les résultats funestes qu'elle entraîne après elle. Eh ! qu'est-ce après tout qu'un jour de plus ou de moins quand la victoire est certaine? Persévérons, mes frères, espérons, croyons... l'avenir est à nous.

— Amen ! répondit l'assemblée en faisant le signe de la croix.

— Maintenant, poursuivit le président, nous allons procéder à la réception solénnelle du néophyte qui désire être initié à nos saints mystères. Vous me demanderez sans doute par quoi il s'est rendu digne de cet honneur? C'est lui-même qui va vous le dire. »

A ces mots le récipiendaire s'avança au milieu d'un profond silence.

« Si, pour obtenir, dit-il, la faveur de siéger dans vos rangs, il ne fallait qu'aimer la Sicile et haïr les Anglais, je réclamerais, comme m'étant due, la première place au milieu de vous, car personne ici ne porte à la patrie un amour plus ardent ni une haine plus implacable à ses oppresseurs. Mais d'autres titres, je le comprends, sont nécessaires pour conquérir votre confiance; tout le monde peut dire : J'aime la Sicile, je hais les Anglais ; il ne suffit pas de le dire, il faut le prouver. Apprenez donc que vous avez devant

vous le meurtrier de la Spagnola. Ce titre vous suffit-il ? »

A ces mots, un murmure non équivoque d'approbation courut dans l'assemblée, et témoigna de la sympathie dont le nouvel adepte était l'objet.

« Vous le voyez, reprit Fabio, je ne crains pas de vous livrer des otages en me dénonçant moi-même, et en me mettant à votre merci. Qu'ai-je à craindre ? N'êtes-vous pas tous animés du même esprit, des mêmes vengeances ? Ne m'enviez-vous pas tous le bonheur et la gloire d'avoir versé du sang anglais, en attendant que nous l'offrions en holocauste jusqu'à la dernière goutte sur l'autel de la patrie ? Jour espéré, jour prospère, qui se lèvera trop tard au gré de notre impatience ! Mais il se lèvera : tout ici, hors d'ici même, m'en donne l'assurance, et la justice aura son cours. Envoyez-moi sur la brèche ; assignez-moi le poste le plus exposé, le plus périlleux ; c'est la seule grâce que je sollicite de vous. J'ai pris avec moi-même l'engagement solennel de me distinguer par une action d'éclat dans les nouvelles vêpres que vous préparez ; je le veux, je le dois, et je supplie ardemment le ciel de ne pas frustrer mon espoir. Si je péris

dans l'entreprise, ma mort sera glorieuse et rachètera du moins l'oisiveté de ma vie. Je suis militaire, je mets à votre service mon expérience des camps et des soldats. S'il vous faut un instrument dévoué, résolu, pour soulever les troupes siciliennes casernées à Trapani ou ailleurs, j'ai l'orgueil de croire que je suis l'homme de la chose ; choisissez-moi, vous dis-je, et votre confiance ne sera pas déçue. »

Fabio se tut ; Allégroni lui répondit :

« Capitaine Fabio, vous allez au-devant de la proposition que nous voulions vous faire. Depuis longtemps j'avais jeté les yeux sur vous pour gagner les troupes et les entraîner à notre suite. L'initiative que vous prenez à cet égard ne fait que fortifier nos premières résolutions. Nouvel adepte de saint Paul, qu'il soit fait ainsi que vous le désirez ; mais auparavant, prêtez le serment sacramentel. Jurez par le ciel et par la terre, devant Dieu et devant les hommes, jurez même par les puissances infernales que vous vivrez désormais et mourrez s'il le faut pour l'indépendance de la Sicile et la régénération du genre humain suivant le but de notre sacro-sainte institution ; jurez que la pensée de l'Ordre sera votre pensée, sa volonté votre volonté, et qu'à

l'avenir il trouvera toujours en vous dévouement, obéissance et résignation. »

Fabio avait déjà la main levée pour prêter le serment qu'on exigeait de lui lorsqu'un léger bruit dans les broussailles qui fermaient la caverne, suspendit la cérémonie. Allégroni envoya en reconnaissance un des assistants qui déclara n'avoir rien aperçu ; mais le même bruit s'étant renouvelé un instant après, deux autres assistants allèrent à la découverte et revinrent en disant que la grotte était investie. Par qui ? L'épaisseur des ténèbres ne leur avait pas permis de le distinguer.

Ignorant l'ennemi qui les assiégeait, Allégroni, sur qui tous les yeux de l'assemblée s'étaient tournés, se consultait lui-même avant de prendre un parti. Sa première idée était de résister et d'opposer la force à la force, mais, en présence de l'inconnu, une pareille détermination était insensée ; et d'ailleurs quel danger sérieux avait-il à redouter ? Les opérations des beati Paoli étaient si mystérieuses qu'il était impossible de prouver leur existence : on pouvait tout au plus, comme Errante, la soupçonner. Tout se passait de vive voix ; on n'écrivait rien : il n'y avait par conséquent ni correspondance, ni procès-verbaux, ni

papiers d'aucune espèce, pas une seule pièce de conviction ; et quant au flagrant délit, les adeptes de saint Paul se cachaient derrière les membres de la confrérie des Nobles, institution publique, officielle, entourée du respect universel. Toutes ces considérations traversèrent l'esprit du comte avec la rapidité de l'éclair : le résultat de sa délibération intérieure fut une sécurité qu'il communiqua instantanément à l'assemblée en vertu du pouvoir magnétique qui agit sur les hommes, à leur insu, dès qu'ils sont réunis. Fabio seul voulait qu'on soutînt un siége en règle, et qu'on ne se rendît, s'il fallait en venir là, qu'à la dernière extrémité.

« Car enfin, disait-il, à quoi sert d'avoir des carabines si ce n'est pour en faire usage? »

Allégroni modéra son ardeur, et lui démontra, non sans peine, l'inutilité de son courage. Il recommanda ensuite aux assistants de baisser leurs capuchons et de ne répondre à aucune des questions qui pourraient leur être adressées. Il se chargeait lui-même de répondre à tout et de tout. Là-dessus, il alla seul à l'entrée de la grotte, et tomba au milieu d'une escouade de sbires, qui l'appréhendèrent immédiatement. Comme il se récriait contre la violence exercée sur lui, comte

Allégroni, président de la confrérie des Nobles, et demandait de quel droit on osait la troubler dans ses réunions philanthropiques, le chef des sbires lui répondit qu'il n'en savait rien lui-même et ne faisait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Il était, en effet, porteur d'un mandat du justicier, lui enjoignant d'arrêter toutes les personnes, quelles qu'elles fussent, rassemblées à cette heure dans la caverne dite de Polyphème. C'est ce qu'il faisait. Allégroni comprit qu'il avait affaire à un instrument passif, et il était au-dessous de lui de parlementer avec un subalterne en l'absence de son supérieur. Ce n'est pas au bras qu'on s'en prend en pareil cas, c'est à la tête. Il se résigna donc à son arrestation et à celle de ses acolytes, y compris Fabio, d'autant plus que les sbires étaient appuyés d'un fort détachement d'infanterie britannique armé jusqu'aux dents.

Les prisonniers furent embarqués sous bonne escorte à bord d'un chébec de guerre qui les attendait au bas de la montagne, et conduits tous sans distinction, Allégroni en tête, dans les prisons de Trapani.

« Ah! ah! mon locataire, dit le geôlier en reconnaissant Fabio, vous voilà repris enfin!

Dieu soit loué ! On ne croira plus maintenant que j'ai été corrompu à prix d'argent, et je suis réhabilité. Par les clefs de saint Pierre ! nous allons voir cette fois si vous m'échapperez. »

LXI

ATTENTE.

Il en est des crises politiques comme des crises de la nature : elles sont précédées de signes précurseurs qui semblent dire aux intéressés : Tenez-vous sur vos gardes. Les Anglais, on le pense bien, n'étaient pas là sans se douter des trames qui s'ourdissaient contre leur domination : c'était chez eux plus qu'un doute, c'était une certitude. Seulement, tout en sachant parfaitement d'où partait la mine, ils ignoraient le point précis où elle devait éclater et ne négligeaient rien pour le dé-

couvrir; toutes les voies leur étaient bonnes pour aller à leur but, et si Caroline était peu scrupuleuse sur ses moyens d'attaque, ils l'étaient encore moins sur leurs moyens de défense. *Par pari refertur,* comme aurait dit le baron Schininà.

Lettres, courriers, ils interceptaient tout ce qui leur tombait sous la main, et entretenaient partout des espions, même de l'espèce la plus infime, jusque-là qu'ils ne dédaignaient pas les délations de la zingara et les encourageaient par leurs prodigalités corruptrices. C'est grâce à elle qu'ils avaient failli deux fois s'emparer de Fabio, et appris ses rapports intimes avec la reine, intimité qui leur avait ouvert les yeux sur les intrigues de Trapani. Leur défiance, leurs inquiétudes se trahissaient par un redoublement de précautions. Les troupes avaient les consignes les plus sévères et des ordres impitoyables : on a pu voir pendant la sédition de la place prétorienne qu'elles ne perdaient pas de temps pour agir et qu'elles agissaient avec vigueur.

L'émotion produite par cette émeute avortée, ou du moins ajournée, n'était pas calmée entièrement lorsqu'on apprit que le roi Ferdinand avait quitté inopinément sa retraite de la Ficuzza, et qu'il était à la Favorite.

Cette maison de campagne, qui n'est à proprement parler qu'un rendez-vous de chasse à la porte de Palerme, est située dans la Vallée d'Or, et la Vallée d'Or, *Conca d'Oro,* élysée digne de son nom, s'étend au pied du mont Pellégrino. La cour y passait l'été pendant son séjour en Sicile, et le roi Ferdinand avait pour cette champêtre résidence une prédilection particulière. C'est donc là qu'il se rendit en quittant la Ficuzza.

Caroline l'y avait précédé, mais elle s'y tenait cachée ; tout le monde, et son époux lui-même, la croyait encore à Castelvétrano. Ce mystère lui avait paru nécessaire pour endormir les soupçons des Anglais, que son nom seul jetait dans des terreurs paniques.

A la nouvelle de l'arrivée du roi, ils se demandaient avec anxiété quel était le but de ce voyage subit et clandestin ; leur anxiété ne fit que redoubler en apprenant qu'il avait eu une secrète entrevue à Partanico avec un ministre, le prince de Cassére, et avec d'autres membres du gouvernement, à commencer par Aci, qui, après avoir été une de leurs créatures les plus serviles, leur rompit brusquement en visière pour se retourner vers ce qu'il regardait alors comme le soleil levant.

Lord Bentinck circonvint le vieux monarque, pour connaître ses intentions véritables et le dissuader de toute démarche hostile à la constitution, c'est-à-dire à l'Angleterre ; il s'adressa dans ce but à son confesseur, le révérend père Caccamo, et n'épargna rien de ce qui pouvait l'effrayer, sinon le convaincre. Crainte ou persuasion, peu lui importait le mobile, pourvu que le résultat fût obtenu. Ébranlé, intimidé par l'audacieuse argumentation du dictateur britannique, notre saint homme sentait faiblir au fond de son cœur les velléités belliqueuses que la reine lui avait inspirées à la Ficuzza. « Car enfin, se disait-il, ces hérétiques n'ont ni foi ni loi et sont prêts à tout pour éterniser leur usurpation. » Un soir qu'après une longue conférence avec lord Bentinck, il était violemment combattu entre les passions contraires qui se disputaient son âme, et se demandait quel conseil il allait donner au roi ; s'il le pousserait à la résignation ou à la révolte, la porte de sa chambre s'ouvrit et la reine parut devant ses yeux.

« Jésus! s'écria-t-il en se levant tout éperdu. Qui jamais se serait douté que Votre Majesté fût à la Favorite? Tout le monde la croit à Castelvétrano.

— Et tout le monde doit continuer à m'y croire.

— Même le roi ?

— Même le roi. Je ne suis ici que pour vous, mon père, pour vous seul, entendez-vous bien. J'aurais pu révéler le secret de ma présence au prince de Cassèro, au marquis de Circello, au duc de Sangro, à tout autre ami du roi ; je n'en ai rien fait, et c'est vous que j'ai choisi entre tous pour être mon confident, mon intermédiaire ; j'espère que, par votre discrétion, vous vous rendrez digne de ma confiance.

— Votre Majesté ne doit point douter de mon dévouement.

— Je n'en doute pas, vous le voyez, puisque je me livre à votre merci. Je sais que lord Bentinck vous serre de près et je le soupçonne de faire impression sur vous. Il était grand temps que je parusse pour vous arracher à la pernicieuse influence de ce mauvais génie de la Sicile. Il connaît votre empire sur l'esprit du roi et se flatte, en vous intimidant, de l'intimider par contre-coup. Fermez l'oreille, mon père, aux paroles du tentateur ; vous ne l'avez que trop écouté pour un bon chrétien et un bon Sicilien tel que vous. Sachez qu'il ment pour vous séduire

et qu'il affecte une sécurité qu'il n'a point. Il cherche à vous effrayer, et c'est lui qui a peur. Ses appréhensions, du reste, sont fondées, car nos moyens sont immenses, et si le roi est ferme dans son projet, la Sicile est libre avant huit jours. C'est à vous, mon père, à le fortifier dans sa juste révolte et à triompher de ses hésitations s'il lui en reste encore. Vous le pouvez, vous le devez, et moi, la reine, je vous adjure, je vous ordonne d'accomplir votre devoir de Sicilien et de chrétien.

— Que faut-il faire, madame? Ordonnez, vous trouverez en moi, croyez-le bien, un instrument docile.

— Il faut que dès demain le roi fasse son entrée à Palerme, et qu'il exécute de point en point toutes les mesures que vous verrez portées sur cet écrit. »

Caroline, à ces mots, remit au confesseur un papier qu'il lut des yeux avec une profonde attention.

« Les instructions de Votre Majesté, répondit-il ensuite, électrisé par l'énergie et la résolution de Caroline, seront ponctuellement remplies, et je mets à son service le peu de crédit que je puis avoir sur l'esprit du roi.

— Vous en avez beaucoup, mon père, ne jouez pas la modestie ; car vous auriez l'air de faire vos réserves et de vouloir prendre vos précautions. Sachez bien que vous êtes responsable de tout, à mes yeux, et que je m'en prendrais à vous seul si le roi venait à manquer de cœur au moment décisif.

— Il n'en manquera pas s'il suit mes conseils; mais le programme tracé par Votre Majesté une fois rempli, que faudra-t-il faire ?

— Le reste me regarde. Le ciel aidant, et il nous aidera, je me charge d'achever l'ouvrage que vous aurez commencé. Si vous n'y gagnez pas le chapeau de cardinal, j'y perdrai ma couronne pour toujours. »

Le lendemain, Ferdinand fit son entrée solennelle dans la capitale, entouré de ses fidèles, sans oublier le père Caccamo, qui marchait tout près de lui comme le mécanicien se tient à côté de l'automate qu'il fait manœuvrer. Le cortége se rendit droit à la cathédrale où le dévot monarque entendit la messe et fit sa prière : de là, il se dirigea vers le palais, dont il reprit possession, et où il tint petit et grand lever comme aux jours de sa puissance. Une fois installé dans sa royale demeure, il déclara que sa santé était

rétablie, qu'il était par conséquent en état de reprendre les rênes du gouvernement, et il révoqua, par un acte public, les pouvoirs d'*Alter Ego* qu'il avait conférés naguère à son fils. Il annonça de plus que son intention était d'aller le lendemain célébrer en personne un grand *Te Deum* d'actions de grâces dans l'église de Saint-François. Ainsi le portait le programme de Caroline, et ajoutons, pour être juste envers tout le monde, que le maître et l'écolier, c'est-à-dire le confesseur et son pénitent, avaient répété leur leçon mot à mot, de la manière la plus satisfaisante.

Qu'on juge de la fièvre d'impatience qui dévorait Caroline pendant ces siècles d'attente et de préparation ! Séquestrée comme une étrangère, une proscrite, dans sa royale villa de la Favorite, elle était, pleine de vie, retranchée du nombre des vivants. Au milieu des jardins s'étend un bassin immense, presque un lac, et au milieu de ce lac s'élève une tour de cent pieds de haut, au sommet de laquelle on avait eu l'étrange idée de percher l'Hercule Farnèse, qui depuis a pris au musée de Naples une place moins excentrique. C'est dans cette tour insulaire, aérienne, que Caroline s'était cachée ; c'est de

là qu'elle présidait comme une magicienne au drame redoutable qui se jouait sous ses yeux, et dont les fils étaient dans sa main.

Invisible dans son aire monumentale, elle avait vu Ferdinand arriver de la Ficuzza : aux allées et venues des amis et des ennemis, elle avait deviné dès le lendemain les obsessions dont il était l'objet et les hésitations qu'elles devaient jeter dans ce cœur faible, irrésolu ; c'est alors que voyant ou craignant de voir les ressorts de sa machine détendus, et sa machine elle-même en péril, elle l'avait remontée, pour ainsi dire, au moyen du père Caccamo ; le jour suivant, elle avait eu la satisfaction de voir le mannequin royal obéir docilement au mouvement imprimé par elle et partir enfin pour Palerme, où chacun de ses pas lui était tracé d'avance à son insu.

Dès lors, le silence et la solitude s'étaient emparés de la villa ; elle n'avait plus rien entendu, plus rien vu ; Castroné seul lui apportait des nouvelles et la tenait heure par heure au courant de ce qui arrivait ou n'arrivait pas ; mais que ces heures étaient longues ! Elle comptait en palpitant les minutes, les secondes ; chaque coup des horloges voisines lui donnait au cœur une commotion électrique. La nuit venue, elle

était montée sur sa tour sans crainte d'être découverte, et, tournée du côté de Palerme dont les lumières brillaient dans le lointain, elle cherchait à deviner par la pensée ce que ses yeux ne pouvaient apercevoir.

Le mont Pellegrino dressait derrière elle ses masses noires, abruptes, déchirées, semblables à une mer primitive dont les gigantesques vagues auraient été pétrifiées tout d'un coup au milieu d'une tempête ; des gerbes d'étoiles brillaient à la crête des rochers, comme des feux allumés par les anges en l'honneur de la sainte toujours jeune et toujours belle qui règne sur la Sicile du haut de ces sommets sacrés. Toutes chargées du parfum des orangers et des citronniers de la Vallée d'Or, les brises marines promenaient dans l'espace cet enivrant arome ; caché sous quelque épais massif, un rossignol interrompait seul le silence universel pour confier aux ténèbres sa plainte mélancolique. Mais la reine était insensible à ces harmonies nocturnes dont la douceur, la grâce et la chaste volupté étaient perdues pour elle. Absorbée, abîmée dans l'orage intérieur de ses passions, elle ne voyait, n'écoutait qu'elles ; leur sombre voix lui disait tout bas des mots sinistres, et les spectres sanglants de la

vengeance, de l'ambition, de l'orgueil lui voilaient les splendeurs sereines du firmament. Parvenue à la dernière phase de sa longue épopée souterraine, elle songeait avec une ivresse mêlée d'angoisse qu'une nuit, une seule nuit la séparait du dénoûment. Si près du terme, elle redoutait malgré elle quelque péripétie inattendue ; mais quel que dût être le lendemain, heureux ou néfaste, elle l'appelait de toutes les forces de son âme.

Un signal connu troubla sa rêverie ; c'était Castroné, le seul homme par qui elle fût alors en communication avec le monde extérieur, qui venait de Palerme lui faire son rapport de la soirée.

« Tout va bien, lui dit-il en se frottant les mains sans respect pour la Majesté Royale, le roi tient bon et le peuple est dans les meilleures dispositions possibles. Le baron Craca est là pour le tenir en haleine. L'esprit des troupes est excellent ; le décret qui révoque les fonctions du vicaire général a passé comme une lettre à la poste, et il a été reçu par toutes les classes de la population, y compris l'armée, aux cris mille et mille fois répétés de Vive Ferdinand ! Vive Caroline ! On n'entend que cela dans les rues. C'est un

plaisir que de s'y promener, et c'est pour les fidèles serviteurs de Votre Majesté une consolation d'autant plus douce qu'elle est plus tardive.

— Ces cris d'enthousiasme, dit la reine avec amertume, ne sont que du bruit et du vent, comme tous les décrets du monde ne sont que des chiffons de papier s'ils ne sont pas exécutés.

— Ils le seront, Majesté, n'en doutez pas ; ils le seront, et pas plus tard que demain ; tout est prévu pour cela.

— As-tu vu les Conciapelli ?

— Je les quitte à l'instant. Votre Majesté peut se vanter d'avoir là des sujets comme il serait à désirer qu'il y en eût beaucoup ; si tous les Siciliens leur ressemblaient, par saint Janvier ! il y a longtemps qu'il n'y aurait plus en Sicile un seul Anglais. Leur consul est un homme à toute épreuve, et si je n'étais Castroné, je voudrais être Lazzaro.

— Mais enfin, voyons, qu'a t-on décidé ? mes instructions sont-elles remplies ?

— Voici. On a choisi pour le *Te Deum* de demain l'église de Saint-François à cause de son éloignement du palais et pour donner au roi l'oc-

casion de traverser la ville ; sa présence produira un excellent effet, et la colère populaire fera la boule de neige sur ses pas ; c'est là ce qu'il nous faut ; quand la bête sera furieuse on la lâchera, et c'est alors que commenceront les grandes marionnettes. Les Anglais ne se défieront pas d'une solennité religieuse; nos mesures sont prises pour que pas un n'échappe, et pas un n'échappera si tout le monde fait son devoir ; la cloche qui annoncera l'élévation sera le signal de leur mort. On dit dans le passé les vêpres siciliennes, on dira dans l'avenir le *Te Deum* sicilien.

— Les courriers qui doivent répandre en Sicile cette grande nouvelle sont-ils prêts ?

— Ils le seront à l'heure dite, et prendront leur volée au premier coup de cloche comme un essaim de pigeons voyageurs ; nos braves Calabrais n'attendent que ce moment pour jouer du tromblon. Milazzo, Messine et Syracuse nous en donneront des nouvelles. Et Trapani donc ? Et Mazzara ? Ah ! signor Mac-Farlane, attendez-vous à avoir vos comptes réglés, intérêt et principal, en bonne monnaie. Quant à Catane...

— Catane me regarde seule. Voici la dépêche destinée à Castoréo.

— Votre Majesté veut dire le frère Agathon ?

— En effet, son nom d'ermite doit seul paraître sur l'adresse ; son nom véritable est le secret de l'État. »

A ces mots, elle se tut et demeura quelques instants plongée dans un profond silence sans que l'audacieux Castroné osât troubler sa méditation. Puis, se levant tout à coup et se promenant, comme une panthère en cage, dans l'étroit espace où elle était resserrée :

« Cette attente est horrible ! s'écria-t-elle en se parlant à elle-même ; je ne puis endurer plus longtemps le supplice de l'immobilité. Il faut que je sorte, il faut que je marche. Castroné, je veux aller à Palerme.

— Cette nuit ?

— A l'instant. Les ténèbres favoriseront mon incognito, et je jugerai par moi-même des dispositions du peuple. »

Castroné, fidèle à sa politique, se garda bien de désapprouver directement cette démarche hasardée, inutile ; c'eût été le moyen de fortifier la reine dans cette subite résolution; il prit, pour l'en dissuader, les voies tortueuses de la diplomatie.

« Je vais préparer le cheval de Sa Majesté, répondit-il en faisant un pas vers la porte. Je

comprends qu'elle ne s'en rapporte à personne et qu'elle veuille tout voir par ses propres yeux : si elle n'avait pas pris l'initiative à cet égard je me serais permis de la prendre moi-même. Seulement, je pensais que Votre Majesté se reposerait cette nuit et n'irait à Palerme que demain.

— Il s'agit bien de repos! Et pourquoi n'irais-je pas ce soir?

— Parce que demain, au moment de l'action, l'apparition inattendue de Votre Majesté serait un coup du ciel pour nos amis, et un coup de tonnerre pour nos ennemis. Elle fixerait nécessairement la victoire de notre côté dans le cas où elle serait incertaine un instant. Du moins telle était mon idée ; mais je me rends sans discussion à l'opinion de Votre Majesté. »

L'idée de Castroné ne manquait pas de justesse ; Caroline, qui avait l'esprit droit, le sentit tout de suite et lui sacrifia la sienne sans hésitation.

« Je crois que tu as raison, répliqua-t-elle après avoir réfléchi quelques secondes : mon impatience me conseillait mal. Il est plus sage de me réserver pour demain ; que cette nuit va me paraître longue !

— Mais aussi c'est la dernière.

— La dernière!... répéta-t-elle d'une voix concentrée. La dernière! »

LXII

PÉRIPÉTIES.

Éclairés par leurs espions ou par l'instinct de conservation qui de tous les espions est le plus clairvoyant, les Anglais avaient l'œil ouvert sur les menées de Ferdinand, ou plutôt de Caroline : car ils voyaient clairement le doigt de la femme dans les mouvements du mari. Lord Bentinck, qui concentrait dans sa personne toute la puissance britannique en Sicile, n'était pas homme à se laisser prendre au dépourvu, ni à perdre un temps précieux en demi-mesures ou en tempo-

4.

risations. Il commença par protester contre le décret royal qui retirait à l'héritier présomptif ses pouvoirs d'*Alter Ego,* déclarant que l'Angleterre avait garanti la nomination du prince vicaire, et ne pouvait, par conséquent, souffrir qu'on le révoquât malgré elle. Sans menacer précisément, il donnait à entendre que c'était pour en user qu'il avait la force, et que, si on l'y contraignait, il faudrait bien qu'il y recourût.

Jusque-là, il s'était borné aux paroles : les actes ne se firent pas longtemps attendre. Se défiant à juste titre du *Te Deum* suspect annoncé pour le lendemain à l'église de Saint-François, et n'y voyant qu'un prétexte pour soulever le peuple contre le protectorat anglais, il se promit d'y mettre ordre, et il tint ce qu'il s'était promis.

Palerme avait été toute la journée en proie à cette agitation fiévreuse qui passe aux yeux des gens experts pour le symptôme précurseur de grands événements ; le travail et la manœuvre étaient abandonnés, les casernes désertes, les ateliers délaissés ; le peuple et les soldats inondaient les rues et fraternisaient individuellement aux cris de Vive Ferdinand ! Vive Caroline ! Les Anglais, consignés dans leurs quartiers, ne se montraient nulle part, et bien leur en prenait,

car si la foule entrevoyait par hasard quelque chose qui ressemblât à un habit rouge, c'étaient des huées et des vociférations à faire pâlir les fronts les plus intrépides. L'agitation s'était prolongée fort avant dans la nuit; pourtant la fatigue avait fini par vaincre ou du moins ajourner l'émotion populaire, et le sommeil versait à pleines mains sur la cité ses pavots mythologiques.

Tout le monde pourtant ne dormait pas, et parmi ceux qui dédaignaient le repos, les Conciapelli étaient les plus éveillés, car c'est à eux qu'appartenait le premier rôle dans le soulèvement du lendemain, et il fallait s'y préparer. Retranchés dans les souterrains qui leur servaient d'arsenal, ils étaient occupés, ceux-ci à fondre des balles, ceux-là à faire des cartouches; les autres aiguisaient leur couteau ou polissaient leur carabine, afin, disaient-ils, que le diable pût s'y mirer en emportant les hérétiques. Le vieux Lazzaro, qui était l'âme de ces corps robustes, éprouvés, les encourageait à l'ouvrage: il était partout, avait l'œil à tout.

« Courage, mes enfants! leur disait-il; c'est demain la grande fête des Langoustes; souvenez-vous que nous avons une revanche à prendre.

— Soyez tranquille, maître, nous la prendrons bonne ; puisque nous devons mener le bal, nous le mènerons de manière à vous faire honneur et à nous aussi.

— Par saint Roch ! dit un autre en secouant avec bruit les balles qu'il venait de fondre, voici des castagnettes dont on jouera demain d'une façon réjouissante.

— Et cette guitare-là, dit un troisième en frappant sur sa carabine, croyez-vous par hasard qu'elle ne marquera pas la mesure un peu vivement ?

— Corps de Dieu ! nous allons rire et les Langoustes vont sauter comme des anguilles. Cela fait plaisir rien que d'y penser.

— Moi, je suis comme les taureaux, l'écarlate m'agace l'œil ; je ne puis voir un habit rouge sans tirer dessus aussitôt.

— Moi, j'aime la musique, et la langue anglaise m'agace l'oreille, comme le sifflement de la vipère. Au premier mot, paf !... mon fusil part tout seul.

— C'est bien, mes enfants, c'est très-bien ! Persévérez dans ces bons sentiments et la journée de demain fera parler de vous en Sicile... que dis-je en Sicile ?... dans le monde entier. Avec

cela que la reine Caroline ne sera pas ingrate : elle augmentera nos priviléges ; nous serons les rois de Palerme. »

Pendant que ces préparatifs sanglants se faisaient dans le quartier des Conciapelli, lord Bentinck n'était pas oisif. Les régiments britanniques, rassemblés à Palerme, où il y en avait beaucoup, eurent ordre de rester sur pied toute la nuit et d'être prêts à tout événement ; on leur faisait des distributions de vivres et de munitions, comme cela se pratique la veille d'une bataille ; et, pour les exciter davantage, l'eau-de-vie ne fut pas épargnée. Même avant l'aube, Bentinck fit promener dans la ville une artillerie formidable, qui jeta l'effroi dans l'âme des conspirateurs, et alla prendre position, mèche allumée, dans le voisinage de Saint-François. Au point du jour, les troupes, armées de toutes pièces et la giberne abondamment garnie, sortirent de leurs quartiers respectifs et occupèrent les rues par où le cortége royal devait passer pour se rendre à la cérémonie du *Te Deum*.

Cette menace en action était significative et n'avait pas besoin de commentaire, car elle portait avec elle son propre enseignement. Ferdinand n'en demanda pas moins au dictateur

anglais des explications catégoriques sur un déploiement de forces aussi imprévu qu'injurieux. Lord Bentinck répondit par l'intermédiaire du capitaine-justicier que Sa Majesté était libre d'aller adorer Dieu où bon lui semblait, à Saint-François comme ailleurs, et que les troupes britanniques n'étaient commandées que pour border la haie sur son passage et lui rendre, au nom de l'Angleterre, les honneurs dus à la dignité royale.

Cette réponse ironique, qui frisait l'impertinence, fit rentrer en lui-même le pacifique monarque, sur qui l'argument du canon faisait un effet magique. Il s'était flatté, ou du moins on l'avait flatté, qu'il surprendrait les Anglais sans défense, et c'est lui qui était surpris par eux ; il y avait dans cette subite péripétie de quoi lui faire faire les réflexions les plus sérieuses, et le père Caccamo lui-même, quoiqu'il vît briller à l'horizon le chapeau rouge promis par Caroline, n'était pas beaucoup plus rassuré que son pénitent.

« Je savais bien, moi, lui disait Ferdinand d'un air piteux, que ces réprouvés d'Anglais étaient capables de tout ; vous voyez, mon père, si j'avais raison.

— C'est vrai, Majesté, c'est trop vrai : ces hérétiques ne respectent rien. Voyons, pourtant; Dieu nous inspirera peut-être quelque moyen de déjouer leurs plans criminels; car, enfin, s'ils ont pour eux le diable et les démons de l'enfer, nous avons, nous, le ciel avec tous ses saints et tous ses anges. Il est écrit que l'Église est immuable et que l'enfer ne prévaudra point contre elle.

— En attendant, les Anglais ont des canons, et nous n'en avons pas : un mauvais coup est bientôt fait. Tenez, mon père, si vous m'en croyez, le plus sûr...

— Est?

— De nous en retourner à la Ficuzza.

— Y pensez-vous, mon fils? Quoi! vous donneriez cette satisfaction à l'incrédulité? Enhardie par un pareil triomphe, elle se croirait tout permis; et, lorsqu'elle vous aurait détrôné une seconde fois, il ne resterait plus qu'à vous couper la tête.

— Jésus! mon père, ne plaisantez pas avec ces choses-là! Il y a des mots qui portent malheur rien qu'à les prononcer. Au nom du ciel, que voulez-vous que je fasse? »

Le révérend père était fort embarrassé pour

ouvrir un avis ; il voyait bien son chapeau en péril, mais il ne voyait pas la possibilité de le sauver du naufrage. Les moyens violents répugnaient à son caractère encore plus qu'à son ministère, et les moyens dilatoires remettaient tout en question. C'est à ces derniers pourtant qu'il fallait se résigner.

Pressé de prendre un parti, et dominé par la peur, le roi fit volte-face tout d'un coup sans avoir même la précaution de se ménager une retraite honorable, tant il avait hâte de sortir du défilé où il se voyait engagé. Il contremanda brusquement le *Te Deum* de Saint-François, et se contenta d'entendre la messe dans sa chapelle particulière.

Cet ajournement pusillanime, quand tout était prêt pour une lutte décisive, équivalait à une défaite, et à la plus honteuse de toutes les défaites, car c'était faire l'aveu public de sa faiblesse, et déclarer qu'on n'osait pas même essayer ses forces. Cet échec éteignit, comme un feu de paille, l'enthousiasme du peuple, et démoralisa les troupes indigènes quand elles allaient faire cause commune avec lui. Bref, le parti du roi fut frappé au cœur par le roi lui-même. Le vide se fit autour de lui comme par un

coup de baguette, tant le nez des courtisans est fin pour flairer le succès et tourne vite au vent de la fortune.

Abandonné de tout le monde, même de ses familiers, livré à lui-même au moment où plus que jamais il avait besoin de conseil et d'appui, Ferdinand perdait dans l'isolement le peu de courage qu'on lui avait soufflé. Le père Caccamo seul lui restait fidèle et s'efforçait de lui donner du cœur, quoique lui-même en eût fort peu; mais enfin il y avait action et réaction de l'un sur l'autre, et, tant bien qne mal, ces deux vieux débris, comme dit le poëte, se soutenaient entre eux. Le ministère était nécessairement en désarroi, et le corps officiel ayant deux têtes, ou pour mieux dire n'en ayant point, puisque le pouvoir flottait entre le père et le fils, tout allait à la débandade; personne ne commandait, personne n'obéissait. La pression de l'armée anglaise empêchait seule les ressorts de l'État de se détendre tout à fait.

Une pareille anarchie ne pouvait durer. Lord Bentinck se présenta au palais afin de faire à cet égard au roi des représentations officieuses; mais le roi lui tourna le dos brusquement et refusa net toute explication. Il craignait sans doute, en

acceptant la discussion, la dispute, de laisser voir ses appréhensions; et, tout en ayant les apparences de la fermeté, son silence au fond n'était qu'un acte de faiblesse. Bentinck n'en fut pas moins profondément offensé, et sa colère ne connut plus de ménagements. Le soldat reparut et parut seul sous la peau du diplomate. Le jour même il adressa au roi une note *ab irato* que le vieux monarque refusa d'ouvrir.

« J'ai peur, dit-il naïvement, qu'elle ne m'empêche de dormir, et Dieu me soit en aide! j'ai besoin d'une bonne nuit après une journée comme celle-ci. »

Pourtant sa curiosité, aiguisée par celle de son confesseur, l'emporta sur l'amour du sommeil, et la note fut ouverte non sans une vive émotion. Elle était courte, mais foudroyante, et pire encore que le roi ne l'avait supposé. Bentinck lui signifiait laconiquement que s'il ne se démettait de ses prétentions et ne rétablissait immédiatement les choses sur l'ancien pied, il le considérerait comme un ennemi personnel, comme l'ennemi de la Grande-Bretagne, et le traiterait en conséquence. Il lui donnait pour se décider jusqu'à minuit. Ce délai passé il aurait recours à la force et commencerait les hostilités.

Le petit-fils de Louis XIV pâlit à la lecture de ce terrible ultimatum : toutes ses forces l'abandonnèrent. Le confesseur devint aussi blême que son pénitent, et ils échangèrent un regard consterné.

« Que faire, mon père, que faire ? demanda le malheureux prince en se laissant tomber sur un siége.

— Hélas ! mon fils, les temps sont durs pour l'Église, et le ciel permet que l'hérésie triomphe ; nos péchés ont lassé la miséricorde divine, nous sommes de trop sur la terre.

— Mais que faire ? encore une fois, que faire?

— Gagner du temps.

— Du temps, mon père, du temps ! comment cela est-il possible ? Le scélérat a craint que la nuit ne nous portât conseil ; c'est pour cela qu'il exige ma réponse avant minuit.

— Le ciel aidant, mon fils, il y a un moyen peut-être de tromper la cruelle impatience de ces mécréants.

— Et ce moyen, mon père, quel est-il ? Parlez, oh ! parlez vite.

— C'est de leur faire attendre la réponse de Votre Majesté jusqu'à demain et même plus longtemps.

— Pour qu'ils viennent, n'est-ce pas, me canonner jusque dans mon appartement ! s'écria le pauvre Ferdinand, qui déjà entendait siffler à ses oreilles les boulets britanniques.

— Croyez-vous, mon fils, que je voudrais vous exposer à un pareil danger. Le moyen de n'être pas attaqué dans le palais, c'est de le quitter avant qu'il soit assiégé, pour retourner...

— A la Ficuzza ?

— Non, à la Favorite. Une fois là, on verra venir les événements, et l'on s'y conformera.

— Dieu vous bénisse, mon père ! C'est lui qui vous inspire. Le parti que vous me conseillez est le plus sage, le seul sage : partons tout de suite, mais partons seuls et sans rien dire à personne : notre salut est dans la promptitude et dans le secret. Mon père, souffrez que je vous embrasse, vous me sauvez la vie. »

Tandis qu'on s'embrasse au palais, que fait-on dans la rue ?

Fidèles au rendez-vous, les Conciapelli avaient tenu bon jusqu'à la dernière extrémité. Le vieux consul était convaincu que l'ajournement du *Te Deum* n'était qu'une ruse de guerre pour éloigner les anglais de saint François ; mais, lorsqu'après plusieurs heures d'attente il vit que les

Anglais restaient à leur poste, et que le roi ne paraissait point, il commença à considérer avec inquiétude les canons braqués sur lui, et dont la mèche allumée était faite pour inspirer des réflexions philosophiques.

Le peuple, accouru pour la cérémonie, avait cédé depuis longtemps à cet argument péremptoire, et s'était lassé d'attendre le cortége, qu'il attendrait encore s'il n'eût perdu patience. Les masses n'éprouvent jamais un mécompte impunément : celui-là avait produit sur elles une réaction funeste : de plus en plus rares, les cris de Vive Ferdinand ! finirent par s'éteindre dans les lazzi, puis dans les huées et les sifflets. Lazzaro avait en vain tenté d'arrêter les fuyards ; mais le mouvement était donné, et la déroute universelle : le moyen d'arrêter dans son cours et de faire revenir sur lui-même le torrent populaire ? Tout ce que put Lazzaro, fut de n'être pas entraîné par lui.

« Il paraît que c'est pour tout de bon ! dit-il en secouant tristement la tête. Le coup est manqué, c'est sûr : cette fois encore l'avantage reste à ces damnés d'habits rouges. Il faut qu'ils aient fait accord avec l'enfer, comme dit le curé de saint-Roch.

— Eh bien ! maître, lui demandait sa troupe, la fête des Langoustes ne commencera donc pas aujourd'hui ?

— Patience, mes enfants, patience ! les heures n'ont que soixante minutes, ici comme ailleurs.

— A la bonne heure, mais vous ne dites pas combien vaut chaque minute quand on se morfond, l'arme au bras, en présence de l'ennemi.

— Allons ! allons ! vous n'en mourrez pas !

— Ni les Anglais non plus, sang de Dieu ! et c'est bien là ce qui nous fâche ! »

Nul doute que si Caroline eût paru en ce moment, sa présence n'eût été le signal des hostilités. Las d'attendre le roi, et voyant tous ses calculs déjoués, Castroné eut un moment la pensée de l'aller chercher à la Favorite ; mais la réflexion l'arrêta : il avait du bon sens et beaucoup de circonspection ; il comprit donc parfaitement que le peuple ayant lâché pied, c'eût été provoquer un carnage inutile et envoyer à la mort les Conciapelli. Le nombre et l'attitude des troupes britanniques n'avaient rien de rassurant; telle était leur fureur qu'elles n'attendaient que le premier coup de fusil pour mettre la ville à feu et à sang. Ces dispositions sanguinaires éclataient dans les regards des soldats, et ce n'était

pas sans peine que les chefs les contenaient dans les bornes de la discipline.

Castroné et Lazzaro lui-même se rendirent tous les deux sans coup férir, mais de fort mauvaise humeur, aux durs conseils de la nécessité : l'un regagna son faubourg à la tête de sa troupe désappointée et mécontente, tandis que l'autre allait porter à la Favorite cette désastreuse nouvelle.

Que devint Caroline en l'apprenant ? Effroyable mécompte! La tête plongée dans ses deux mains, elle écouta Castroné jusqu'au bout sans l'interrompre une seule fois, et les yeux fixés sur lui avec une immobilité plus effrayante encore que le silence où elle était : elle demeura absorbée longtemps après qu'il eut cessé de parler. Puis se levant tout d'un coup :

« C'est ta faute! s'écria-t-elle d'une voix irritée. Tu m'as empêchée d'aller la nuit dernière à Palerme : tout le mal est venu de là. J'aurais fixé la mobilité du peuple, vaincu l'inertie de l'armée, et le roi en me voyant aurait persévéré dans ses résolutions. Il ne fallait pas l'abandonner un seul instant à lui-même.

—Votre Majesté a toujours raison, et les torts sont de mon côté. J'ai été imprudent à force de

prudence ; je craignais d'éveiller les soupçons des Anglais, dont les soupçons étaient tout éveillés. En voulant jouer au plus fin avec ces rusés insulaires, nous avons perdu la partie... quand je dis perdue, je veux dire que c'est partie remise ; les choses sont aujourd'hui dans l'état où elles étaient hier.

— Avec une déception de plus et le prestige de moins. Tout est à recommencer, tandis qu'à cette heure tout serait fini. Sans toi, je serais reine ou morte. »

Puis, réfléchissant que c'était se manquer à elle-même et compromettre sa dignité que d'accorder à un Castroné une si grande influence sur ses résolutions, elle fit trêve aux reproches, et, se parlant à elle-même en se promenant dans l'appartement :

« Oui, morte, répéta-t-elle ; je préfère mille fois la mort, même une mort violente, dans la rue, au milieu du peuple, d'un coup de fusil, aux tortures de l'attente et aux angoisses toujours renaissantes de l'incertitude. Il faut que cette existence ait un terme : ou funeste ou prospère, il faut qu'elle en ait un, et promptement. Je ne puis plus vivre ainsi. Toucher au but et le manquer !... Quelle dérision ! Ce matin j'avais un

pied sur le trône ; ce soir j'en suis rejetée plus loin que jamais. »

La reine continua à se parler quelque temps ainsi avec une agitation fiévreuse, tantôt avec suite, tantôt en mots entrecoupés et souvent inintelligibles. Elle avait complétement oublié qu'elle n'était pas seule : un mouvement de Castroné, qui n'osait ni partir ni rester, la rappela à elle-même

« Mais le roi ? s'écria-t-elle brusquement en s'arrêtant devant lui. Tu ne m'as point parlé du roi. Que fait-il ? Où est-il ? Qui est avec lui ? Quels sont ses projets ?

— C'est ce qu'il pourra vous dire lui-même, répondit Castroné en allant à la croisée, car le voilà qui arrive de Palerme en compagnie du père Caccamo. Avec la permission de Votre Majesté, je vais à la découverte.

—Va ! »

A la tournure qu'avaient prises les choses, Caroline ne savait si elle devait se féliciter ou s'inquiéter du retour de Ferdinand à la Favorite. A tout prendre, il valait mieux l'avoir sous la main ; plût à Dieu qu'elle ne l'eût pas quitté ! Elle se serait épargné et à lui aussi l'humiliation, la douleur d'une si désastreuse campagne. Mais

enfin, si le mal était cuisant, il n'était pas sans remède. L'essentiel en ce moment était de remonter le moral de Ferdinand et de ne désespérer ni de la Sicile ni de la fortune. Caroline se donna la nuit pour réfléchir et pour ressaisir, pour renouer les fils dispersés, sinon brisés du complot. Mais la main forte qui avait déjoué ses trâmes ténébreuses n'était pas disposée à les laisser reformer tranquillement.

En rentrant à la Favorite le roi avait ordonné qu'on fermât toutes les grilles, toutes les portes, et qu'on ne laissât pénétrer personne jusqu'à lui. La consigne à cet égard était inflexible et générale à très-peu d'exceptions près, comme si les ennemis dont il voulait se défendre étaient gens à s'arrêter devant la consigne d'un valet de chambre ou d'un chambellan. Toutefois, après ces précautions inutiles, le vieux prince se sentit plus libre et respira plus à l'aise. Seulement, quand sonna minuit, cette heure fatale qui lui avait été assignée comme le dernier terme de la patience britannique, il eut un violent frisson. Car enfin, se disait-il avec anxiété, la fuite n'est pas une réponse, et c'est une réponse qu'exige impérieusement l'ultimatum de cet insolent Bentinck! Les exhortations pieuses et les prières de

son confesseur finirent cependant par le calmer un peu ; il fit même de l'héroïsme à sa manière ; je veux dire qu'il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Castroné, qui était allé en reconnaissance, n'apprit rien de plus, s'il apprit quelque chose.

Tout reposait dans la Conque d'Or et dans la villa royale : la nuit était aussi calme, aussi sereine que la précédente ; les mêmes étoiles brillaient sur la montagne sainte Rosalie ; le même rossignol soupirait la même plainte sous le même oranger ; la même brise promenait dans l'espace les mêmes parfums.

Ferdinand continuait à dormir du sommeil des innocents ; Caroline elle-même, vaincue par la fatigue et par l'excès de ses émotions, s'était assoupie un instant dans sa tour.

Sur la fin de la nuit, comme l'aube se laissait déjà pressentir à l'horizon moins sombre, un fort détachement de cavalerie anglaise, venu de Palerme et suivi d'un régiment d'infanterie, s'approcha mystérieusement de la Favorite : clairons et tambours étaient muets ; un silence profond régnait dans les rangs. On n'entendait au sein des ténèbres que le pas lourd et régulier des soldats. Arrivés à la villa, les troupes l'investirent de

toutes parts ; ils en fermèrent hermétiquement toutes les issues, de manière à ne laisser entrer ni sortir personne, et, à leur réveil, Ferdinand et Caroline se virent enveloppés d'un véritable cordon sanitaire.

Quelle audace ! quel outrage ! Cette fois la violence était directe et le procédé brutal jusqu'au cynisme. La terreur du roi fut au comble, la fureur de la reine ne connut pas de bornes : ce n'était plus dans leur royaume qu'ils étaient prisonniers, c'était dans leur palais.

Poussée à bout par ce dernier affront, Caroline foula aux pieds toute espèce de considération, de ménagement et même de prudence : elle quitta sa tour sous l'empire de la colère, et, traversant les jardins d'un pas précipité, elle alla droit à l'appartement de Ferdinand. Au moment d'y entrer, elle s'arrêta tout court à l'ouïe d'une voix qui la fit tressaillir, et apprit que Sa Majesté était en conférence avec lord Bentinck.

« Lord Bentinck !... » s'écria-t-elle en devenant pâle comme la mort.

Tombant sur un siége à la porte même du cabinet royal, il lui fut impossible d'articuler un mot de plus, ni de faire un seul mouvement.

LXIII

LA FAVORITE.

Les petits esprits ne se préoccupent que des petites choses. Quelle idée croyez-vous qui vint la première à Ferdinand à la vue de lord Bentinck? Vous imaginez, sans doute, qu'il lui demanda compte de son insolent ultimatum ou du siége plus insolent encore de la résidence royale? Point.

« De quel droit, lui dit-il d'un ton courroucé, vous êtes-vous permis de forcer la consigne que j'ai donnée? Je ne voulais recevoir personne.

— Les affaires dont je viens entretenir Votre Majesté sont d'une telle importance, que j'ai cru devoir prendre sur moi cette légère infraction aux lois de l'étiquette.

— Légère ! milord, légère !... Vous voulez dire fort grave, et j'ai le droit de m'en formaliser. Sachez que je me tiens pour offensé et même très-offensé, entendez-vous bien ?

— Sire, je vous entends parfaitement, répliqua Bentinck avec un sérieux plein d'ironie, et je vous demande pardon de vous avoir mécontenté ; une autre fois j'y mettrai plus de circonspection.

— Une autre fois ! une autre fois !... à la bonne heure ; mais me direz-vous enfin ce que vous me voulez et ce que signifient les troupes que je vois d'ici ? Prétendez-vous me traiter comme vous avez traité Tippoo-Saïb ? Suis-je votre prisonnier, par hasard ?

— Oui, sire, c'est-à-dire que vous êtes le prisonnier de la Grande-Bretagne, dont je ne suis ici que le représentant. Il m'a coûté, sans doute, de mettre à exécution une mesure si rigoureuse ; mais je n'ai fait qu'obéir à mes instructions et à la suprême loi de la nécessité. En voyant Votre Majesté quitter si brusquement Palerme, j'ai dû

craindre qu'elle ne retournât à la Ficuzza sans avoir régularisé le gouvernement, en rendant au prince royal les pouvoirs révoqués par elle. Il pouvait naître de cet interrègne de graves désordres, et je suis responsable de la tranquillité publique vis-à-vis de la Sicile, de l'Angleterre, de vous, sire, et de moi-même. Souffrez donc que je la maintienne à tout prix. »

Cette manière nette et résolue de poser la question ébranla l'attitude ferme que Ferdinand avait essayé de prendre au début ; il perdit contenance au point de laisser voir son trouble à l'ennemi.

« Enfin, milord, que voulez-vous de moi, demanda-t-il d'une voix altérée ?

— J'ai eu l'honneur d'adresser hier à Votre Majesté une note à laquelle vous n'aviez pas répondu ; je viens chercher votre réponse.

— Ma réponse... Quelle réponse voulez-vous que je vous fasse ?

— Afin de vous épargner la peine de la formuler, j'en ai moi-même rédigé les termes, et je vais avec votre permission en donner lecture à Votre Majesté. »

Là-dessus, Bentinck exhiba un papier de sa poche et le déplia tranquillement aux yeux stu-

péfaits du vieux roi, qui le regardait faire avec l'inquiétude du prévenu à qui on va signifier sa sentence. Il ne trouva pas un mot à dire et attendit avec une résignation silencieuse le coup dont il était menacé.

« Sire, reprit Bentinck sans avoir l'air de remarquer la stupeur de Ferdinand, mais en se promettant bien d'en tirer parti, ceci est le texte du traité secret qu'il me semble convenable de conclure entre nous et que Votre Majesté voudra bien signer après en avoir pris connaissance.

— Signer? moi?... s'écria Ferdinand avec un effroi naïf. Qu'est-ce que vous voulez que je signe? Je n'ai pas ma griffe ici.

— Voici une plume qui en tiendra lieu ; la signature de Votre Majesté n'en sera que meilleure. »

Les conditions du traité étaient celles-ci :

Le vicariat général de l'héritier présomptif serait rétabli dans toute sa plénitude, et, en révoquant le décret qui l'avait abrogé, Ferdinand promettait sur l'honneur de ne jamais ressaisir le gouvernement du royaume sans la permission de la Grande-Bretagne. En revanche, lord Bentinck lui garantissait au nom de la cour de Saint-James sa liste civile et les honneurs royaux ; de

plus, il s'engageait solennellement à ne jamais forcer Ferdinand à reprendre le pouvoir. Ce dernier article avait l'air d'une dérision : c'est comme si, en jetant un homme en prison, on lui promettait, par intérêt pour lui, de lui bien river ses chaînes.

Bentinck fit cette lecture d'une voix brève, impérative, comme s'il avait lu un ordre du jour à son armée, et Ferdinand l'écouta sans faire aucune observation. Il était visiblement dominé, vaincu, et n'aspirait qu'à en finir le plus tôt possible. La lecture terminée, le silence régna quelque temps. Tout à coup une violente décharge de mousqueterie se fit entendre au dehors. Le roi tressaillit et devint pâle.

« Ce n'est rien, dit froidement l'Anglais ; les troupes font l'exercice à feu. »

Il est permis de croire que, loin d'être un effet du hasard, cette détonation avait été préméditée au contraire et calculée pour appuyer les prétentions du plénipotentiaire, en portant l'épouvante au cœur du vieillard découronné ; mais ce moyen d'intimidation était bien superflu, sans compter qu'il était odieux : incapable d'engager la lutte, le pauvre vieux Bourbon était complétement livré et ne demandait qu'à signer

pour se débarrasser de son persécuteur. Dans ce moment-là il aurait signé son abdication, son exil et jusqu'à son arrêt de mort.

« Je suis prêt, dit-il d'une voix entrecoupée, à faire tout ce que vous voulez. Je n'ai jamais eu de mauvais desseins contre le parlement ni contre la constitution. Il n'y a rien à craindre de ma part. Tout s'arrangera. Je veux vivre en paix avec le prince régent d'Angleterre et en bonne intelligence avec vous, milord, qui êtes son digne représentant. Je m'en vais. Où faut-il que j'aille ? A la Ficuzza ou ailleurs, peu m'importe. J'irai même à Malte, oui, à Malte, si vous le jugez nécessaire. »

Bentinck ne releva pas pour le moment cette dernière proposition, voulant sans doute auparavant se donner le temps de la réflexion, et couler à fond l'affaire de son traité léonin. Voyant le roi si bien disposé, il y ajouta d'inspiration un article supplémentaire.

« Sire, répondit-il, il dépend de Votre Majesté, et d'elle seule, que la bonne harmonie ne soit jamais troublée entre nous. L'Angleterre et la Sicile sont faites pour s'aimer ; mais je crains, excusez ma franchise, je crains les intrigues et la mauvaise influence d'une personne auguste,

qui est notre ennemie et encore plus l'ennemie d'elle-même. En un mot, sire, l'obstacle au bon accord entre les deux États, et à la bonne administration du royaume, a toujours été et sera toujours la reine Caroline. Consentez à ce qu'on l'éloigne de Sicile pour un temps.

— M'éloigner de Sicile ! s'écria Caroline en ouvrant tout à coup et avec la violence d'un ouragan la porte du cabinet. Pourquoi ne pas demander tout d'un temps ma tête ? Ma mort du moins calmera vos alarmes. Je vous gêne, je le sais, et je suis fière de l'inquiétude que je vous inspire, de la haine dont vous me poursuivez ; je vous rendrais votre haine au centuple si je ne vous méprisais plus encore que je ne vous hais. Je vous fais l'honneur de m'adresser à vous, milord, parce que vous êtes ici la personnification vivante de l'Angleterre, l'agent, l'instrument, le séide de votre prince régent ; c'est à ce titre, apprenez-le, à ce titre seul que vous êtes quelque chose à mes yeux ; la fille de Marie-Thérèse ne connaît pas le nommé Bentinck. Retenez bien mes paroles afin de les rapporter fidèlement à ceux qui vous envoient, car il faut qu'une fois enfin je leur dise, et à vous aussi, tout ce que j'ai sur le cœur. Je vous hais, vous dis-je, et je vous

méprise encore plus que je ne vous hais ; oui, je vous méprise, car vous abusez indignement de la faiblesse d'un vieillard pour le dépouiller, et vous l'effrayez lâchement afin d'exploiter ses terreurs au profit de votre rapacité. Quel nom donner à de si bas calculs ? Vit-on jamais tant de violence unie à tant d'astuce ? Qui êtes-vous donc, après tout, pour vous imposer à la Sicile et pour nous tyranniser ? Vous combattez, dites-vous, en faveur des principes monarchiques, mensonge ! vous les violez tous impudemment. Est-ce en ébranlant la fidélité des peuples, en opprimant, en avilissant dans nos personnes la dignité du trône que vous prétendez sauver la royauté et vaincre les rébellions populaires ? Oh ! ne croyez pas me faire prendre le change, à moi qui vous parle et qui vous pénètre ! Non, dans aucun temps je ne me suis abusée sur vous ; alors même que vous jouiez avec moi la honteuse comédie du dévouement et de l'obséquiosité, je voyais sous le masque emprunté qui vous cachait à tous les yeux, je voyais, moi, votre égoïsme dans toute sa laideur ; mes pressentiments ne me trompaient pas ; l'événement leur a donné raison. Je vous connais, vous dis-je, je vous connais vous et vos plans. Ce grand mot de constitution

que vous murmurez à l'oreille des Siciliens n'est qu'un vain son destiné à les endormir afin de confisquer la Sicile pendant leur sommeil, et les aveugles qui se donnent à vous avec tant d'imprudence, tant de naïveté, sèment des repentirs qu'ils moissonneront plus tard à pleines mains ; leur crédule révolte recevra son châtiment : vous les abandonnerez ou les asservirez, selon votre intérêt du moment. A l'heure qu'il est, il vous faut notre île, comme il vous faut Malte et Gibraltar : votre protectorat fallacieux n'est qu'une possession anticipée et préventive ; que le vent tourne ensuite, vous détruirez sans scrupule et sans pudeur votre propre ouvrage, et, vous reniant vous-mêmes, vous jetterez la Sicile en pâture aux vengeances que vous aurez vous-mêmes provoquées contre elle. Vous, lord William Bentinck, ici présent, m'oseriez-vous dire en face que je calomnie l'Angleterre et que telle n'est pas la politique dont vous êtes l'exécuteur ? »

La brusque apparition de cette femme, de cette reine si justement irritée, avait fait sur Bentinck, malgré son impassibilité, une impression d'autant plus forte que cette apparition tout à fait inattendue était pour lui un véritable coup de théâtre. D'abord fougueuse, emportée, Caro-

line avait triomphé par degrés de ses premiers transports et retrouvé en face de son ennemi la double dignité du trône et du malheur. Quant à Ferdinand, il ouvrait de grands yeux étonnés, et sa grosse face bourbonienne exprimait la stupéfaction élevée à sa plus haute puissance. La vue de la Gorgone ne l'aurait pas médusé davantage.

« Madame, répondit Bentinck, qui avait eu le temps de se remettre pendant la longue invective, la longue imprécation de la reine, j'ignorais la présence de Votre Majesté, mais j'aurais dû la soupçonner, car on ne saurait attribuer qu'à son influence la démarche hasardée du roi. Certes, il aurait mieux fait de fermer l'oreille à vos conseils.

— Plût à Dieu au contraire qu'il les eût suivis toujours ! Il serait encore roi et vous n'oseriez nous traiter comme vous le faites. Toute votre force est dans la faiblesse de vos ennemis.

— Non, madame, non, répondit fièrement Bentinck, la force de ma patrie est en elle, elle est à Londres, à Québec, à Calcutta, dans ses flottes, dans ses armées, et elle ne redoute aucun ennemi, quelque redoutable qu'il puisse être ; sa lutte acharnée avec la France révolutionnaire

serait là pour prouver la puissance britannique si elle avait besoin d'être prouvée ; mais elle éclate d'elle-même aux yeux de l'univers, comme le soleil en plein midi. L'Angleterre dédaigne les vains outrages de l'envie ; elle se rit de la stérile haine de ses détracteurs, et leur prodigue à tous, en échange de leurs insultes, les bienfaits de la civilisation et de la liberté ; elle est assez riche pour donner, assez grande pour être généreuse avec tout le monde, même avec ses ennemis, même avec vous, madame, et l'ingratitude la surprend si peu, que d'avance elle dispense ses obligés de toute espèce de reconnaissance. Elle fait le bien pour le bien, et pour sa propre satisfaction.

— C'est très-magnanime, en vérité, dit la reine avec une ironie poignante ; il est cruel d'être méconnu quand on est si bienfaisant, car, hélas ! vous ne devez vous faire à cet égard aucune illusion : le monde est d'une incrédulité désespérante sur le chapitre du désintéressement britannique ; voyez sa mauvaise foi ! il nie obstinément que l'amour de l'humanité dévore de ses feux les entrailles d'Albion, et votre égoïsme est passé en proverbe dans les quatre parties du globe ; mais que vous importe l'opinion univer-

selle? la calomnie est le baptême des grands sacrifices; vous avez pour vous votre conscience, sans compter les profits du bien que vous faites gratuitement. Il y a toujours avantage à être vertueux : la vertu manque rarement, quoi qu'on en dise, d'être récompensée dans ce monde en attendant de l'être encore dans l'autre.

— Votre Majesté dit plus vrai qu'elle ne pense; mieux que personne, elle doit savoir que la calomnie n'épargne rien. Si on parle mal de l'Angleterre, on ne parle pas bien de la reine Caroline; mais je suis plus juste qu'elle, et je me refuse à croire aux bruits qui circulent.

— Eh! que m'importent à moi les jugements téméraires d'une foule ignorante et abusée! Peut-être, en remontant à la source des calomnies qui m'outragent, vous trouverais-je encore, car toutes les armes vous sont bonnes, et, par excès de précaution, l'Angleterre a soin d'empoisonner les traits qu'elle fait lancer dans l'ombre par ses satellites ou ses complaisants.

— Je ne sache pas, madame, que l'Angleterre eût des complaisants à Rastadt; mais, en revanche, on prétend que Votre Majesté y avait des satellites. »

Caroline sentit le trait et devint rouge de colère.

« Brisons-là, milord, s'écria-t-elle en redressant la tête avec fierté ; il est des choses que je vous défends de me répéter en face.

—Madame, répondit l'impassible Anglais sans se laisser intimider, je ne me serais point permis certaines allusions si Votre Majesté n'eût pris l'initiative à cet égard ; je ne fais que me défendre, et mes représailles sont légitimées par le droit de la réplique. C'est bien le moins que dans le combat les armes soient égales.

— Égales, dites-vous ? La plaisanterie est un peu forte. Vous disposez des trésors, des flottes, des armées de la Grande-Bretagne, et moi je ne dispose pas même de ma personne ; écrasée par la force brutale, je n'ai pour moi que mon droit. Est-ce là, milord, ce qu'on appelle en Angleterre combattre à armes égales ?

— Eh ! madame, vous n'êtes pas si abandonnée que cela vous plaît à dire ; sans parler de vos auxiliaires intérieurs, nous les connaissons ! vous avez au dehors des alliés redoutables.

— Des alliés !... moi ? Quels alliés peuvent avoir des rois détrônés ?

— J'ignore ceux qu'ils peuvent avoir, mais je sais que vous en avez un dont seraient jalouses les premières puissances de l'Europe. J'imagine

que ce n'est pas pour parler de la pluie et du beau temps que vous échangez des courriers avec Napoléon Bonaparte. »

Ce mot arracha Ferdinand de la torpeur où il était resté plongé pendant toute la discussion ; il bondit sur son siége, comme un homme réveillé en sursaut par une détonation violente. Il serait tombé de la lune qu'il n'eût pas été plus dépaysé.

« Bonaparte ! répéta-t-il en regardant alternativement sa femme et Bentinck. Qui est-ce qui parle ici de l'usurpateur ?

—C'est moi, sire, répondit froidement l'Anglais. Au point où en sont les choses, il n'y a plus de ménagements à garder ; le moment est venu d'arracher tous les voiles.

— De quels voiles parlez-vous ? demanda Caroline d'une voix dédaigneuse.

— De ceux dont vous couvrez vos intrigues, répondit lord Bentinck avec fermeté ; j'appelle les choses par leur nom. Eh ! croyez-vous donc, madame, que je n'aie pas percé vos trames ? Je connais toutes vos machinations, tous vos complots, et je pourrais au besoin vous nommer tous vos agents, tous vos acolytes, depuis les artisans de désordre que vous entretenez à Palerme, à Messine, à Trapani, dans toutes les villes, jus-

qu'aux bandits calabrais soudoyés par vous pour nous assassiner, oui, madame, nous assassiner ; car tout moyen, tout instrument vous est bon. Vous rêviez, je le sais, de nouvelles vêpres siciliennes, et mon armée tout entière était désignée au couteau de vos sicaires. Le *Te Deum* de Saint-François était le signal de cet abominable massacre, et, par vos soins charitables, l'assassinat devait faire le tour de l'île comme une traînée de sang. Nos cadavres vous auraient servi de marchepied pour remonter sur le trône où vous n'avez que trop régné pour le malheur de vos sujets. Mais j'étais sur mes gardes, car depuis longtemps j'avais l'œil sur vous, et nous avons pris la liberté de ne pas nous laisser égorger comme des agneaux. Vous voyez, madame, que je suis bien informé. »

Caroline reçut ce coup de massue sans sourciller. Le front haut, l'œil fixe, la narine enflée, la lèvre frémissante, elle écouta jusqu'au bout lord Bentinck sans l'interrompre de la voix ni du geste, sans faire le plus léger mouvement. Quand il eut fini de parler, elle garda le silence quelques instants sans cesser d'attacher sur lui son regard altier, puis croisant ses bras sur sa poitrine en faisant un pas en arrière :

« Quand cela serait? dit-elle enfin d'une voix concentrée, qui m'oserait dire ici que je ne suis pas dans le cas de légitime défense? Quoi! vous venez en Sicile comme des forbans : ports, villes, forteresses, vous prenez tout, vous occupez tout, vous disposez de toutes les places, de tous les emplois, vous bouleversez de fond en comble le gouvernement, et, parce que, forts du droit souverain que nous tenons de Dieu, nous résistons, vous nous détrônez, vous nous proscrivez, vous soulevez contre nous nos sujets, notre propre fils; vous lui donnez jésuitiquement le sceptre à bail pour qu'il en use à votre profit, sans vous compromettre, et vous prétendez que nous acceptions dans un lâche silence et avec la stupide résignation des rois fainéants tant d'outrages, et que nous baisions à genoux la main qui nous soufflette? Mais vous avez donc oublié qui je suis, qui nous sommes? Vous avez donc oublié que le sang de Louis XIV coule dans les veines de Ferdinand et que je suis fille de Marie-Thérèse!

— C'est vous, madame, qui l'avez oublié. Ne deviez-vous pas, par respect pour cet auguste sang, sinon pour vous-même, réprouver les armes déloyales, les guet-apens ténébreux...

— Avais-je le choix des armes? interrompit Caroline avec vivacité? Ne m'avez-vous pas vous-même réduite à la déplorable nécessité de recourir aux guet-apens? Ah! certes, il m'en a coûté de comploter dans les ténèbres au lieu de combattre au grand jour comme ma mère a combattu. Que n'ai-je eu sa puissance? Que n'ai-je eu en partage un vaste empire, une nation prépondérante! L'Angleterre alors eût compté avec moi, car j'aurais opposé la force à la force. Oh! que de fois j'ai envié la destinée de Catherine II! Ce n'est pas elle que vous auriez osé traiter comme vous m'avez traitée; et moi, à sa place, je vous aurais fait trembler dans votre île.

— L'Angleterre ne tremble devant personne.

— Quelle joie! quelle ivresse, continua Caroline sans écouter Bentinck, sans lui répondre, d'occuper un trône redouté et de jeter son glaive dans la balance européenne! J'étais née pour l'initiative des grandes affaires, des grands événements, et n'ai fait que végéter sur l'étroit théâtre où Dieu m'a confinée. Il ne m'est pas arrivé de m'y sentir à l'aise et d'y respirer librement un seul jour dans toute ma vie. Que faire d'un État de troisième ou quatrième ordre, dont les trois quarts mêmes m'ont été enlevés par la

conquête et l'usurpation ? Recevoir le mouvement et ne le jamais donner, quelle ignominie ! Par quelle fatalité ai-je été condamnée à un pareil rôle ? Était-ce ici la place d'une archiduchesse, qui apportait en dot le sang des Césars ! Mieux eût valu pour moi ne régner jamais que de régner ainsi.

— Avec tout cela, dit Ferdinand resté à cheval sur son idée fixe, tu n'as pas justifié ta correspondance avec le tyran corse ; si tant est, ma chère Caroline, que tu aies correspondu vraiment avec lui, ce dont j'aime encore à douter. »

La reine aurait pu répondre à son auguste époux que lui-même, naguère, n'y avait pas regardé de si près et ne s'était pas fait scrupule de traiter avec l'usurpateur ; mais les récriminations eussent été bien inutiles ; l'idée ne lui vint seulement pas d'en user ; à peine songea-t-elle à répondre. Elle laissa tomber sur Ferdinand un regard qui semblait dire : Je vous méprise trop pour entrer en discussion avec vous. Mais, hors d'état d'étouffer plus longtemps les rancunes légitimes qui fermentaient dans son cœur, elle éclata tout à coup en reproches.

« Je crois, en vérité, dit-elle au roi d'un ton superbe, que vous attendez de moi des justifica-

tions et des excuses ! C'est à vous plutôt à m'en adresser, car c'est vous qui m'avez perdue en vous perdant vous-même par votre faiblesse et votre pusillanimité. Oh ! que n'avez-vous dans les veines une goutte du sang qui coule dans les miennes ! Nous règnerions encore à cette heure, et d'insolents étrangers ne feraient pas la loi chez nous. Mais vous n'avez d'un roi que le nom ; vous n'avez jamais su faire tête à aucun danger, et vous fuyez lâchement quand il faut combattre. Ne parlez plus de Louis XIV, vous n'êtes pas son héritier ; s'il avait le malheur d'être encore de ce monde, il rougirait de vous et me plaindrait profondément. »

Caroline parlait d'une voix de plus en plus animée, et son œil, un instant abattu, étincelait de colère. Écrasé par cette avalanche, le vieux Ferdinand regardait sa femme d'un air stupéfait.

« Ma pauvre Caroline, lui dit-il d'une voix paterne, y a-t-il du bon sens à se mettre dans un pareil état ?

— Hélas ! répondit-elle en tombant dans le découragement, je sais trop que je perds mes paroles et que le vent emporte mes justes plaintes. Tout est fini désormais. Prise entre la fai-

blesse et la violence, il ne me reste plus, je le sais, qu'à reprendre le chemin de l'exil, qu'à ensevelir dans un silence éternel ma défaite et ma honte. Malheur aux vaincus! Triomphez, milord, et l'Angleterre avec vous; usez et abusez de votre victoire; ne craignez pas que je la trouble par de stériles protestations ou des doléances sans dignité. Non, je ne vous donnerai pas cette satisfaction. Vous m'avez vaincue par la force, je vous vaincrai par l'orgueil, et si je ne me résigne pas, je saurai me taire. Dépouillée de tous mes droits, déçue dans tous mes rêves, j'abandonne à l'avenir le soin de ma vengeance, quoiqu'il m'eût été doux de me venger moi-même. Mais le siècle est mauvais pour les princes; le monde est plein de rois détrônés, sans compter ceux qui, comme ma sœur, ont perdu la vie avec la couronne. Qu'importe un nouveau désastre après tant de désastres? Ma chute ne fera qu'ajouter un nom de plus au long martyrologe de la royauté. Mais notre épreuve aura son terme; cet orage passera comme tant d'autres, et, retrempée aux sources de l'adversité, la monarchie restaurée renaîtra plus jeune et plus forte pour la consolation, pour le bonheur des peuples et pour l'honneur des principes. »

La reine prononça ces dernières paroles avec un calme stoïque, imposant, et son ennemi lui-même fut frappé de la majesté qui régnait dans toute sa personne. Elle sortit sans ajouter un mot, et rendit Bentinck et le roi au tête-à-tête qu'elle avait troublé.

« Vous voyez, sire, dit l'Anglais en revenant de plein saut à son idée, que l'éloignement de la reine est nécessaire; elle convient elle-même qu'elle intrigue, Dieu sait dans quel but, avec Napoléon Bonaparte, et qu'elle a voulu nous faire assassiner. Il n'y aura de repos pour le royaume et pour vous-même que lorsqu'elle aura quitté la Sicile. Pourquoi n'irait-elle pas se reposer à Vienne et calmer au sein de sa famille les passions qui l'agitent? Tout le monde s'en trouvera bien.

— Faites pour le mieux, répondit le faible monarque encore tout ému de l'orage conjugal qui venait d'éclater sur sa tête; pourvu qu'on lu rende pendant le voyage tous les honneurs qui lui sont dus.

— Votre Majesté me fait injure en supposant que jamais je puisse manquer d'égards pour son auguste épouse. »

Tout en disant ces mots, il libellait de sa main

victorieuse le consentement du roi et l'ajoutait en post-scriptum au traité secret dont il lui avait soumis, ou pour mieux dire imposé les conditions, et Ferdinand signa le tout sans rien lire. Dans son trouble et son impatience, il s'estimait heureux d'en être quitte à si bon marché ; nul doute que lui-même ne fût parti pour Malte immédiatement comme il en avait fait la proposition, pour peu que Bentinck eût insisté ; mais, soit qu'il jugeât la précaution superflue, soit qu'il n'eût pas d'instructions à cet égard, Bentinck se contenta de tenir en charte privée, à la Favorite, le petit-fils de Louis XIV.

Il ne fut pas si facile avec la reine, qui était son épouvantail. Elle reçut l'invitation sinon l'injonction de partir incognito dans le plus bref délai et de retourner sans bruit à Castelvétrano en attendant le navire qui devait la conduire beaucoup plus loin. En cas de résistance, un escadron de dragons britanniques avait ordre de lui composer une escorte d'honneur. C'était le mot poli dont Bentinck s'était servi, par égard, et sa manière de tenir parole à Ferdinand.

« Eh bien ! mon père ? dit le roi à son confesseur quand il se retrouva seul avec lui.

— Eh bien ! mon fils ? » dit le révérend père à son pénitent.

Ils ne s'en dirent pas davantage et se regardèrent d'un air contrit. Le roi fut le premier à prendre son parti, et il le prit gaiement.

« Par saint Janvier ! reprit-il en se frottant les mains, j'avoue que je souperai ce soir de meilleur appétit qu'hier. »

LXIV

UNE EMBUSCADE.

Les adeptes de Saint-Paul que nous avons laissés dans les prisons de Trapani n'y restèrent pas longtemps. En les arrêtant dans la grotte de Polyphême, la police ne savait pas elle-même qui elle arrêtait ; instruite par ses espions qu'un rassemblement suspect devait avoir lieu dans une caverne du mont Éryx, elle avait commencé par mettre la main dessus, sauf à se raviser plus tard s'il y avait lieu. « Empoignez toujours, avait-elle dit à ses sbires, ensuite on s'expliquera tout à son aise. »

Le matin, lorsque le justicier apprit que les prisonniers n'étaient autres que les membres de la philanthropique Confrérie des Nobles, c'est-à-dire la fine fleur de l'aristocratie trapanaise, et qu'on n'avait saisi ni procès-verbaux, ni correspondance, ni papiers d'aucune espèce, il vint en personne rendre aux détenus la liberté, en se confondant en excuses et en rejetant toute la faute sur la maladresse de ses agents qui, pourtant, n'avaient fait que suivre à la lettre leurs instructions. Le comte Allégroni et ses complices en furent quittes pour une nuit passée en prison. La mystification de la police fut complète. Aussi, comment voir un conspirateur dans l'homme aux camées? Et si la noble et charitable confrérie tenait ses assemblées la nuit, dans une caverne, d'une façon si mystérieuse, c'était par humilité chrétienne, afin de mieux cacher ses œuvres pies.

On devine que Fabio fut excepté de la commune délivrance, et qu'il resta sous les verrous afin de purger sa contumace; mais l'affaire du duel n'était pas son plus grand danger; depuis que la délation de la Zingara l'avait signalé aux soupçons de ses ennemis comme l'auteur probable du meurtre de la Spagnola, depuis surtout

que le major Dudley l'avait reconnu dans la chambre de Rafaella et que lui-même avait été son propre accusateur, il ne pouvait se faire et ne se faisait en effet aucune illusion sur le sort qui l'attendait.

Un courrier fut expédié sur-le-champ au général Mac-Farlane qui se trouvait encore à Mazzara, et, en attendant ses ordres ou son arrivée, le prisonnier fut tenu au secret le plus rigoureux. Le geôlier n'était pas disposé à se laisser ravir sa proie une seconde fois, et, de plus, il avait une revanche à prendre et une vengeance à satisfaire. Plus d'appartement noble, plus de visites, plus de ménagements. Mis au pain et à l'eau comme le dernier des criminels, Fabio fut jeté dans un cachot sombre, humide, avec les fers aux pieds et aux mains. Il n'y avait pas loin de son cabanon à un dammuso d'Artali. C'est alors seulement qu'il connut la captivité dans toute son horreur et les raffinements de la barbarie civilisée ; condamné à un silence absolu, à une solitude inexorable, privé d'air, de mouvement, de lumière, il avait, dans les froides ténèbres où il était plongé, comme un avant-goût du cercueil, moins le renoncement éternel et l'éternel repos des morts. Sa vie entière passait et repassait devant lui avec

ses déceptions, ses mécomptes, et l'amertume des regrets ne faisait qu'envenimer encore la plaie saignante du présent. Tourment des souvenirs! Quand le passé n'est pas pour le cœur un refuge, un lieu d'asile et de paix, il est de tous les supplices le plus douloureux, le plus aigu, et il est irrévocable!

Fabio comptait ses jours par ses fautes, et se voyait frustré du dernier espoir qui lui restât, celui de se réhabiliter par une action éclatante et de reconquérir ainsi l'estime de la reine et l'amour de Rafaella. « Il faudra qu'elles m'admirent, » s'était-il dit orgueilleusement. Et maintenant, rejeté du haut de son rêve dans un abîme sans fond, il demeurait sous le poids du mépris. Plus de réhabilitation pour lui, plus de pardon : il n'avait en perspective qu'une mort infamante pour couronner une vie avortée.

A cette heure de sincérité et de repliement, il se rendait ce triste témoignage, qu'il avait tout poursuivi par le désir sans rien atteindre dans la réalité, et que tous ses projets avaient fait naufrage à l'heure de l'exécution. Esclave de la fausse position qu'il s'était créée lui-même, il n'avait été, en définitive, ni le mari de Rafaella, ni l'amant de la reine, car la nuit de la Barbara

n'avait pas eu de lendemain. Il en était de ses rêves d'ambition comme de ses rêves d'amour : ils s'étaient tous évanouis au moment où il les croyait près de se réaliser. Son patriotisme même n'avait été ni plus efficace ni plus fécond. Des paroles ne sont pas des actes, et la haine qui ne se traduit pas en faits n'est que vent et fumée. Il n'aurait pas même en mourant la consolation de monter sur l'échafaud comme un martyr politique ; il y monterait comme un assassin.

Était-il victime d'une organisation fatalement et radicalement impuissante, ou si, capable virtuellement d'une grande destinée, il avait subi l'influence d'une mauvaise étoile ? Il se posait cette question sans la résoudre. Que d'hommes dont l'histoire est celle de Fabio ! Combien qui ébauchent tout sans rien conduire à terme, et qui, dans le fol enivrement de leur présomption, prennent l'aspiration pour l'action, et les fantômes du sommeil pour les réalités de la vie pratique et positive !

Le temps est lent dans les fers. Rien ne marquait pour Fabio le cours des heures ; rien ne séparait, rien ne distinguait à ses yeux la nuit du jour : que le soleil éclatât radieux dans l'espace, ou que la lune baignât la nature de ses molles et

pâles clartés, les ténèbres de son cachot étaient toujours les mêmes, et nulle voix du dehors, pas même celle du geôlier, n'interrompait le silence inflexible de son tombeau. Fidèle à son rôle de dissimulation, le comte Allégroni n'avait pas demandé à le visiter, et son ami, le peintre Errante, malgré l'amitié du général Mac-Farlane, n'en avait pu obtenir la permission. On se rappelait trop la part qu'il avait eue dans sa première évasion, pour lui donner les moyens d'en préparer une seconde.

Un jour, ou plutôt une nuit que le prisonnier était plongé dans ces silencieuses ténèbres et absorbé dans ses lugubres méditations, la porte de sa prison s'ouvrit à l'improviste et il se vit entouré de sbires. Il crut que sa dernière heure était arrivée et qu'on avait résolu de le fusiller sans forme de procès. Poussé malgré lui par le plus impérieux de tous les instincts, l'instinct de la vie, il interrogea les bourreaux, mais il n'obtint d'eux aucune réponse ; leur consigne était évidemment de se retrancher dans une réserve cruelle et de lui laisser ignorer le sort qu'on lui préparait.

On brisa la chaîne qui lui liait les pieds, mais sans rendre à ses bras la liberté, et on le condui-

sit dans la rue dans un profond silence. Là, d'autres sbires attendaient les premiers, et le funèbre cortége ainsi renforcé traversa la ville d'un pas précipité par les rues les plus obscures et les plus détournées. On arrive à la porte; elle s'ouvre d'elle-même, comme par enchantement; les ponts-levis s'abaissent, les sentinelles se rangent; on est dans la campagne. Bientôt on s'arrête et les sbires consignent leur prisonnier à un détachement de carabiniers qui les relèvent. Fabio est garrotté sur un cheval et placé au milieu de la troupe, puis l'on prend au grand trot et toujours en silence la route de Palerme.

Fabio commença dès lors à comprendre qu'on le transférait dans la capitale pour donner sans doute à son procès plus de solennité, plus de retentissement. Il devinait juste : décidés à faire un exemple éclatant sur le meurtrier de la Spagnola, les Anglais n'avaient pas trouvé qu'une ville de province comme Trapani fût un théâtre assez vaste pour le coup de vigueur qu'ils voulaient frapper; sans compter que, dans l'état de fermentation où étaient les Palermitains, la vue d'une procédure sommaire, suivie d'une exécution à grand spectacle, ne pouvait que produire sur eux un effet

salutaire. Bref, la translation du prisonnier avait été décrétée.

Son escorte, autant qu'il pouvait en juger au milieu des ténèbres d'une nuit sans étoiles, se composait d'une douzaine d'hommes commandés par un officier et assistés d'un fiscal, nom qu'on donnait alors aux magistrats du ministère public. Pas un mot ne fut échangé entre l'escorte et Fabio, et les carabiniers même ne se parlaient pas entre eux. Cette marche silencieuse à travers l'obscurité avait quelque chose de sinistre, de tragique surtout, quand on songeait que le point de départ était un cachot et le terme un échafaud.

On franchit les premiers milles sans rien distinguer et sans faire aucune rencontre. Passant rapidement sous le mont Éryx dont les hauteurs invisibles plongeaient dans les nuages, on déboucha dans les vastes pâturages qui, du pied de la montagne, s'étendent jusqu'à la ville d'Alcamo. Jusque-là les pas des chevaux avaient retenti bruyamment sur les rochers et les cailloux du chemin ; une fois dans les prairies, l'herbe les étouffa, et rien ne troubla plus le silence de la nuit.

Fabio, privé de l'usage de ses bras, et livré

par conséquent, comme Mazeppa, à tous les caprices, à tous les mouvements de la monture qui l'emportait vers la mort, serré de près, d'ailleurs, par son escorte qui veillait sur lui, surtout le fiscal, avec des précautions inouïes, Fabio n'entrevoyait pas même la possibilité de s'échapper, et s'abandonnait à sa destinée avec la résignation désespérée de la nécessité. Il n'en subissait pas moins, à son insu, l'heureuse influence du voyage: le brusque passage de son cachot sans air à l'air libre et pur des campagnes, avait dilaté sa poitrine. Il respirait plus à l'aise, et son sang rafraîchi circulait dans ses veines avec une facilité nouvelle. Ce bien-être physique réagissait malgré lui sur son esprit et donnait à ses idées une direction plus calme sinon plus gaie ; la pensée de la mort le dominait moins tyranniquement, et quelque chose qui ressemblait à l'espérance s'agitait sourdement au fond de son cœur.

L'aube pointa et lui découvrit à l'horizon le temple de Ségeste. Reporté violemment à Rafaella dont la chère image régnait à jamais sur ces ruines consacrées par elle, il tomba dans une mélancolie qui n'était pas, quoique profonde, sans charme et sans douceur. Le souvenir du bonheur, dit le poëte, est cruel dans l'adversité,

et cependant Fabio contemplait sans amertume ces lieux bénis par l'amour. Il lui semblait retrouver, en les voyant, celle qu'il avait perdue; il entendait sa voix et jusqu'au frôlement de sa robe dans les soupirs des longues herbes froissées par la brise; il respirait sa suave haleine dans les parfums du matin.

« Rafaella ! s'écriait-il en lui-même dans l'ardeur de ses aspirations passionnées et sanctifiées par l'approche du moment suprême ; noble Rafaella ! j'ai mérité la mort pour vous avoir trompée; mais, s'il faut mourir, je veux mourir à vos pieds de repentir et d'amour ! »

Cependant la caravane avait ralenti sa marche et allait en ce moment au pas sous la colline de Ségeste ; quoique le jour fût levé, les objets étaient encore fort peu distincts ; la nature était comme enveloppée d'un linceul gris. Le temple dessinait vaguement sur les vapeurs du matin ses colonnes sveltes et son gracieux fronton. Les grandes montagnes d'alentour sortaient lentement des ombres du crépuscule. La plaine était déserte ; on n'apercevait ni troupeau ni pâtre à l'horizon.

Tout à coup une décharge effroyable éclata au milieu de la caravane et presque sous les pieds

des chevaux : deux carabiniers tombèrent ; les autres se rallièrent immédiatement en tirant leurs pistolets de leurs fontes et en ayant soin de placer entre eux le prisonnier ; mais ils ne découvraient personne, lorsqu'une seconde décharge encore plus meurtrière que la première, et qui semblait partir de terre, leur fit voir à quelques pas d'eux les assaillants embusqués et couchés sous les hautes herbes, le seul rempart qu'ils eussent trouvé dans ces vastes solitudes sans habitations, sans bois, sans rochers, sans accident d'aucune espèce. Les cavaliers poussèrent droit sur l'ennemi, qui fut bientôt debout et qui soutint de pied ferme leur choc et leur décharge ; mais, en ce moment, l'officier tomba sous la balle d'un tirailleur posté seul à vingt pas du champ de bataille et dont tous les coups portaient. Cette perte démoralisa le reste de la troupe, réduite, en quelques minutes, à cinq ou six hommes.

Fabio garrotté sur sa selle ne pouvait prendre aucune part au combat ; mais il profita de la confusion générale pour lancer son cheval du côté de ses libérateurs. En voyant sa proie lui échapper, le fiscal poussa un cri de bête fauve.

« Tuez-le ! tuez-le ! cria-t-il aux carabiniers

en écumant de rage et en leur désignant Fabio; de cette manière, au moins, il n'échappera pas, vivant, à la justice, et la loi sera satisfaite. »

Cette recommandation féroce était un ordre impératif dans la bouche d'un magistrat, et les soldats obéirent avec la docilité passive de la discipline militaire : plusieurs coups de feu partirent à la fois dans la direction du fugitif ; il fut atteint ainsi que son cheval, et tous les deux roulèrent sur l'herbe de la prairie. Après ce lâche assassinat, les carabiniers qui n'étaient pas hors de combat tournèrent bride, avec le fiscal en tête, et tous ensemble reprirent au grand galop la route de Trapani.

Les vainqueurs, au nombre de neuf, étaient masqués, à l'exception du tirailleur sous la balle duquel avait péri l'officier, et qui n'était autre que notre vieil ami Rosario, le braconnier de la Barbara. Mais les huit autres qui étaient-ils? Ces combattants mystérieux étaient des Beati-Paoli trapanais, commandés par Allégroni en personne. Deux avaient été blessés dans l'action, et un tué sur place ; ce dernier, le chevalier Vito-Vitali, que l'on retrouvait toujours au poste le plus périlleux, avait rendu l'âme en laissant échapper de ses lèvres mourantes ces quatre mots qui

résumaient toutes ses passions, toute sa vie :

« Vengeance!... Artali!... Madone!... Absolution!... »

Et, tandis que d'une main il faisait le signe de la croix, il serrait de l'autre sa carabine dans la dernière convulsion de l'agonie.

Allégroni s'empressa de porter secours à Fabio qui gisait sans mouvement et perdait son sang par plusieurs blessures ; une seule était grave, mais l'était horriblement : la balle, entrée par le côté, s'était logée dans les régions du cœur, où elle avait dû faire des lésions considérables. Le blessé fut dégagé de ses liens et porté sans connaissance près de la source au caroubier, qui coule au pied de la colline. Là, on banda ses blessures sans le rappeler à lui-même, tant son évanouissement était profond. Couché sur l'herbe humide, il ne donnait aucun signe de sensibilité physique ou morale ; son visage plombé et tourné du côté du temple avait déjà la pâleur de la mort ; ses yeux, naguère si vifs, paraissaient éteints pour toujours ; sa respiration, courte et intermittente, disait seule que la vie ne l'avait pas abandonné ! Penché sur lui avec la sollicitude d'un médecin et la tendresse d'un père, Allégroni attendait avec anxiété son retour à la vie.

Debout à côté de lui, Rosario recevait les ordres du comte en dévorant ses larmes.

Pendant ce temps, les morts, y compris Vito Vitali, avaient été ensevelis sur le lieu même où ils avaient péri, et les blessés étaient transportés à la Barbara, à l'exception de Fabio, qu'on avait craint de déplacer.

Le soleil s'était levé radieux sur les montagnes; les rayons naissants doraient le front du mourant, comme le marbre d'une statue, et baignaient ses membres glacés sans les réchauffer ; la brise du matin se jouait dans ses cheveux noirs ; la nature en fête semblait insulter par ses splendeurs riantes à la mélancolie de cette funèbre scène.

En ce moment, parut une litière qu'on n'avait pas entendue venir, et une femme qui en occupait le fond poussa un cri déchirant à la vue du blessé.

LXV

ADIEUX.

Lorsque la barque qui emportait Fabio eut disparu aux yeux de Rafaella, et qu'elle se retrouva seule dans sa chambre de Mazzara, elle tomba dans un morne accablement; elle ne pleurait pas; elle avait tant versé de larmes, qu'elle n'en avait plus à répandre; mais son œil sec avait perdu son éclat splendide, et une pâleur mate décolorait son jeune et frais visage. Elle ne voulait recevoir ni voir personne; rien ne l'intéressait plus, elle ne donnait à sa parure que les

soins indispensables. Que lui importait maintenant sa beauté? Sa jeunesse même était pour elle un objet d'épouvante, car elle éternisait sa solitude et sa douleur. Pourquoi vivre désormais, et pour qui?

Elle passait de longues heures, de longues journées, à sa fenêtre, l'œil fixé sur la mer et absorbée dans une contemplation sans objet, car elle ne regardait, ne voyait, n'entendait rien : la nature était morte à ses yeux comme le monde. Son oncle et la vieille baronne ne lui épargnaient pas les consolations ; mais, ignorant la vérité, leurs paroles n'avaient pas de sens, et, comme toujours, portaient à côté. Elle ne les recevait pas moins avec douceur et ne témoignait ni impatience ni fatigue.

« Je n'ai besoin que de repos, dit-elle un jour à son oncle, mais d'un repos absolu. Je sens qu'une retraite au couvent me fera du bien. Voulez-vous m'y conduire?

— Soit! répondit le baron, heureux de la voir prendre elle-même l'initiative d'une diversion dont il ne soupçonnait pas toute la portée. Puisque nous ne pouvons rien sur les événements, autant vaut les attendre au couvent qu'ailleurs. Alcamo n'est pas si loin de Mazzara. »

Rafaella ne répondit rien ; elle avait son projet, projet mystérieux, inébranlable, dont elle gardait le secret soigneusement, afin, sans doute, de n'avoir point à discuter sa résolution avec la philosophie voltairienne de son oncle. Elle parlait bien d'une retraite monastique ; mais ce qu'elle ne disait pas, c'est que cette retraite était, dans sa pensée, irrévocable, éternelle. Le cloître ou Fabio, telle est l'alternative où elle s'était de tout temps placée : Fabio perdu pour elle, il ne lui restait plus que le cloître. Car que faire dans le monde sans une affection absolue, un intérêt exclusif? Elle appartenait à Dieu par le plus irrémissible, le plus terrible de tous les vœux, le vœu du désespoir.

Le jour du départ arrivé, on se mit en route comme la première fois, Rafaella en litière et son oncle à cheval, afin, disait-il, qu'une seule pierre ne pût échapper à ses investigations, car sa passion archéologique dominait toutes les inquiétudes, toutes les alarmes que lui inspirait le sort de Fabio. Il appelait cela le triomphe de l'antiquité : *Triumphus antiquitatis*. On partit le soir pour éviter la chaleur du jour, et, remontant le fleuve Mazzara jusqu'à sa source, on prit la ligne droite à travers les gorges escarpées et

solitaires du mont Polifo. On marcha toute la nuit sans rien voir, au grand regret du baron, qui avait compté sur la lune pour reconnaître une vingtième fois à Salemi la position d'Halycia, ville siculo-grecque qui jamais, s'écriait il avec orgueil, ne paya tribut aux Romains. Au lever du jour, on descendit des hauteurs de Calatafimi dans la plaine de Ségeste, et l'on entendit même de loin la fusillade des carabiniers et des Beati Paoli.

« Voilà des chasseurs bien matineux, » dit le baron sans se douter de rien.

Pour Rafaella, elle n'entendit même pas les coups de feu, tant elle était absorbée en elle-même. Elle ne sortit de sa préoccupation qu'en apercevant le temple de Ségeste aux premiers rayons du soleil, et fut saisie à la vue de ce monument qui lui rappelait tant de choses d'une émotion violente : c'est là que Fabio l'avait aimée, c'est là qu'il l'avait reniée ! Sa vie était concentrée dans ces deux termes, qui la résumaient tout entière.

En approchant de la source au caroubier, elle laissa tomber ses yeux machinalement sur le sombre groupe qui était auprès. D'abord, elle ne distingua rien ; mais, après quelques pas, elle

vit un homme pâle couché sans mouvement sur l'herbe de la prairie, et cet homme... Elle n'en put voir davantage : elle avait trop vu, ses yeux se fermèrent, un cri déchirant lui brisa la poitrine.

« Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? » s'écria le baron en pressant son cheval qui était resté en arrière.

Mais, avant qu'il eût rejoint sa nièce, elle s'était élancée de sa litière pour aller tomber à genoux à côté du blessé. Fabio était revenu à lui-même au cri poussé par elle, et ne vit qu'elle en rouvrant les yeux. Elle!... Rafaella!... à genoux devant lui!... Quel réveil! Quel rêve! Où donc se trouvait-il? Était-il déjà mort? Était-elle morte aussi, et leurs âmes réconciliées s'étaient-elles réunies à jamais dans le céleste élysée de l'éternel amour? Toutes ces idées et bien d'autres que nulle langue humaine ne saurait exprimer, lui traversèrent l'esprit confusément, avant qu'il eût conscience de la réalité. Enfin, la mémoire lui revint et avec elle le sentiment de son état. Ses joues se colorèrent, ses yeux voilés brillèrent d'un feu rapide, un sourire ineffable passa sur sa bouche.

« Rafaella! » fut le premier mot, le seul qu'il

put articuler, et en prononçant ce nom chéri, une auréole lumineuse parut illuminer son front; mais elle s'éteignit promptement; il fit un effort pour parler sans y parvenir, ses lèvres et ses yeux se refermèrent, et la pâleur du tombeau se répandit de nouveau sur son visage.

« O Fabio! Fabio! s'écria l'infortunée Rafaella, dont tous les ressentiments s'étaient évanouis. Fabio, m'entendez-vous?... Répondez-moi! Au nom de notre amour, réponds, réponds-moi! »

Fabio ne répondit point; mais une légère pression de sa main, qu'elle avait prise dans les siennes, lui prouva qu'il l'entendait et la fit palpiter d'espérance.

La tête penchée sur son visage et ses cheveux mêlés aux siens, elle réchauffait de son haleine ses joues glacées; elle épiait du regard avec une fixité fébrile le premier mouvement de ses yeux ou de ses lèvres. En face de la mort, ou du moins de son image, tous les torts de Fabio étaient pardonnés, oubliés; hélas! n'étaient-ils pas expiés cruellement? Quelle colère ne se fût apaisée dans un moment si solennel, si douloureux? Rendue tout entière à l'amour par la pitié, Rafaella s'abandonnait sans résistance et sans con-

trainte aux entraînements de son cœur. La présence de son oncle et même celle du comte Allégroni ne lui causaient ni embarras ni distraction ; la passion foule aux pieds, dans ces crises suprêmes, les froides convenances du monde et les hypocrisies de la dissimulation ; d'ailleurs, l'état des deux vieillards était moins fait pour intimider que pour exciter sa compassion : tous les deux pleuraient amèrement ; l'un croyait voir expirer une seconde fois sous ses yeux le fils unique que Dieu lui avait donné, puis ravi ; l'autre perdait celui qu'il avait choisi lui-même pour l'assister dans ses vieux jours ; il tremblait du moins de le perdre, car la défaillance de Fabio se prolongeait d'une manière alarmante ; une pâleur de plus en plus livide inondait son visage ; ses mains glacées se roidissaient dans celles de Rafaella ; un silence tragique régnait sur ce tableau de deuil ; on n'entendait que les sanglots entrecoupés des deux vieillards unis à ceux de Rosario.

En ce moment, une seconde litière, escortée de plusieurs cavaliers, arriva par la route de Palerme. Comme les morts étaient ensevelis et les mourants transportés à la Barbara, rien ne trahissait le sanglant combat qui venait d'avoir

lieu, et la caravane traversa le champ de bataille sans rien remarquer ni se douter de rien. Mais, comme elle passait près de la source au caroubier, le baron Schininà s'entendit appeler par une femme qui occupait seule le fond de la litière ; il se retourna et poussa un cri sourd en reconnaissant la reine Caroline. C'était elle, en effet, qui, de la Favorite où nous l'avons laissée sous le coup de sa défaite, retournait à son exil de Castelvétrano. Or, par une fatalité cruelle, Ségeste était sur son chemin comme il s'était trouvé sur celui de Rafaella. Quelle rencontre ! Dieu les amenait-il donc là pour voir mourir, l'une son premier, l'autre son dernier amour ?

Caroline n'avait pas reconnu Fabio, qui lui était caché par Rafaella ; mais elle avait le pressentiment d'une catastrophe, et les pleurs du baron ne firent que la fortifier dans ses appréhensions. Elle mit pied à terre aussitôt en ordonnant à sa litière et à son escorte d'aller l'attendre à deux cents pas de là, sur la route de Calatafimi.

« Maintenant, dit-elle au baron, vous pouvez parler. Pourquoi pleurez-vous? Que s'est-il passé ?

— Hélas ! madame, je l'ignore ; tout ce que

je sais, c'est que mon pauvre filleul a été blessé; c'est lui que vous voyez là couché sur le gazon.

— Lui!... Fabio!... Blessé!... s'écria la reine en changeant de couleur et en reculant d'un pas. Par qui? »

Comme le baron ne répondait pas, il y eut une pause.

« Mais enfin, reprit la reine avec une brusquerie qui déguisait peut-être une émotion qu'elle ne voulait point laisser paraître, ne me direz-vous pas ce qui est arrivé?

— Mon ami le comte Allégroni est là, qui pourra vous le dire; car pour moi, madame, je n'ai pas eu le courage de l'interroger. »

Sur un signe du baron, le comte s'approcha et raconta tout à la reine, depuis l'arrestation de Fabio, dans la grotte de Polyphême, jusqu'à la délivrance qu'il payait si cher.

« Et qu'allait-il faire à Trapani? demanda Caroline avec une préoccupation visible.

— Je puis le dire à Votre Majesté: il y venait en bon Sicilien pour rendre la liberté à sa patrie, au péril de sa vie, et à vous, madame, le trône dont les Anglais vous ont chassée.

— Sa blessure est-elle grave? demanda Caroline avec un intérêt de plus en plus vif.

— Jugez-en, madame, » répondit Allégroni en lui montrant de la main la pâle figure du blessé.

La reine hésita quelques secondes, puis s'avança résolûment vers Fabio. L'œil sec, la narine ouverte, les lèvres serrées, elle le regarda quelque temps en silence, plongée dans une rêverie sombre et tout entière aux souvenirs qui l'oppressaient. C'est à peine si elle prenait garde à Rafaella qui, de son côté, ne l'avait pas encore aperçue. Agenouillée, les mains jointes, auprès du mourant et la tête penchée sur son sein, la malheureuse enfant n'avait rien entendu, rien vu. Absorbée dans sa douleur, indifférente, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, elle priait Dieu pour ne le pas maudire, mais sa prière n'était qu'un élan sans paroles. Quelle langue a des mots capables de traduire de telles émotions ? Sa prière terminée, elle leva les yeux au ciel comme si elle se fût attendue à en voir descendre un ange, ou Dieu lui-même, pour rendre à Fabio le mouvement et la vie. C'est alors seulement qu'elle aperçut la reine debout devant elle, et les bras croisés sur sa poitrine, dans l'attitude d'une méditation profonde. Elle fixa sur sa rivale un œil haineux ; puis, étendant

tout d'un coup son bras vers elle en se renversant en arrière :

« N'approchez pas! s'écria-t-elle d'une voix égarée ; éloignez-vous ! Mon instinct me dit que sans vous il ne mourrait point. Oui, oui, j'en suis certaine, vous êtes la cause de sa mort ; c'est vous qui l'avez tué!... »

Caroline tressaillit. Elle sentit remuer dans les profondeurs de son être quelque chose qui ressemblait au remords.

« Elle a raison, se dit-elle en elle-même, si je ne l'avais pas jeté moi-même dans ces entreprises hasardeuses, puis chassé de ma présence après l'avoir attiré, il n'aurait pas tenté l'action désespérée qui l'a fait arrêter, il ne serait pas là mourant... mort... à mes pieds; oui, c'est moi qui l'ai tué! »

Appuyant fortement la main sur ses yeux, elle détourna la tête comme pour échapper à la vue accusatrice du blessé; mais tout à coup, par une de ces brusques révolutions qui lui étaient habituelles, les mauvaises passions triomphèrent de sa sincérité, et l'orgueil, la colère, la jalousie, se ressaisirent d'elle violemment. Honteuse comme d'une faiblesse du bon mouvement qu'elle venait d'avoir, aigrie d'ailleurs par l'échec poli-

tique qu'elle avait éprouvé la veille, elle retourna la tête avec emportement, et fixant sur Fabio un regard terrible :

« Je suis vengée ! » se dit-elle d'une voix sourde.

Ce mot féroce ne fut entendu de personne ; mais Rafaella devina par une intuition magnétique l'atroce pensée qui l'avait dicté ; elle se releva avec indignation, et dominant Caroline de toute la hauteur de son innocence, de son désespoir :

« Ah ! lui dit-elle avec une dignité écrasante, on ne vous a pas calomniée. J'aimais à vous croire meilleure que votre réputation, mais elle vaut encore mieux que vous ; vous êtes bien la reine implacable, la femme sans entrailles qui a pour sceptre un poignard et pour couronne un bandeau de sang. La mort même, la mort causée par vous n'assouvit pas vos fureurs. Jouissez donc de votre ouvrage ; repaissez vos yeux du spectacle de vos victimes, et priez Dieu qu'il vous pardonne, car nous, jamais nous ne vous pardonnerons, jamais ! »

La force à ces mots lui manqua ; sa voix mourut dans les larmes, elle retomba à genoux en sanglotant.

Caroline était vindicative, emportée, cruelle, mais elle avait dans le caractère un côté magnanime. Bien loin de l'irriter, les paroles de Rafaella la désarmèrent, et son attendrissement la ramena par une transition aussi brusque que la première à des sentiments plus humains, son cœur impérieux s'amollit, ses yeux altiers se mouillèrent, et, s'agenouillant elle-même à côté de la jeune fille en pleurs :

« Pleurons-le ensemble, lui dit-elle en cédant à son émotion : nos pleurs et nos vœux réunis le rappelleront peut-être à la vie. »

En ce moment, Fabio fit un mouvement imperceptible ; sa poitrine se souleva légèrement, un faible soupir s'échappa de ses lèvres : ses paupières se rouvrirent et il eut la force de se dresser sur son séant à l'aide de Rosario qui le soutenait de son bras vigoureux. Il fut quelques instants à se recueillir, à se reconnaître, et arriva subitement à une clairvoyance effrayante, car elle était comme le prélude et l'avant-coureur de la suprême lucidité des esprits purs, délivrés par la mort de l'obscure prison des sens. Tous les voiles se déchirèrent ; son front, ses yeux s'illuminèrent ; fixant un regard calme et profond sur la reine et Rafaella, toutes les deux agenouillées à ses

côtés, il devina d'un coup d'œil ce qui avait dû se passer entre elles et en elles, plus encore ce qu'elles avaient tû que ce qu'elles s'étaient dit. Il prit une de leurs mains dans chacune des siennes, et, après quelques efforts pour retrouver la parole :

« Pardonnez-moi, leur dit-il d'une voix faible mais distincte, et pardonnez-vous l'une à l'autre. Il n'y a eu qu'un coupable, et ce coupable repentant expire à vos pieds en expiation de ses faiblesses et de ses perfidies. Tout est consommé, je le sens ; la mort est là qui m'appelle. Et pourtant il est triste de mourir si jeune, sans avoir rien fait pour les autres ni pour soi-même, sans laisser une œuvre, un souvenir, un nom ! Hélas ! je meurs sans m'être réhabilité, je meurs tout entier. »

Il fit une pause dont le silence ne fut troublé que par les sanglots étouffés de Rafaella. Caroline ne pleurait point, elle ne faisait aucun mouvement ; mais les palpitations précipitées de son sein révélaient la violence de son émotion.

« Je meurs, reprit Fabio après un moment de repos ; mais ma mort est une délivrance puisqu'elle m'arrache à l'ignominie de l'échafaud. Cher comte Allégroni, c'est à vous et à l'héroïque

dévouement de vos amis que je dois le bonheur de mourir entouré de tout ce que j'aime. Merci ! soyez béni ! Vivez pour la Sicile, pour cette bien-aimée patrie que je porte dans mon cœur avec vous, et qu'avec vous aussi j'aurais voulu servir. Puisse mon sang versé pour elle être fécond en vengeurs ! Adieu, comte, adieu ! Et vous, mon parrain, mon père, adieu ! Adieu, mon fidèle et bon Rosario ! Pensez tous à Fabio, parlez ensemble de lui quand il ne sera plus. »

A ces mots, dont les derniers furent prononcés avec peine, le blessé eut une faiblesse qui lui ôta la parole ; personne ne la prit ; on n'avait de forces que pour pleurer. Que faire, que dire dans un pareil moment ? Fabio revint à lui; mais sa voix défaillante était presque éteinte, quoiqu'il eût toute sa connaissance.

« Enterrez-moi là-haut, dit-il avec une extrême lenteur et en levant les yeux vers le temple qui dominait ce tableau funèbre ; ne mettez rien sur ma tombe, vous la trouverez bien sans cela, et je ne veux pas que les indifférents viennent troubler la paix de mes mânes. Adieu, madame ! adieu, Rafaella ! continua-t-il en serrant d'une même étreinte les deux mains charmantes qu'il tenait dans les siennes. Adieu ! adieu ! ne m'ou-

bliez jamais. Je ne mourrai pas tout entier si je vis dans votre mémoire. Laissez-moi cet espoir en mourant, c'est ma dernière consolation. Hélas ! nous nous sommes fait bien du mal sur la terre ; nous nous retrouverons au ciel où tous les maux sont réparés. Là, plus de rivalités, plus de jalousies, plus de souffrances ; l'amour est immense, immortel comme Dieu, infini comme lui. En attendant le bienheureux jour des réunions éternelles et de la paix sans terme et sans orages, aimez-vous ici-bas, aimez-vous pour l'amour de moi. Soyez heureuses. Régnez, madame, et vous, Rafaella... »

Ici, la parole lui manqua ; ses lèvres remuaient encore, mais il n'en sortait aucun son ; bientôt elles cessèrent tout mouvement ; ses mains glacées se crispèrent dans la dernière convulsion de l'agonie, sa tête tomba sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir.

Il était mort.

Rosario le soutenait encore dans ses bras ; les deux vieillards assistaient tout en larmes le pauvre braconnier, et les deux femmes, à genoux près de ce corps inanimé, échangeaient des regards de désolation. Le silence régnait, un silence profond, solennel ; on n'entendait que le murmure

plaintif de la fontaine et le frémissement de la brise dans les feuilles du caroubier ; peut-être était-ce l'âme invisible du jeune homme qui soupirait en prenant son vol vers les régions inconnues d'où l'on ne revient pas.

Quand tout fut consommé, Caroline se releva la première ; elle se ressouvint qu'elle était reine et qu'elle devait l'exemple de la résignation, du courage ; elle ne pleurait pas ; mais elle était d'une pâleur effrayante et son cœur se brisait en soupirs refoulés, étouffés. Elle serra fortement la main des deux malheureux vieillards, même celle de Rosario ; mais elle ne put trouver un seul mot d'exhortation ni de consolation.

Faisant pour parler un effort violent :

« Mon enfant, dit-elle à Rafaella en la pressant dans ses bras, chère enfant, je sais ce que vous perdez.

— Je perds tout, madame... tout !...

— Non, ma fille, répliqua la reine avec une gravité mélancolique, il vous reste le premier des biens, la jeunesse. Tandis que moi... oh ! moi ! vous ne pouvez comprendre ce que je souffre... on ne saura jamais ce que j'ai souffert sur la terre. »

Ne pouvant plus résister à son attendrisse-

ment, elle s'éloigna rapidement et remonta dans sa litière sans avoir retourné une seule fois la tête. A peine y fut-elle enfermée qu'elle éclata en sanglots désespérés.

Les dernières volontés de Fabio furent exécutées fidèlement. Il fut enseveli dans le temple de Ségeste, ce temple si cher à son cœur qu'il n'avait pas voulu le quitter même après la mort; aucun signe, pas même une croix, pas même une pierre, ne marqua la place où il dormait du dernier sommeil. Rosario creusa la fosse, le comte et le baron y déposèrent le corps du jeune ami qui aurait dû leur survivre. A genoux et en prière au seuil du monument, Rafaella voulut assister jusqu'à la fin à ces tristes cérémonies. Chaque pelletée de terre qui retombait sur cette dépouille adorée, lui donnait une secousse au cœur et lui causait dans tous ses membres un frisson convulsif; à la dernière, le comte Allégroni, qui s'était contenu jusqu'alors, tomba sur la poussière comme une masse inerte et y demeura sans mouvement. On le crut mort, il n'était qu'évanoui.

« Mon fils! mon fils! s'écria le malheureux père en revenant à la vie, mon pauvre fils! »

Il lui fut impossible d'ajouter un mot à cette

exclamation déchirante ; les sanglots étouffèrent sa voix ; il fondit en larmes dans les bras de son ami.

La mort sanglante de Fabio, ces soins funèbres, cette séparation brusque, éternelle, lui avaient rappelé si vivement la perte de son propre fils, qu'il lui semblait le perdre et l'enterrer une seconde fois. Quand il fut un peu calmé, il repartit pour Trapani, où ses amis eurent de la peine à le reconnaître, tant cette seule jonrnée l'avait vieilli. Il ne fit plus dès lors que languir dans la solitude de son palais désert, et mourut bientôt après ces catastrophes, triste, isolé, déçu dans toutes ses espérances et sans avoir vu réaliser un seul de ses rêves.

Avec lui périt ce qui restait en Sicile du mystérieux tribunal de Saint-Paul, et, sauvé par là de la sentence capitale prononcée contre lui, Artali devint président de la grande cour criminelle.

La mort d'Allégroni entraîna aussi la dissolution de la confrérie des Nobles, qui disparut sans retour.

Resté seul avec sa nièce sur ce théâtre de mort, le baron Schininà fut en proie à un désespoir si violent, que la nécessité de le secourir arracha

quelque temps Rafaella à l'égoïsme passionné de sa propre douleur. La sœur de charité l'emporta cette fois encore sur la femme. Elle ajourna même, en voyant son oncle dans cet état, l'accomplissement de son vœu monastique : comment abandonner à son affliction et à la solitude un vieillard si malheureux et si bon ? Elle était incapable d'une telle cruauté, et se dévoua, nouvelle Antigone, à cet OEdipe inconsolable. Au lieu de continuer sa route vers le monastère d'Alcamo, elle retourna avec lui à Mazzara.

Le temps, qui n'avait aucune prise sur elle, finit cependant par adoucir les regrets du baron. Sa passion archéologique fut une diversion puissante et endormit sa blessure si elle ne la guérit pas. Pourtant il mourut sans avoir mis au jour le grand ouvrage de toute sa vie, cette *Trinacria Vetus* dont il nous a tant parlé. Si nous ne disons rien de la baronne, c'est qu'il n'y a rien à en dire : réduite depuis longtemps à la vie végétative, elle mourut le même jour que son mari, comme si le même fil eût lié l'une à l'autre ces deux vieilles vies.

Rafaella remplit son devoir filial jusqu'au bout avec une constance héroïque ; mais elle resta pâle comme une statue d'albâtre et personne ne la vit

jamais sourire. Quand la mort de ses derniers parents lui eut enfin rendu sa liberté, elle distribua ses biens aux pauvres, et, faisant au monde un éternel adieu, elle entra en religion au couvent d'Alcamo.

Jamais plus belle et plus pure victime ne s'immola sur les autels du Christ. On prétend qu'en voyant tomber sous les ciseaux sacrés sa magnifique chevelure blonde, le peintre Errante, qui assistait à la cérémonie du voile, ne put retenir une exclamation de douleur et d'indignation, et qu'il dit en sortant de l'église :

« Une semblable barbarie est faite pour rejeter dans les bras du paganisme tous les artistes qui ont l'amour du beau. »

Nous avons oublié de dire que, longtemps encore après les funérailles de Fabio, un homme venait prier et pleurer, la nuit, au temple de Ségeste; cet homme, c'était le braconnier Rosario.

LXVI

DÉPART.

Caroline fut rendue le soir même à Castelvétrano. Elle en était partie pleine d'illusion, d'espérances; elle y revenait désabusée, vaincue, et, pour l'achever, quel coup l'avait frappée au temple de Ségeste! L'amour qu'elle avait eu pour Fabio, et dont elle croyait s'être guérie, n'était qu'endormi; il s'était réveillé sur son cadavre. On ne sent tout le prix d'un bien qu'en le perdant à jamais, et l'irrévocable rend le regret

plus cuisant. Combien ne l'est-il pas davantage quand il est irrité par l'aiguillon du remords !

« Car enfin, se disait-elle dans le secret de son âme, je lui ai porté malheur, c'est moi qui l'ai tué ! »

Atteint dans ses fibres les plus sensibles, son cœur saignait à la fois par toutes ses blessures. Précipitée du haut de ses rêves, déçue en même temps et dans sa tendresse de femme et dans ses ambitions de reine, il ne lui restait, à la suite de tous ses projets, de tous ses mécomptes, que l'isolement et la proscription. On ne revient pas de chutes si terribles. Dominée, écrasée par le sentiment de sa défaite, Caroline ne songeait pas même à continuer une partie si visiblement perdue ; il y a des expériences qu'on ne recommence pas deux fois. Et qu'entreprendre avec un Ferdinand ? Ses mines étaient éventées, ses trames percées à jour ; ses ennemis prévenus avaient les yeux ouverts, et la force matérielle, la force brutale résidait tout entière dans leurs mains. Tout ce qui était possible elle l'avait tenté ; elle avait échoué. Engager une nouvelle lutte eût été courir à un nouvel échec. Il n'y avait plus de chances pour elle que dans l'imprévu des événements.

Comme toutes les natures fières et fortes, elle subissait sans les ratifier les arrêts de la nécessité ; sa patience n'était pas de la résignation, son orgueil protestait sourdement : qui sait même si elle avait abandonné toute espérance? Si noir que soit l'horizon, il y a toujours quelque point lumineux par où passe un rayon de soleil.

Du reste, à son retour de Palerme, elle se retrancha dans une solitude absolue et un silence impénétrable. Il ne sortit de sa bouche ni plaintes ni reproches, ni même l'allusion la plus indirecte et la plus éloignée aux catastrophes qui l'avaient frappée. L'intention de Bentinck était, on l'a vu, de la renvoyer à Vienne, et il s'était attendu de sa part à une résistance désespérée au moment décisif; son attente fut trompée; soit que la Sicile lui fût devenue odieuse, soit qu'elle espérât trouver des vengeurs dans sa famille, Caroline s'exécuta sans prononcer une seule parole.

Le vaisseau destiné à la transporter sur le continent était à l'ancre à Mazzara; elle s'y rendit de Castelvétrano, seule, dans sa litière, comme s'il se fût agi d'une promenade. Castroné, qu'elle n'avait pas voulu revoir, s'était flatté, à son insu, de l'enlever en route; et il avait compté,

pour cela, sur les Calabrais; mais il comptait sans eux et sans les Anglais.

Francatripa avait maintenu si mal la discipline dans sa bande, qu'elle s'était dispersée dans les bois de la Ficuzza et dans les gorges de la Madonie, où chaque partisan guerroyait pour son propre compte. Il lui fut impossible de réunir dix hommes, et il suivit lui-même le torrent du mauvais exemple ; son nom disparut dès lors des annales militaires des Deux-Siciles pour prendre place à côté des Testalungi, des Fra Diavolo et autres rois des montagnes.

Parafanti, lui, n'était pas caché depuis vingt-quatre heures dans les carrières de Sélinonte, que les Anglais étaient instruits de sa présence par la zingara, sa voisine, et il fut surpris par eux dans sa cachette comme un sanglier dans sa bauge. Une partie de sa bande périt sur place en voulant résister, le reste fut fait prisonnier; lui-même passa en conseil de guerre et fut un beau matin fusillé sur les remparts de Trapani.

Quant à Pandigrana qui, fidèle à la consigne, attendait sur les hauteurs du mont Bibino l'ordre de fondre sur Syracuse, il était trop loin pour qu'on pût songer à recourir à lui. Plus heureux que ses deux collègues, il manœuvra si bien

qu'il finit par atteindre son but ; incorporée plus tard dans l'armée napolitaine, sa bande y forma le noyau d'un régiment de ligne dont il fut nommé colonel.

Pour en revenir à Castroné, il se trouva dans l'impossibilité de tenter le coup de main qu'il avait médité, mais il n'abandonna pas pour cela son projet : battu sur terre, il se retourna du côté de la mer, et, révoquant à son tour les pouvoirs de son *alter ego* maritime, il reprit, sans dire pourquoi, le commandement de son brick.

Le jour fixé pour le départ de la reine était donc arrivé ; toutes les troupes britanniques cantonnées dans les places voisines avaient été échelonnées sur la route qu'elle devait parcourir ; mais ce déploiement de forces était bien superflu et Mac-Farlane en fut pour ses précautious inutiles. Le seul incident du voyage n'était pas de nature à porter ombrage à la Grande-Bretagne.

Au moment où Caroline passait en vue de Boncévino, le lévrier de Fabio s'élança sur la litière et la suivit quelque temps en poussant des hurlements plaintifs comme pour lui demander compte de son maître. Ce reproche indirect lui serra le cœur : les souvenirs des carrières et de

Ségeste se dressèrent tout à coup devant elle comme autant de spectres accusateurs, et, vaincue par l'émotion, elle tomba au fond de sa litière en fondant en larmes. La douleur l'empêcha de voir Pipo qui portait un crêpe à son bonnet de police et qui regagnait tristement la cassine avec le lévrier, non moins triste que lui; fidèles l'un et l'autre au même souvenir, au même regret, ils vieillirent, ils moururent ensemble à Boncévino, et, en pleurant son jeune et bien-aimé capitaine, l'invalide ne soupçonna jamais, dans la simplicité de son cœur, qu'il eût été la première cause de sa mort.

Il parlait toujours de tuer la zingara; pourtant il ne la tua point, et la vieille pythonisse mourut de sa belle mort, c'est-à-dire de sa laide mort, comme elle avait vécu.

Cependant, la reine avait atteint Mazzara, et, sans s'arrêter dans la ville, elle se rendit au port immédiatement. Peu de monde y était rassemblé; car les Anglais avaient caché par excès de prudence, et pour prévenir une démonstration possible en faveur de Caroline, le jour précis de son embarquement. Mac-Farlane la reçut au rivage, entouré d'un brillant état-major et d'un régiment d'élite qui bordait la haie. La reine ne

lui parla point ; à peine jeta-t-elle sur lui un coup d'œil hautain ; et, comme il lui offrait la main pour passer dans la chaloupe qui devait la conduire au vaisseau, elle refusa son aide et s'appuya sur le bras d'un simple matelot. Au moment où elle mit le pied sur le navire de l'exil, elle fut saluée par une salve d'artillerie, mais elle répondit à ces honneurs dérisoires par un sourire de mépris et descendit sur-le-champ, sans échanger une parole, un regard, avec personne, dans la chambre qui lui était destinée.

Les ancres étaient levées, le vent propice ; on partit aussitôt. En voyant fuir cette Sicile qu'elle ne devait jamais revoir, elle ne put retenir un soupir ; une douleur poignante envahit son âme ; et cependant, qu'y laissait-elle après elle ? Un complot déjoué, un trône usurpé, un ennemi victorieux et son dernier amour au tombeau. Quand le panache ardent de l'Etna descendit sous l'horizon, il lui sembla voir Castoréo se voiler la tête de sa robe de moine et lui faire un triste et suprême adieu.

La traversée fut longue et orageuse : on fut obligé, à cause de la guerre, d'aller passer par Constantinople, et l'on compta les jours par les tempêtes. Dès la sortie du port de Mazzara, on

avait remarqué un brick sans pavillon qui suivit le bâtiment tout le jour et aussi toute la nuit, car au lever du soleil on l'aperçut encore et l'on continua à l'apercevoir les jours suivants. C'était le brick de Castroné, qui, n'ayant pas réussi à enlever la reine sur terre, se flattait d'être plus heureux sur mer. Ne se sentant pas de force, malgré la résolution de son équipage, à attaquer seul un vaisseau de guerre anglais, son projet était de le suivre jusque dans les mers de l'Archipel, et là de s'associer quelque pirate grec qui, alléché par l'appât d'un riche butin, lui prêterait main-forte pour l'exécution de son hardi projet. Il atteignit ainsi les Cyclades, mais ces îles lui furent funestes : un matin on ne le vit pas ; une tempête effroyable avait régné toute la nuit. Périt-il dans la tourmente, ou fut-il capturé lui-même par les pirates qu'il voulait embaucher ? C'est ce qu'il fut impossible de jamais savoir, car, à partir de ce jour, on n'entendit plus parler ni de Castroné ni de son brick.

Après des fatigues inouïes et des dangers tous les jours renaissants, l'auguste exilée franchit enfin les Dardanelles, et de Constantinople se rendit par terre à Vienne, où l'attendait la triste mort des proscrits : juste et tardive expiation

des erreurs, et, disons tout, des forfaits de sa vie.

Est-il besoin d'ajouter que son départ ne fit qu'affermir la domination britannique, et ajourna indéfiniment toutes les entreprises dirigées contre eux ? Catane ne remua pas plus que Palerme. En attendant mieux, les deux Emmanuels, Réquécense et Rossi allèrent siéger aux communes, Gaspard Vaccaro les présida, sans se douter jamais qu'il eût été premier ministre *in petto*, et que l'exil de Caroline lui coûtait son portefeuille.

Castoréo regagna sa montagne. Seuls dépositaires de son secret, ses trois amis le gardèrent fidèlement, et la Sicile ignore encore aujourd'hui sa romanesque aventure ; Catane même ne connaît que le frère Agathon. Redevenu, ou plutôt resté moine, l'austère anachorète était assis un jour devant sa grotte et tenait à la main une lettre conçue en dix mots :

« Nous avons fait un beau rêve, le réveil est affreux ! »

Que de choses dans ces dix mots ! On devine la main qui les avait tracés.

« Oui, la reine a raison, se disait le tribun cénobitique en promenant un triste regard sur sa bien-aimée Sicile, oui, c'était un beau rêve, mais c'était un rêve. Le pacte monstrueux conclu entre elle et moi était contre nature, et n'a rien produit parce qu'il ne pouvait, ne devait rien produire. Dieu réprouve les alliances illégitimes; il n'avait pas béni la nôtre. Une voix intérieure me l'avait bien dit d'abord. Pourquoi ne l'ai-je pas écoutée ? C'est Dieu lui-même qui m'avertissait. Il me punit par un mécompte de mon aveuglement volontaire. Caroline est toujours Caroline; on ne secoue point son passé comme on se dépouille d'un vieux vêtement; mauvais ou bons, les antécédents sont des titres dont on subit malgré soi la fatalité; la main qui a fait le mal ne saurait le guérir. »

Comme il était plongé dans ces réflexions, il vit descendre du haut de la montagne une troupe d'hommes inconnus qui venaient droit à lui. C'étaient les carbonari que nous entrevîmes un soir au bivac des bandits calabrais, campés dans les forêts de l'Etna; poursuivis et dispersés par les Anglais, ces derniers avaient été contraints de se rembarquer précipitamment. Le vieux Béníncasa avait pu regagner ses bois de Sainte-

Euphémie; moins heureux que lui, Scarolla s'était noyé dans le Fare avec le peu qui restait des Indépendants de la Basilicata. Privés du seul abri qu'ils eussent en Sicile, les carbonari erraient sans asile à travers les laves et cherchaient une hospitalité qu'ils ne trouvaient pas. Le jeune frère du martyr Capobianco faisait partie de cette troupe de misère.

« Mon père, dit-il à l'ermite avec la franchise d'un cœur intrépide, nous sommes des carbonari calabrais et nous ne savons où reposer la tête.

— Ah! vous aussi, lui répondit Castoréo en l'embrassant, vous nourrissez dans vos âmes le divin rêve de la liberté? Ne vous étonnez donc pas de souffrir vous et les vôtres, et attendez-vous à souffrir davantage encore; la victoire n'est qu'à ce prix; et même, sachez-le bien, la génération qui souffre n'est pas toujours celle qui triomphe; ainsi, armez-vous de résignation, de constance, et si longue que soit votre épreuve, ne désespérez jamais; croyez en Dieu, croyez en vous; l'avenir est aux plus patients; dussiez-vous, comme tant d'autres, mourir avant d'avoir vaincu, espérez encore, la foi sauve les nations comme les hommes, et, fécondés, mûris par le sang, par les larmes, les germes semés par

les pères écloront pour les enfants. Prions Dieu, mes frères, prions-le, non pour nous, mais pour la patrie, pour l'humanité ; tout le reste ne vaut pas une prière, pas une pensée. »

A ces mots, Castoréo s'agenouilla, les carbonari l'imitèrent ; oubliant leurs dangers, leurs souffrances, s'oubliant eux-mêmes, tous ces proscrits, ces martyrs élevèrent à Dieu leurs âmes et se retrempèrent en commun aux sources divines, éternelles de l'espérance et de la foi.

—

Ce qui devait arriver arriva. A la paix générale, c'est-à-dire à la chute de l'empire, l'Angleterre abandonna la Sicile avec une perfidie insigne, et, au mépris des promesses les plus solennelles, les plus saintes, elle livra ses partisans, tous ceux qui s'étaient compromis par elle et pour elle, aux vengeances d'une cour implacable. Déchu de ses fonctions d'*alter ego*, le prince-vicaire redevint prince royal comme devant, et le nouveau parlement fut aboli, sans que l'ancien fût rétabli ; c'est là tout ce que les Siciliens gagnèrent à la protection de leurs bons

amis les Anglais. Rentré en possession du trône, et plus absolu qu'il ne l'avait jamais été, le vieil exilé de la Ficuzza foula aux pieds, lui aussi, toutes ses promesses et viola sans scrupule tous ses serments. Il est vrai que pour décharger sa conscience du crime de parjure, il inventa ou on inventa pour lui un tour ingénieux. Comme roi de Sicile, il était Ferdinand III, et Ferdinand IV comme roi de Naples ; il réunit en un seul les deux royaumes et prit le titre de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles ; le tour fait, il déclara avec un aplomb imperturbable qu'un nouveau règne commençait, et que le Ferdinand numéro 1 ignorait les engagements qu'avaient pu prendre les Ferdinands trois et quatre.

Maître Escobar, pends-toi, tu n'avais pas trouvé celui-là.

FIN DE CAROLINE EN SICILE.

UNE COURTISANE

PAR

Sir Paul Robert.

I

Le véritable caractère du paysan dans les différentes provinces de France est encore à connaître, cette ignorance, dans laquelle on est généralement, ne provient pourtant pas du défaut d'étude ; elle est plutôt causée par l'excès contraire. Et d'abord pour rendre notre pensée plus claire, disons que dans les climats les plus opposés, quelle que soit la différence de coutumes et de langage, le paysan se résume par-

12.

faitement dans un type général qui n'admet que de rares exceptions.

Les historiens et surtout les romanciers des siècles précédents, peu jaloux de vérité psychologique, trouvèrent commode de donner aux habitants des campagnes un caractère et des mœurs de convention, puisés dans les idylles et les *bergeries* alors en grande vogue ; la vertu et la franchise bannies du séjour des villes avaient choisi pour demeure les toits champêtres ; ce n'était plus que là que l'on pouvait rencontrer le désintéressement et la sincérité. Mais à force d'exagération, ces idées tombèrent dans le domaine du ridicule, et l'on en revint à une appréciation, non moins exagérée peut-être, mais plus véritable.

Comme, dans le récit qui va suivre, ce type est celui qui doit principalement ressortir, nous trouvons utile de faire remarquer au lecteur que cela se passait à une époque où l'on croyait aveuglément aux paysans de Virgile.

C'était vers la fin de l'année 1723, dans l'ancienne province de Bresse, près le village de Priay ; on voyait s'élever sur les bords de l'Ain les bâtiments de tuileries exploitées alors par la famille de Joseph Vallet. Rien de plus simple et

de plus patriarcal que l'intérieur de cette famille. La nuit commençait à envahir la plaine, et le village de Priay ne formait plus qu'une masse confuse d'ombre. A cent pas de ses dernières limites, la tuilerie, à moitié éclairée par le reflet rougeâtre de ses fours, semblait une sentinelle avancée chargée de surveiller le cours de la rivière. Ce qu'on appelait les chambres d'habitation étaient de ces immenses salles qui paraissent toujours nues, et dont le principal ameublement est une cheminée à hauteur d'homme dans laquelle dix personnes peuvent s'asseoir pour se chauffer au feu de deux troncs de chênes centenaires.

La table était mise et cinq personnes venaient d'y prendre place; chacun, après la prière dite en commun, jeta un regard étonné sur un sixième couvert inoccupé.

Joseph Vallet, le chef de la famille, était un vieillard de cinquante-cinq ans environ; tout en lui respirait la franchise; on devinait l'honnête et laborieux paysan qui, à force de travail, avait acquis une position honorable et enviée. Une inquiétude vague était empreinte sur son visage, et cette expression, qui du reste lui était habituelle, paraissait encore plus marquée ce soir-là. Il était

assis entre deux femmes à peu près du même âge. L'une, son épouse, simple et bonne créature, complaisante et dévouée même sans le savoir; l'autre, presque toujours absorbée dans un recueillement religieux, esprit qui, sans sa faiblesse, eût été fanatique, était sa sœur Françoise Vallet. Vingt fois elle avait été tentée de renoncer au monde et de se mettre dans un couvent; mais toujours elle avait été retenue par les supplications de son frère et de sa belle-sœur, et plus encore peut-être parce qu'elle se croyait nécessaire dans la maison pour inculquer à ses neveux sa foi vive et sincère. Vieille fille, et presque idiote, elle avait, grâce aux occupations constantes que lui donnaient ses prières, évité l'écueil ordinaire de ses pareilles, elle n'était ni acariâtre ni médisante, depuis trente ans son humeur n'avait pas plus varié que son existence.

Le second fils de Joseph Vallet, jeune garçon de onze ans, nommé Pierre, se tenait à la droite de sa mère; à côté de lui on voyait une grosse et robuste fille de campagne, factotum du ménage sous la direction de Mme Vallet, et qui avait acquis le privilége de s'asseoir à la table de ses maîtres depuis quatorze ans qu'elle avait donné son lait au dernier enfant de la maison.

La place vide se trouvait entre Françoise Vallet et Catherine la grosse servante.

Quel que fût le respect porté au chef de famille, il n'excluait pour aucun des personnages le droit de parler.

« Philippe mangera sa soupe froide, dit Pierre en riant, et en portant à sa bouche une massive cuiller chargée outre mesure.

— Et vous, Pierre, vous la mangerez trop chaude, » reprit Catherine.

Un cri aigu du jeune garçon apprit que la prédiction s'était accomplie.

Tout le monde sourit; Vallet seul parut n'avoir pas entendu. Il se leva, marcha vivement vers la fenêtre, et chercha à jeter un regard vers la campagne, au travers des vitres, couvertes d'une épaisse couche de givre. Philippe, celui qu'on attendait, était le fils aîné de Vallet.

« Ne t'avait-il donc pas prévenu qu'il dût revenir si tard? demanda Mme Vallet.

— Oh! je ne suis pas inquiet; il est encore de bonne heure. »

Et disant cela, Vallet vint reprendre sa place à table. A la fin du repas, on entendit la porte de la cour crier sur ses gonds, et peu après les pas d'un homme dans l'escalier. Le vieillard

trahit presque ses secrètes alarmes aux yeux de sa famille, par l'éclair de joie qui passa dans ses yeux, et par le soupir qu'il tira de sa poitrine comme un homme soulagé d'un grand poids. La servante se leva et courut ouvrir la porte. Un paysan entra en saluant ; le désappointement fut général, ce n'était pas Philippe. Le visage de Vallet redevint sombre.

« Viens-tu du Pont-d'Ain , Claude Maurice, s'écria-t-il ?

— Non, M. Vallet, répondit le nouveau venu ; est-ce que vous aviez des commissions à me donner ?

— Pas précisément , répondit le vieillard ; mais Philippe, mon aîné, est parti ce matin, et...

— Et il ne revient pas ! » acheva Mme Vallet, à laquelle l'inquiétude de son mari s'était communiquée.

Françoise, la vieille fille , releva la tête, et, devinant par instinct de quoi il s'agissait, prit son chapelet et commença une série d'invocations à Dieu et à la vierge Marie.

« Allons, ne nous alarmons pas inutilement ; la nuit vient de bonne heure en cette saison ; Philippe n'y aura pas songé ! »

En disant ces mots pour calmer les appré-

hensions de sa famille, Joseph Vallet se mit à marcher à grands pas dans la chambre, tandis que les femmes et l'enfant se rapprochaient du feu.

« Voulez-vous que j'aille au-devant de lui? dit Claude Maurice en prenant son bâton.

— Non, non, attendons encore. Mais tu étais venu sans doute pour me parler? » reprit Vallet en entraînant le paysan dans l'embrasure de la fenêtre.

Ils commencèrent à demi-voix une conversation toute d'affaires, pendant laquelle le vieillard s'occupait machinalement à gratter la vitre avec ses ongles. Le givre tomba peu à peu, et bientôt les deux interlocuteurs purent promener leurs regards dans la campagne. Comme toutes les nuits qui précèdent un jour de forte gelée, celle-ci était sèche et claire ; la lune éclairait de ses vapeurs pâles les chemins et les champs blanchis, les toits des maisons du village devenaient distincts comme en plein soleil. Vallet, quand ses yeux se portèrent de ce côté, tressaillit brusquement, et Claude Maurice le remarqua.

« Avez-vous aperçu quelque chose? demanda-t-il.

— Tiens, regarde là-bas, vois-tu briller une lumière? »

Le paysan sourit : « Est-ce que vous croyez aux étoiles, M. Vallet?

— Aux étoiles, non, répondit mélancoliquement Joseph Vallet en hochant la tête, mais cette lumière que je t'indique vient plutôt de l'enfer que des cieux. Elle éclaire la demeure de maître Jean Frillet, et dans cette maison-là, vois-tu, on trouverait facilement le secret et peut-être la cause de toutes nos peines

— Vous avez aussi par trop de rancune, M. Vallet; comment! vous n'avez pas encore oublié l'histoire des cailloux de la rivière? il y a pourtant dix-huit ans de cela!

— Oui, dix-huit ans, dix-huit années pendant lesquelles je n'ai peut-être pas passé une heure tranquille, et pas une nuit à dormir. » Il ajouta douloureusement après une pause : « Je me suis entendu appeler assassin!

— Oh! quant à cela, maître Jean Frillet a eu tort, et bien sûr il s'en repent... »

Vallet ne répondit que par un mouvement de tête ironique, puis il reporta ses yeux vers la lumière et la considéra silencieusement pendant quelques minutes. Enfin il détourna lentement la tête, son visage avait pris une expression presque solennelle.

« Tu me dis que ce damné procureur en est au repentir; tant mieux pour lui si tu dis vrai, moi ; je n'en crois rien. N'importe, ce qui est passé est passé, et s'il se repentait, je pourrais oublier. Mais depuis dix-huit ans le présent m'a toujours inquiété moins encore que l'avenir. Mon supplice est de regarder toujours autour de moi avec défiance, d'être à l'affût d'un malheur, de prévoir une catastrophe et de ne savoir de quel côté et sous quelle forme elle doit m'accabler. Cet homme-là, Claude, cet homme-là, » et en dégnant la seule maison éclairée du village de Priay, le doigt du vieillard tremblait et faisait résonner la vitre, « cet homme-là arrivera à son but, je sens sa haine partout, oui, je serai frappé, peut-être dans dix ans, peut-être demain... peut-être ce soir ! » ajouta Vallet d'une voix creuse. Il venait d'entendre des hurlements lugubres que poussaient les chiens de garde lancés dans la cour d'entrée. Un silence profond, silence d'attente pénible, régna dans la salle; chacun des personnages garda l'attitude dans laquelle il avait été surpris ; si tous les visages n'avaient porté l'empreinte de l'anxiété, on aurait cru voir six statues de marbre.

Mais quelqu'un gravit lestement l'escalier et se précipita dans la chambre.

« C'est Philippe ! voilà Philippe ! » fut le cri général.

C'était lui, en effet ; mais la longueur et la rapidité de la course qu'il venait de faire lui avaient presque ôté la faculté de respirer ; il demeura quelques minutes debout au milieu de la chambre, haletant, épuisé, et faisant de la main droite un geste pour rassurer ceux qui lui étaient chers. Son jeune frère, plus vif et plus impatient, s'approcha pour se jeter à son cou ; mais à peine eut-il touché ses vêtements, qu'il se recula en arrière en jetant un cri de terreur inexprimable.

« Du sang ! il y a du sang ! » s'écria-t-il.

Chacun s'approcha du jeune homme qui s'efforça de répondre : « Oh ! pas le mien... ne craignez rien ! »

Claude Maurice était très-pâle, il eut besoin de s'appuyer contre le mur.

Vallet était trop occupé de son fils pour remarquer cette émotion extraordinaire dans un personnage qui n'était pas de la famille, et n'avait jamais eu avec elle que de faibles rapports d'amitié.

« Claude, dit-il au paysan en lui prenant le bras, il s'en est peu fallu que ma triste prévision

se réalisât... Viens voir si ce n'est pas du sang qui tache les habits de mon fils... Regarde le bâton ferré avec lequel il s'est défendu sans doute... Regarde bien tout cela, nous aurons peut-être encore une fois besoin de ton témoignage. »

Pendant ce peu de temps, chacun cherchait avec angoisse à deviner de quel attentat le jeune homme avait failli être victime. Sa culotte était déchirée et tachée de sang en plusieurs endroits, sa veste était percée de trois ou quatre coups d'un instrument aigu et tranchant. A son bâton étaient adhérentes quelques légères touffes de cheveux qu'un sang noir et coagulé y tenait attachées.

« J'ai été attaqué par quatre hommes sur la route du Pont-d'Ain, dit enfin Philippe, c'est par miracle que j'ai échappé à leurs coups. Ils sont blessés tous les quatre, et moi je n'ai rien.

— Grâces vous soient rendues, mon Dieu!... » murmura Françoise Vallet en tombant à genoux au milieu de la chambre. Tous, comme malgré eux, partagèrent cette exaltation, et une fervente prière fut faite. Claude Maurice se contenta d'ôter son bonnet de laine, il resta debout et ne mêla point sa voix à celles de la famille Vallet.

Après la prière, ce fut une confusion de questions à

étourdir le jeune homme. Revenus enfin de la première impression de terreur, tous les membres de la famille voulaient avoir quelques détails sur cet horrible guet-apens.

« Il fait clair de lune, dit Claude Maurice, vous avez pu reconnaître si ces brigands-là sont du pays.

— Je n'en ai reconnu qu'un, un seul !... »

Et comme le jeune homme hésitait à le nommer, Vallet s'écria : « Son nom, son nom ?

— C'est Antoine Pin ! »

A ce nom prononcé avec assurance, personne n'émit un doute, personne ne parut surpris.

« C'est lui, continua Philippe, que j'ai frappé le premier à la tête avec mon bâton... il s'était baissé pour ramasser quelques pièces de monnaie tombées de ma poche. Il est resté sans mouvement sur la route, et c'est même ce qui a causé mon salut. Les trois autres eurent, en le voyant dans cet état, un moment d'hésitation; leur attaque devint moins vive, et enfin deux d'entre eux grièvement blessés s'enfuirent à travers champs; le troisième me prit corps à corps et rendit mon bâton inutile. C'est dans cette dernière lutte que j'ai failli recevoir plusieurs coups de couteau.

Enfin, je l'ai heureusement mis sous moi et à moitié étouffé avec mon genou, puis j'ai couru jusqu'à la tuilerie.

— Nous irons demain faire notre déclaration au procureur d'office, dit Vallet d'une voix ferme.

— A maître Jean Frillet ? demanda Philippe étonné.

— A lui-même. Je ne suis pas fâché de savoir si la justice est aussi bonne pour les criminels que pour les innocents !

— Bien le bonsoir, dit Claude Maurice en se préparant à sortir, et bien content de savoir que vous voilà en sûreté et vos parents plus tranquilles.

— Bonsoir, Claude, dit affectueusement Vallet.

— Bonsoir, *Laruine,* » crièrent Philippe et Pierre !

Le paysan sortit après leur avoir fait un geste amical ; Catherine alluma une lanterne et descendit pour l'éclairer jusqu'à la cour et verrouiller les portes quand il serait parti.

Quand Claude eut quitté la chambre, le jeune garçon aux grands cheveux blonds bouclés et à la figure presque féminine s'avança vers Vallet.

« Père, lui dit-il, tu me donneras demain un de tes bâtons ferrés, Philippe m'apprendra à m'en servir, et quand il ira à la ville nous irons ensemble !

— Oui, mon fils, répondit Vallet d'un ton grave et sérieux, il faut que tu deviennes homme avant l'âge. Un bon bras de plus dans notre famille n'est pas à dédaigner; demain tu auras un bâton.

— Et moi, Pierre, dit la vieille fille, je te donnerai une relique qui te préservera de tout danger ; c'est un anneau béni par notre saint-père le pape et qui a touché un morceau de la vraie croix. »

Pierre baisa dévotement l'anneau, puis tous se dirent : « Bonsoir, à demain ! » Mais chacun emportait dans son cœur une tristesse vague, un sombre pressentiment.

II

Lorsque Claude Maurice eut entendu la porte massive se refermer lourdement sur lui, il se trouva dans les champs. Le paysan demeura quelques instants pensif ; puis, faisant tourner son bâton dans ses mains, et comme animé d'une résolution soudaine, il se dirigea à grands pas vers le village de Priay, en faisant entendre cette exclamation :

« Ma foi tant pis ! Je lui parlerai !... »

Claude Maurice, ou plutôt *Laruine* (car il

était plus connu dans le canton sous ce sobriquet que sous son nom véritable), était un homme à peu près du même âge que Joseph Vallet. Ils avaient même été très-liés dans leur jeunesse ; mais peu à peu ce dernier s'étant élevé par son industrie à un rang à peu près égal à la bourgeoisie, et le second étant resté toujours simple journalier, une distance morale sépara ces deux hommes presque sans qu'ils s'en aperçussent. Ainsi Claude, en parlant à son ancien compagnon de jeux, disait : « *M. Vallet,* » et lui parlait à la seconde personne du pluriel ; Vallet, au contraire, appelait Claude Maurice par son nom de baptême et le tutoyait ; l'ancien signe d'égalité était devenu dans la bouche d'un seul la preuve d'une supériorité bien marquée.

Mais aussi ce que Vallet avait gagné en richesses et en influence, il le rachetait par la perte de sa santé ; les soucis avaient épuisé cette forte nature, et des rides profondes, une vieillesse prématurée disaient à tous quel prix lui avait coûté son prétendu bonheur. Claude, au contraire, portait la tête haute ; sa vigueur était surhumaine et devenue proverbiale dans le pays. Ses cheveux étaient noirs et épais comme ceux d'un jeune homme. Avec cela, Claude Maurice

avait une de ces physionomies équivoques, à la fois niaises, pensives, humbles et rusées, sous lesquelles les paysans cachent leur astuce et leur pénétration ; son caractère était un peu sombre, mais sans affectation. Venait-il au village, il parlait à tous, sans gaieté, sans entrain, mais avec une simplicité bonne qui lui gagnait la confiance. A la vérité on ne l'y voyait pas souvent, il avait choisi pour demeure une espèce de masure située au bord de la rivière, bien au-dessous encore de la tuilerie des Vallet. Sa sauvagerie et le mauvais état de la cabane qu'il habitait lui avaient fait donner le nom de *Laruine*, et depuis plus de quinze ans déjà il n'était plus désigné que sous ce nom par tous les bourgeois et paysans de Priay et du Pont-d'Ain, excepté cependant Vallet, qui l'appelait toujours Claude, comme dans leur enfance.

Laruine marchait, comme nous l'avons dit, à pas pressés, et en faisant retentir ses énormes souliers ferrés sur la terre durcie du chemin, autant pour chasser l'engourdissement produit par le froid que par besoin d'évaporer la furieuse colère qui bouillonnait en lui. Poussé par ces deux stimulants, il arpenta en quelques minutes la distance qui le séparait du village, il entra

assez avant dans la rue principale et frappa assez rudement à la porte d'une maison bourgeoise, la seule dont la fenêtre fût encore éclairée à cette heure.

« Quel est l'animal qui heurte ainsi? dit une voix ferme à laquelle la colère n'ôtait rien de sa sonorité et de son accentuation.

— Ouvrez, monsieur le procureur, c'est moi, Laruine.

— Ah! ah!... » et maître Jean Frillet, car c'était lui, descendit et introduisit le paysan dans son cabinet de travail.

Jean Frillet tenait à la main un énorme gourdin, et l'on pouvait reconnaître du premier coup d'œil que cet homme, en perruque à poudre et porteur de veste à rabat, saurait à l'occasion s'escrimer comme un soldat aux gardes. Cette circonstance était utile à noter chez un homme dont l'accoutrement a toujours passé pour la livrée de la poltronnerie. Il est encore nécessaire, avant d'initier le lecteur à ce qui se passa chez Jean Frillet, de dire quelques mots sur les antécédents de cet homme, surtout dans ce qu'ils ont de commun avec la crainte qu'il paraissait inspirer aux habitants de la tuilerie.

Jean Frillet était, en 1700, procureur fiscal

et commissaire à terrier, receveur des droits seigneuriaux pour les seigneurs de Tressort et de Varambon. Il était en même temps notaire et procureur d'office. Si cet homme eût dirigé vers le bien la puissance de volonté, l'intelligence, le talent même et surtout l'infatigable persévérance dont il était doué, il eût été la providence de son canton. Mais chez presque tous les êtres auxquels la nature accorde les dons brillants que nous venons d'énumérer, se rencontre aussi à la fois, comme levier et comme but, une incommensurable ambition, passion noble, sans doute, mais aussi quelquefois fatale, passion qui a fait Napoléon empereur, et Mandrin voleur de grande route. Frillet possédait encore au plus haut degré tous les genres de courage, mais la route qu'il suivit ne lui permit que d'en montrer un seul, celui de braver la loi et sa conscience. Il avait pris des paysans l'astuce sans avoir leur ignorance; il savait à l'occasion être fier ou humble, indulgent ou inflexible.

Il avait vu d'année en année s'élever les bâtiments de la tuilerie, et comme bien d'autres il s'était senti mordu au cœur d'une jalouse rage en voyant le développement graduel, mais bien marqué, que prenait cette manufacture. Disons,

pour mieux faire comprendre ce sentiment presque général des *gros bonnets* du canton, qu'à cette époque l'industrie était presque nulle en France, et que Joseph Vallet, de simple ouvrier devenant propriétaire de cette vaste exploitation, avait accompli un véritable miracle.

La jalousie dans les petites villes est un mal nécessaire, c'est une occupation et un plaisir. Que ferait-on dans les interminables soirées d'hiver si chacun, pour alimenter la conversation, n'apportait sa dose de médisances et de calomnies? La haine que l'on portait généralement aux Vallet avait couvé dans les causeries des veillées; elle avait crû avec la prospérité de ceux qui en étaient l'objet, mais sans but fixe; il appartenait à Frillet de la faire tourner à son profit. Depuis vingt ans cet homme n'avait qu'une pensée : devenir propriétaire de la tuilerie; pour cela il fallait perdre les Vallet, ou tout au moins, à force de persécutions, les mettre dans la nécessité de quitter le pays, et Frillet, qui était homme à ne reculer devant aucun moyen, avait malheureusement par sa position mille occasions de leur susciter de méchantes affaires. La guerre était commencée; mais elle traînait en longueur, et nous allons donner au lecteur un

récit abrégé des machinations déjà mises en œuvre par le procureur fiscal.

Frillet, comme nous l'avons dit, était procureur fiscal et commissaire à terrier des seigneurs de Tressort et de Varambon; en 1705, quand la manufacture commençait à peine, il insinua aux seigneurs que Vallet portait préjudice à leurs droits en tirant du lit de la rivière les cailloux qu'il faisait cuire et réduire en chaux dure. Quelque insignifiante que parût cette accusation, elle ne laissait pas d'être importante par le tort qu'elle pouvait faire à l'exploitation de la tuilerie. Les seigneurs, qui avaient pleine confiance en Frillet, lui donnèrent plein pouvoir, et bientôt une volumineuse procédure s'ensuivit. Néanmoins Vallet déjoua cette perfidie par sa franchise. Au bout de six mois, il alla trouver le seigneur de Varambon, lui exposa humblement ses craintes, et une transaction à l'amiable fut conclue à l'insu de Frillet. Vallet s'engagea à payer une faible redevance et tout fut terminé. Le procureur sentit sa rage s'accroître de cet échec, et dès ce moment il résolut de ne plus s'avancer que lorsqu'il aurait suffisamment pris ses mesures pour que le succès couronnât ses efforts. Il travailla à rendre générale la haine qu'on portait à l'esti-

mable famille ; il sema de faux bruits, attisa le feu de la calomnie, et s'assura du concours de tous ceux qu'il pouvait gagner soit en fermant les yeux à propos sur quelques délits, soit en employant un plus puissant moyen, celui de la corruption. Quand il eut bien préparé les esprits, il attendit une occasion qui ne tarda pas à se présenter.

Un dimanche, Vallet sortait d'entendre les vêpres à l'église de Priay ; sa femme, sa sœur et ses enfants, qui étaient venus avec lui, avaient pris les devants pour retourner à la tuilerie. Vallet s'était arrêté quelques instants sur la place pour causer avec Claude Maurice et plusieurs autres paysans. Le groupe enfin se dispersa, et chacun prit le chemin de sa demeure.

« Tiens, dit Claude à Vallet, car il le tutoyait encore à cette époque, voilà encore cet ivrogne de Duplex qui trébuche. »

Et en effet le pauvre diable dont il parlait avait copieusement fêté son dimanche , et cherchait en vain à se retenir aux arbres et aux murailles.

« C'est affreux, dit Vallet, personne ne s'occupe de lui ; il serait pourtant charitable de le conduire jusqu'à sa maison.

— Bah ! reprit Claude, ce ne sera pas la

première nuit qu'il passera à la belle étoile. »

Au moment où il finissait sa phrase, l'homme ivre vacilla, tourna sur lui-même et finit par tomber lourdement la tête sur les pierres. Vallet, ému de compassion, s'approcha de lui, étancha avec son mouchoir le sang qui sortait d'une large blessure que l'ivrogne s'était faite à la tête, et il parvint à le relever.

« A quoi bon ? demanda Laruine en haussant les épaules ; il va retomber.

— Je vais le reconduire chez lui, » dit Vallet, et moitié par persuasion, moitié par force, il traîna plutôt qu'il ne conduisit Duplex vers sa demeure. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas lorsqu'ils rencontrèrent Mallet et Nicoleau, deux amis voisins du pauvre diable. Vallet le remit entre leurs mains et s'éloigna. Claude et quelques autres paysans qui avaient été témoins de ce qui se passait sur la place étaient partis en riant de la complaisance de Vallet.

Rien de plus simple que cet événement. Le surlendemain, Duplex parfaitement remis fut mandé par le curé de Priay pour travailler à ses vignes ; il s'y rendit, et pour gagner un faible supplément de salaire il travailla trois heures de plus que sa journée ; la nuit le surprit, et

déjà harassé de fatigue il se mit à courir pour être rentré plus tôt. Soit que l'obscurité l'empêchât de se former une idée bien exacte du chemin qu'il suivait, soit que, dans sa précipitation, il oubliât les dangers qu'il avait à craindre, le malheureux s'engagea dans un de ces terrains marécageux si perfides, et bientôt il se trouva enfoncé jusqu'aux aisselles dans une terre fangeuse et mouvante. Il ne parvint qu'avec les plus grandes peines à se dégager, et quand il arriva chez lui il n'eut la force que de se mettre au lit. Il raconta à sa femme et à quelques voisins l'accident qui l'avait retardé, fit voir ses habits souillés de vase, et bientôt saisi d'une fièvre ardente il fut en proie à un affreux délire qui ne le quitta plus ; vingt-quatre heures après il était mort.

Frillet savait tout et il profita de cette mort pour formuler contre Vallet la plus perfide et la plus absurde des accusations. Du reste, il était trop habile pour se mettre en avant ; il fit répandre par les gens qu'il avait su gagner le bruit que Vallet et Duplex s'étaient pris de querelle le dimanche précédent sur la place du village de Priay; que Vallet avait terrassé son adversaire, et, le tenant sous lui sans égard pour son état

d'ivresse, l'avait brutalement frappé à coups de pierre sur la tête et sur la poitrine, et qu'enfin c'était des suites de ces blessures que Duplex avait succombé le surlendemain. Cette version avait une faible apparence de vraisemblance; il n'en fallait pas davantage pour qu'elle fût adoptée par tous ceux qui n'avaient rien vu. Aussi une sourde rumeur commença à fermenter et éclata bientôt en accusations directes contre Joseph Vallet. Frillet parut avoir la main forcée par la voix publique; il alla trouver le procureur d'office du Pont-d'Ain, dans le ressort duquel était domiciliée la prétendue victime. Il ne lui fut pas difficile de se faire écouter ; il dépeignit Joseph Vallet comme un homme dangereux; il lui trouva des motifs de haine contre Duplex, et obtint enfin qu'une information aurait lieu.

Grâce à cette déplorable propension qu'ont toujours eue les juges en matière criminelle, à voir des coupables dans tous les accusés, la procédure marcha vivement. Malgré la déclaration précise de la veuve Duplex et malgré les dépositions de Claude Maurice, de Mallet et de Nicoleau, toutes favorables au prévenu, Vallet fut décrété d'ajournement personnel; il comparut, mais le

juge et le procureur d'office du Pont-d'Ain ne pouvant résister aux preuves évidentes que l'accusé fournissait de son innocence, ce dernier fut renvoyé absous.

Une chose remarquable, c'est que l'usage établi alors en Bresse voulait que le prévenu condamné ou absous acquittât les frais du procès; Vallet s'y soumit sans murmurer.

Le procureur d'office du Pont-d'Ain, indigné d'avoir été à son insu l'instrument de la vengeance d'un autre, donna sa démission. Frillet lui fit payer cher cet acte d'intégrité et d'indépendance; il se fit d'abord nommer à sa place, puis il accusa le malheureux magistrat de s'être laissé corrompre par Vallet, et à force d'intrigues, de suppositions et même d'altérations frauduleuses dans les procédures, il le fit condamner aux galères perpétuelles. Il est vrai que cet arrêt inique fut cassé par le parlement de Dijon. Mais l'infortuné mourut de chagrin avant que le juge de Saint-Lambert, devant le tribunal duquel la cause avait été renvoyée, eût statué sur la question des dommages et intérêts.

Frillet venait donc d'échouer dans ses projets; mais il ne s'en félicitait pas moins de ses tentatives infructueuses; l'effet moral répondait à ses

intentions ; ces contradictions judiciaires, qu'elle qu'en eût été l'issue, avaient déjà mis en discussion la probité du manufacturier ; les esprits étaient dans le doute, et par conséquent préparés à accepter facilement toute nouvelle impression fâcheuse.

« Maintenant, se disait souvent le procureur en se frottant les mains et en couvrant la tuilerie d'un regard de convoitise, maintenant, j'ai frayé les chemins, travaillons à mon grand œuvre, il est temps d'agir. »

Le prologue du drame que nous mettons sous les yeux du lecteur avait duré dix-huit ans, et voilà précisément où en étaient les choses lorsque, comme nous l'avons vu plus haut, Laruine entra entre dix et onze heures du soir chez le mauvais génie de la famille Vallet.

Frillet avait un air riant que ne déconcerta point du tout le sérieux que montrait Laruine.

« Tu vas trouver un feu presque éteint, dit gaiement le procureur ; je n'ai pas l'habitude de recevoir des visites si tard, mais tu as probablement quelque chose d'important à m'apprendre ? Assieds-toi.

— Merci, M. Frillet, je n'ai qu'un mot à vous

dire et je reste debout, vous devez vous rappeler nos conventions,

— Pas le moins du monde... Quelles conventions ? »

Le paysan fut un peu dérouté par l'air de simplicité avec lequel cette question fut faite, mais il était trop rusé lui-même pour ne pas comprendre bientôt que Frillet n'était pas homme à se mettre à découvert d'une manière aussi positive, même en face d'un complice. Il feignit d'avoir oublié ce qu'il venait d'entendre, et reprit avec une espèce de niaiserie :

« Je suis venu en passant, M. Frillet, parce que, quand il se commet un crime, c'est le devoir de tout le monde de prévenir la justice.

— Un crime ! » s'écria Frillet, mais cette fois avec un étonnement qui n'était pas joué.

Claude raconta au procureur tous les détails de la tentative d'assassinat commise sur Philippe, et il n'oublia pas cette circonstance, que le jeune homme avait cru reconnaître Antoine Pin parmi les assaillants.

« Vous connaissez bien Antoine Pin, n'est-ce pas, M. Frillet ? » ajouta Laruine de l'inflexion de voix la plus innocente.

Frillet entra dans une épouvantable colère.

« Voyez-vous, reprit froidement Laruine, c'est une chose à révolter tout le monde. Certainement chacun est plus ou moins fautif ici-bas, chacun a sa part de péchés, mais on y regarde à deux fois avant de faire société avec un gueux comme celui-là, avec un voleur de grande route, avec un assassin! Quand il y a des assassins quelque part, je m'en retire! »

Frillet comprit que Laruine le soupçonnait d'avoir été pour quelque chose dans cette lâche attaque; il se haussa sur la pointe des pieds pour faire arriver ses lèvres jusqu'à l'oreille du paysan; et lui dit rapidement et à voix basse :

« Est-ce que tu me crois assez fou pour faire de pareilles sottises? Je verrai Antoine Pin, et... » Frillet parut tout à coup sous l'empire d'une idée nouvelle qui lui souriait, car, sans prendre le temps d'achever sa phrase, il ajouta tout haut : « Cela pourra servir!

— Adieu, M. Frillet, dit Claude en faisant mine de se retirer.

— Tu ne me dis pas au revoir?

— Non, M. Frillet. »

Les sourcils du procureur se contractèrent. « Attends donc, » cria-t-il au paysan; et il alla ouvrir un tiroir.

« Tu braconnes donc toujours, Laruine? J'ai là deux ou trois plaintes auxquelles je serai pourtant forcé de faire voir le jour si tu ne te *corriges pas.* »

Laruine comprit toute la portée de cette menace ; il revint vers Frillet, et parlant à son tour à voix basse, il lui dit d'un ton suppliant : « M. Frillet, je n'ai peur que du sang!

— La frayeur te fait radoter, mon pauvre Laruine ; est-ce que j'ai besoin de sang pour tenir mes promesses? Va, va, je serai propriétaire et tu seras mon homme de confiance. »

Quant Frillet fut seul il appela : « *Flory!* »

Une femme parut aussitôt, et au peu de temps qui s'écoula entre l'appel et l'apparition, il était facile de deviner qu'elle avait écouté toute la conversation précédente l'oreille collée contre la porte.

III

C'était encore une belle femme que *la Flory*, elle n'avait guère que quarante ans et elle portait noblement son âge. Sa taille était haute ; son embonpoint raisonnable avait préservé son visage des premières rides, et son œil avait quelque chose de dédaigneux et de cynique à la fois. Un air de dédain chez certaines femmes donne plus de prix à la familiarité. Elle avait ce qui sauve la maturité, c'est-à-dire un ton de peau brun et uniforme.

A tout cela la Flory joignait, jusqu'à un degré inférieur, cette tenue de la femme parisienne si pleine d'art et de grâces. Si le lecteur veut se souvenir que Paris sortait alors du laisser-aller de la régence, il comprendra quel pouvoir devait exercer cette femme dans un village. Il y avait écrit sur cette figure toute l'histoire de la femme déchue et tombée si bas que Paris l'avait rejetée comme immonde, avec le trop plein de sa population vicieuse ; mais pour ceux qui n'avaient pas connu ce qu'il y avait eu de trop honteux dans son existence, elle gardait encore le premier rang dans la hiérarchie du vice aimable. Elle avait de l'esprit, des connaissances même, de l'intrigue, et, pour le métier qu'elle exerçait, que nous n'oserions écrire en toutes lettres, elle devait être la première sur un théâtre plus que secondaire.

Frillet avait en partie deviné les antécédents de la Flory ; seul dans le canton, il était homme à former avec elle une liaison suivie ; puis il savait que dans toute espèce d'intrigue le secours d'une femme n'est pas à dédaigner. Du reste, cette liaison était demeurée secrète en dépit de la surveillance active des oisifs du pays. Dès le premier jour, la Flory avait compris Frillet et

était entrée franchement dans ses vues : un pacte tacite avait été conclu entre eux deux ; ils devaient s'aider toujours et ne se gêner jamais.

Sa mise, ce soir-là, était presque celle d'une femme de condition ; cette toilette était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une des faiblesses du procureur d'office.

Quand la Flory fut entrée, Frillet était déjà retombé dans ses réflexions ; il n'en sortit que pour dire, en frappant avec violence de son poing sur la table : « Oh ! ils partiront, quand ce devrait être pour l'autre monde.

— Mon Dieu ! reprit la Flory, voilà dix ans que je t'entends dire la même chose ; tâche donc d'en finir. Tu ne saurais croire comme je suis impatiente de passer mes soirées à la tuilerie.

— Est-ce ma faute ?... » demanda ironiquement Frillet en haussant les épaules.

Minuit sonna, et presque aussitôt on entendit une charrette s'arrêter au bout de la rue. La Flory tressaillit, puis, au bout de quelques minutes, elle se leva, s'enveloppa d'une large mante et se prépara à partir.

« Ah ! ah ! tu voyages cette nuit ? demanda le procureur en souriant.

— Écoute, reprit vivement la Flory, je ne te

demande jamais que ce qu'il te plaît de me dire ; de mon côté, je suis franche avec toi, autant que je le puis, mais je veux être libre d'avoir mes secrets à moi.

— Me jures-tu, répondit Frillet, que cela ne concerne en rien mes affaires ?

— Foi de Flory !

— Va donc alors, je tâcherai de ne rien savoir. »

Et ils se quittèrent. La Flory descendit lestement, sortit par une porte de derrière, et, marchant à tâtons dans une ruelle déserte, elle eut bientôt regagné sa maison, espèce de chaumière où brillaient encore çà et là d'un éclat un peu terne des débris d'opulence. Elle entra par une brèche pratiquée dans la haie de son jardin potager, et, sortant aussitôt sur la porte principale, elle monta sans mot dire dans la charrette qui l'attendait. Le conducteur fouetta son cheval, et ils roulèrent dans la direction du Pont-d'Ain.

Le lendemain, Philippe Vallet et son père portèrent plainte au procureur, qui les reçut froidement, mais avec politesse. Antoine fut appelé.

« Salue bien, messieurs, dit-il en entrant et en ôtant son chapeau... Bonjour, M. Vallet, je

me suis dépêché de venir quand on m'a dit que vous me demandiez. »

Le père et le fils restèrent stupéfaits ; c'était bien Antoine Pin, mais sa contenance respirait le calme le plus parfait, il n'avait l'air ni trop embarrassé ni trop libre, enfin pas la moindre trace de ce terrible coup de bâton que Philippe disait lui avoir porté sur la tête.

Quand on l'interrogea sur l'emploi de sa soirée, il affirma être resté chez un de ses amis nommé Vaudan, lequel fit serment que cela était vrai. Aucun nouvel indice ne s'élevant contre Antoine, l'affaire en resta là. Philippe crut de bonne foi s'être trompé, et Vallet lui-même étouffa ses soupçons.

« Ah ! c'est pas bien, M. Philippe, de faire ainsi de la peine aux pauvres gens. Quand il fait un clair de lune comme celui d'hier, il n'est pourtant pas facile de se tromper : on voit ou on ne voit pas. »

Philippe dit quelques mots à Antoine pour s'excuser de son erreur, et ils marchèrent vers la tuilerie. Joseph Vallet les suivait tout pensif. Quand Antoine Pin fut assez éloigné de Vallet père pour être sûr qu'il ne pouvait l'entendre, il dit à Philippe :

« Vous ferez toujours bien de ne plus parler de moi chez le juge, M. Philippe ; si j'étais bavard, moi, je dirais aussi bien des choses. De chez qui sortiez-vous donc hier au Pont-d'Ain ? »

Philippe recula de quelques pas à cette question. Une vive rougeur colora son visage, mais on n'aurait pu dire si c'était de surprise ou d'indignation.

« Ah ! c'est donc bien toi qui m'as attaqué? dit-il d'une voix sourde.

— Je ne vous dis pas ça ! mais causons donc tranquillement, votre père va vous entendre. Eh ! dame, dans tous les cas nous aurions deux histoires à raconter, vous la vôtre, et moi la mienne ! »

Philippe comprit que cet homme en savait assez pour soutenir ce rôle impudent ; il se rapprocha en frémissant d'Antoine Pin, qui, de son côté, continua la conversation avec le même sang-froid que s'il eût été question de choses complétement indifférentes...

« Voyez-vous, M. Philippe, un homme vous aurait attaqué, pas vrai? et il voudrait le nier, ça n'est pas encore cela qui serait bien difficile; d'abord, en se voyant reconnu, il se serait laissé tomber comme assommé d'un coup, tout au plus

assez fort pour étourdir une alouette... et le lendemain pas de trace de blessure : avec ça un vieil ami qui prête serment pour vous à l'occasion, comme vous le feriez pour lui ; on est innocent, c'est clair !... mais les amoureux ne prennent pas toutes ces précautions-là.

— N'as-tu rien dit de ce que tu as pu voir ? demanda brusquement Philippe.

— Hélas ! pas un mot ! Est-ce que je voudrais vous faire de la peine ? D'ailleurs, comme on dit, chacun ses affaires.

— Eh bien ! sois tranquille, je me tairai aussi ! »

Ils étaient arrivés à la tuilerie.

« Antoine, dit Joseph Vallet d'un air cordial, quand tu voudras entrer, j'aurai toujours un verre de vin à t'offrir.

— Grand merci, M. Vallet, et sans rancune.

— Ah ! je me souviens... la première fois que tu verras Sévos, tu me l'enverras... j'ai un marché à conclure avec lui pour son champ de l'autre rive.

— Bien volontiers, M. Vallet. »

Et ils se séparèrent.

Philippe était en proie à une inquiétude qu'il pouvait à peine déguiser. Depuis deux ans il aimait éperdument une jeune fille qui demeurait

au Pont-d'Ain ; et son amour devait être un mystère pour tout le monde et surtout pour sa famille.

Marianne avait dix-sept ans ; elle était grande, svelte, bien prise; ses yeux grands et noirs avaient une douceur angélique, et quoi qu'elle fût l'objet de bien des vœux secrets, pas un jeune homme du pays n'avait encore osé lui parler d'amour et encore bien moins de mariage. C'est que son existence était presque un mystère. Elle habitait seule une petite maison située au bord de la route, elle ne sortait jamais, pas même pour aller à la messe et à vêpres ; on ne lui connaisait ni parents, ni protecteurs; elle ne possédait dans le pays d'autres biens que sa maison ; elle y était arrivée seule un dimanche, et depuis ce jour-là aucun événement n'était venu démentir ou réaliser les suppositions que chacun avait faites sur son compte. Elle se faisait apporter chez elle tous les objets accessoires à son existence et à sa modeste toilette, payait exactement, enfin elle n'avait pas même l'air de se cacher.

Cette vie isolée, avec cette beauté un peu bohème, avaient donné lieu à mille propos. Marianne passait pour une fille vouée au diable. L'absence chez elle de crucifix et de tout objet

extérieur de religion n'avait pas peu contribué à donner de la force à ces conjectures ; aussi les bonnes femmes et les enfants se signaient-ils à son passage, et l'on n'eût pas manqué de damner charitablement quiconque eût été assez hardi pour lui adresser la parole.

Cependant, ces soupçons étaient en quelque sorte fondés. La jeune fille avait été élevée dans la religion protestante, et la crainte de faire un tel aveu dans un pays naturellement fanatique l'empêchait de repousser les absurdités que l'on pensait et disait sur son compte. Philippe l'avait vue, il lui avait quelquefois parlé le soir, et la pauvre enfant, tout heureuse de sentir que quelqu'un pouvait lui porter de l'intérêt, s'était laissée aller à cette liaison mystérieuse et cachée. Elle avait aimé Philippe d'abord par reconnaissance et ensuite par penchant ; enfin, depuis un an, les deux amants avaient une heure par semaine à passer ensemble. Dans ces rares moments d'expansion, ils n'avaient pas encore trouvé le temps de parler de l'avenir ; ils étaient trop heureux du présent. Seulement quand Philippe revenait le soir à la tuilerie, il songeait avec terreur aux principes religieux innés dans sa famille, et il sentait que jamais il n'oserait révéler à son père

son amour et ses espérances. Un mot indiscret d'Antoine Pin pouvait faire écrouler tout cet échafaudage de bonheur si frêle.

Cependant ce n'était pas pour Philippe seul que Marianne trompait l'espionnage des habitants du Pont-d'Ain ; si l'un d'eux avait eu le courage de passer la nuit en observation, il eût vu au moins une fois par mois une charrette s'arrêter devant la porte, et en descendre une femme qui ne repartait que la nuit suivante ; puis, quand Marianne et l'étrangère étaient seules, c'étaient des baisers, des mots entrecoupés : ma mère, ma fille ! et souvent des larmes. Le lecteur a sans doute deviné la Flory dans cette femme inconnue.

« Ma belle enfant chérie, disait ce soir-là la Flory à Marianne, ma belle enfant chérie, tu ne veux donc pas te marier ?

— Oh non ! répondit la jeune fille avec effroi.

— C'est que je m'effraye de te laisser ainsi seule, et puis tu me dis que tu n'es pas aimée dans ce pays... les méchants !... parce que tu ne vas pas à la messe... Eh bien, il faut y aller à la messe... il faut aller trouver le curé, abjurer... te faire catholique... : cela est si dur et si

triste de sentir peser sur soi la réprobation de tous. »

Et en disant lentement ces derniers mots, la Flory semblait sous l'empire de souvenirs amers.

« Oh ! ma mère, mon salut avant tout !

— C'est vrai, tu as raison ; » et en disant cela, la mère regardait sa fille comme on regarde un enfant gâté à qui l'on cède par tendresse les plus grandes folies.

« Alors il te faut un mari, reprit-elle, un protestant qui ne te méprise pas... Oh ! nous te trouverons cela... un bon jeune homme, gentilhomme, bourgeois ou marchand, qu'importe ! il sera trop heureux de posséder un trésor comme toi... Alors il faudra que nous nous quittions, que nous nous quittions pour toujours... tu m'oublieras, et moi je tâcherai de t'oublier comme dans le temps où tu demeurais chez ton père. Oh ! il n'aurait pas dû mourir, puisqu'il t'aimait tant. »

Quand la Flory eut fini de parler, elle s'aperçut que Marianne pleurait.

« Eh ! mon Dieu, qu'as-tu donc encore ? s'écria-t-elle avec désespoir.

— Pourquoi parler de nous quitter encore ? dit la jeune fille ; ne pouvons-nous vivre ensemble ?

— Oh ! sans doute, dit la Flory avec exalta-

tion, si cela se pouvait... Tu ne sais pas ce que c'est que de manquer d'argent, toi. Mon Dieu, si j'avais la moitié, le quart de ce que j'ai si follement dissipé, nous pourrions vivre tranquilles... »

Elle avait pris sa fille sur ses genoux et machinalement elle la berçait pour l'apaiser, comme si elle n'eût eu que six mois; mais, peu à peu, Marianne se laissa glisser à terre et se mit à genoux devant elle. Alors eut lieu une de ces douces confidences, confessions mystérieuses entre mères et enfants. Marianne parla de Philippe, dont elle ne connaissait que le nom; elle raconta ce qui s'était passé entre eux; et en écoutant tout cela, la Flory semblait fière de l'amour qu'inspirait son enfant. Puis, quand le récit fut achevé, elle soupira profondément et, ensevelissant dans son cœur toutes les alarmes qu'y faisait naître cette nouvelle révélation, elle se contenta de dire : « Espère! »

Après cela ce fut un échange de paroles de tendresse et de projets pour l'avenir, dans lesquels la mère se montrait plus enfant que l'enfant même...

Nous laisserons s'écouler une année pendant laquelle aucun événement remarquable ne vint

précipiter cette histoire vers un dénoûment ; et cependant la catastrophe mûrissait toujours ; elle éclata enfin.

Joseph Vallet, comme nous l'avons dit plus haut, était depuis longtemps en marché avec un nommé Sévos, d'origine basque, pour un pré que ce dernier possédait sur la rive de l'Ain, justement vis-à-vis la tuilerie. Sévos était un gros garçon d'une cinquantaine d'années, rougeaud, bon vivant, grand buveur et gai jusqu'à la bouffonnerie. L'ivresse était chez lui un état naturel, la sobriété une exception. Il était riche pour un paysan, vivait à peu près à rien faire, vendant un lambeau de terre quand il n'avait plus d'argent pour boire, et enfin quoique ses goûts de débauche lui fissent fréquenter de préférence les mauvais garnements comme Antoine Pin, Vaudan et autres, il ne devait cesser d'être honnête homme que bien par delà son dernier écu ; or, il avait d'instinct à peu près calculé combien il avait encore à vivre, et ne mangeait son avoir qu'en conséquence. Sévos n'aimait pas les Vallet; il avait été autrefois grand ami de l'ivrogne Duplex, et à la mort de ce dernier, il avait accueilli comme parole d'évangile les accusations dont Joseph Vallet avait été l'objet. Néanmoins, le

lundi saint de l'année 1724, il se trouvait à boire avec Antoine dans le cabaret de *la Flory*, l'argent manqua, et Antoine lui dit :

« Eh bien, viens voir les Vallet ; ils t'achèteront ton pré et ils te donneront bien le pot-de-vin comptant.

—Ça va ! » s'était écrié Sévos dans le délire de l'ivresse, et tous les deux trébuchant s'étaient dirigés vers la tuilerie.

La nuit venue, ils y étaient encore, et le lendemain personne ne les en avait vus sortir. Seulement, vers une heure du matin, deux hommes se trouvaient dans la cabane de Laruine ; l'un d'eux donna à l'autre une bourse pleine d'or et des papiers, puis lui dit : « Pars et tâche que jamais l'on ne te revoie ! »

Antoine Pin, car c'était lui, serra la bourse et les papiers, monta sur un cheval qui se trouvait tout sellé devant la porte, et partit au grand galop dans la direction de Bourg. Le premier revint à Priay en sifflotant.

« Vous sortez bien tard, M. Frillet, lui cria Laruine qui rentrait chez lui.

— Oui, oui, répondit le procureur, je reviens du château de Varambon. Je me suis même reposé chez toi.

— A votre service, M. Frillet, la porte est toujours ouverte, même quand je n'y suis pas !

— A demain !

— A demain ! »

IV

Le temps était brumeux, la neige tombait à larges flocons; Marianne était près de sa mère, et toutes deux regardaient au dehors, absorbées qu'elles étaient par cette atmosphère humide et sombre. Tout à coup Marianne tressaillit : on entendait distinctement le pas mal assuré d'un cheval sur les cailloux pleins de givre de la route.

La Flory se rappela sa vie de jeune fille et comprit tout.

« C'est lui, n'est-ce pas ?

— Oui, ma mère... Je ne vais pas répondre quand il frappera,

— Pourquoi? demanda la Flory, je veux le voir. Oh! je te dirai bien s'il t'aime, moi. »

En ce moment, un coup mystérieux retentit à la porte. La Flory baisa sa fille au front, lui fit en souriant signe d'aller ouvrir, et se cacha dans un cabinet dont la porte vitrée n'était protégée que par un léger rideau de mousseline. Marianne glissa plutôt qu'elle ne courut au-devant de Philippe, et une minute après tous deux rentrèrent les mains entrelacées ; le baiser du bonjour avait été donné et rendu.

Mais avant que les deux amants eussent pu se dire une parole, un cri partit du cabinet, Marianne se troubla et Philippe pâlit en la regardant. La porte du cabinet s'ouvrit avec violence et la Flory reparut, mais elle était masquée.

Philippe demeura muet d'étonnement en voyant cette femme, qui elle-même était trop émue pour dire un seul mot. Elle tremblait de tout son corps, et au travers de son masque on pouvait voir ses yeux se fixer sur le jeune homme avec une expression étrange.

« C'est ma fille ! » dit-elle enfin en étendant la main vers Marianne, et la jeune fille vola dans

ses bras. « C'est ma fille ! continua-t-elle, et je veux savoir si elle est aimée comme elle doit l'être et comme elle vous aime.

— Madame...

— Ne m'interrompez pas, attendez : ma fille est de mon sang, elle aimera comme j'ai aimé. A vingt ans j'ai quitté mon père et ma mère et tout ce que j'avais au monde pour suivre un gentilhomme protestant que j'aimais, et ma fille est de mon sang. Je vous le répète, elle me quittera pour vous suivre si vous lui dites un mot. Maintenant, sur votre honneur, parlez comme si vous étiez devant Dieu. Voulez-vous ma fille? je vous la donne ! mais vous m'allez jurer de devenir son époux, quoi qu'il arrive ! Elle est protestante, vous le savez, et de plus, elle a une mère qu'elle ne peut avouer ; vous jurerez d'oublier tout cela et de lui sacrifier, s'il le faut, religion, famille et fortune. Réfléchissez ! »

Philippe crut reconnaître cette voix pour l'avoir déjà entendue ; mais on comprendra facilement qu'il ne pouvait même arriver à supposer que cette femme élégante et fière, belle et digne en ce moment d'exaltation, fût la Flory, la cabaretière de Priay, l'ancienne courtisane qu'il n'avait jamais vue que revêtue du costume populaire.

« Madame, dit-il après un moment, j'aime Marianne par-dessus tout au monde et au-delà de ce que je puis exprimer ; j'ai une famille catholique et dans laquelle un protestant est regardé comme un maudit. J'ai donc à vaincre des difficultés sans nombre et par conséquent une pénible lutte à soutenir ; demain je l'entreprendrai, demain je parlerai à mon père, et avec le temps, je puis espérer de vaincre sa résistance.

— Et si vous n'y parvenez pas?

— Madame, repartit froidement le jeune homme, je ne suis pas de votre sang.

— Tu ne l'auras pas, non, s'écria la Flory en se précipitant entre sa fille et Philippe, comme une lionne furieuse... Pas pour moi ! non, mon Dieu, tu pourrais me marcher sur le corps, me fouler aux pieds, je serais toujours heureuse en voyant ma fille sourire... mais c'est pour elle, pour son bonheur que je ne veux pas te la donner. Tu ne l'aimes pas assez !

— Ma mère, s'écria Marianne...

— Non, non, tu ne vois pas que c'est un lâche, il blesse la mère devant l'enfant... Ah ! ah ! ah !... il parle de tentatives, de supplications, de temps à attendre ! et sait-il seulement

s'il a deux jours pour prendre un parti?... Va-t'en, va-t'en... toi, tu n'aimes pas ma fille.

— Marianne, dit le jeune homme avec désespoir...

— Oh oui, continua la Flory, tu comptes sur l'amour qu'elle a pour toi... mais je te jure qu'elle ne pourra te suivre où tu seras demain... Tiens, reprit-elle avec un calme effrayant ; il est encore temps, choisis : vous pouvez être mariés ce soir et fuir ensemble... Si tu refuses... Oh ! si tu pouvais savoir ce dont tu vas décider !...

— Jamais à ce prix ! s'écria le jeune homme.

— Tant mieux, répondit la Flory, c'était déjà trop d'avoir hésité. Vous pouvez partir !...

« Songez bien, madame, reprit Philippe exaspéré, que je saurai bien retrouver Marianne partout où vous la cacherez.

— Je ne la cacherai point ; elle restera ici.

— Eh bien ! j'y reviendrai malgré vous ! »

La Flory haussa les épaules, et, prenant dans ses bras Marianne évanouie, l'emporta dans une autre chambre sans même regarder si Philippe la suivait ! « Il ne veut pas que je le sauve, » se dit-elle !

Le lendemain était le dimanche de Pâques; tous les paysans de Priay avaient endossé leurs

habits de fête, et ils se tenaient sur la place de Priay attendant l'heure de la grand'messe. Un murmure sourd courut de groupe en groupe : « Les Vallet ! voilà les Vallet ! les brigands ! les gueux ! tuer un pauvre homme pendant la nuit ! Ne pas lui laisser le temps de la confession ! Et ça vient à la messe !... » Quand la famille approcha, tous se reculèrent comme s'ils craignaient l'attouchement de pestiférés, et dans l'église leur banc se trouva isolé.

Les Vallet n'ignoraient pas la cause de cette proscription. Sévos et Antoine Pin avaient disparu depuis le lundi de Pâques. Antoine était connu pour un homme capable de tout; aussi, le premier mouvement de tous fut-il de l'accuser d'avoir assassiné Sévos et de s'être enfui. Mais bientôt on se parla bas ; on se racontait mystérieusement à l'oreille de lugubres événements. Sévos était allé chez les Vallet, il y était resté à boire jusqu'à la nuit et personne ne l'en avait vu sortir. Que s'était-il passé alors dans ces grands bâtiments de la tuilerie ? qui pouvait le savoir ?. . et cependant on répétait plus bas encore et confusément que des cris de détresse avaient été entendus pendant la nuit ; enfin ce fut bientôt sans détour et à voix haute qu'on traita les Vallet

d'assassins. Chacun épiait avec avidité l'expression de leurs visages pendant le service divin, et la pâleur extraordinaire du fils aîné de la famille fut bientôt remarquée et interprétée. On était à Priay comme dans l'attente d'un événement extraordinaire.

Quand la messe fut achevée, Pierre, le plus jeune des deux enfants de Joseph Vallet, ne fut pas plutôt sorti de l'église qu'il se mit à courir sur la place et il s'approcha de Claude Maurice. Le paysan fit semblant de ne pas l'avoir aperçu et lui tourna le dos.

« Laruine ! Laruine ! » cria l'enfant.

Laruine feignit de ne pas l'avoir entendu et rentra au milieu du groupe compacte des villageois.

« Pierre, dit Vallet avec tendresse, viens près de moi, mon enfant; » et quand celui-ci eut obéi, le pauvre père le prit dans ses bras, l'enleva à la hauteur de son visage et l'embrassa.

« Tu pleures, père, j'ai senti une grosse larme me tomber sur la joue, j'ai pourtant bien prié le bon Dieu pour vous tous à la messe.

— Ce n'est plus pour moi qu'il faut prier, mon enfant; prie pour les méchants, ceux-là ont besoin que l'on intercède pour eux. »

Pierre écouta sans la comprendre cette réponse de son père qui, le cœur navré, fit signe à sa femme, à ses fils et à sa sœur de le suivre. Ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'on leur jeta des pierres et que les cris : « En prison les assassins! » retentirent à leurs oreilles. Philippe, furieux, voulait retourner sur la place. Joseph Vallet le retint en lui disant : « Reste, Philippe, tu pourrais blesser un de ces malheureux, et une goutte de sang répandue serait payée de tout le nôtre. » Puis il lui montra sa mère et sa tante dont les dents claquaient de terreur, et qui pouvaient à peine marcher.

« Monsieur, dit sévèrement le curé à Frillet, qu'il rencontra sur la place, il est de votre devoir de faire cesser au plus vite ce scandale.

— Il va cesser, répondit humblement le procureur fiscal ; j'ai envoyé mon réquisitoire au juge du Pont-d'Ain, et j'ai un permis d'informer. Les formalités remplies, les coupables seront bientôt hors du contact des honnêtes gens.

— Vous étendez la main du côté de la tuilerie... Soupçonnez-vous donc aussi Joseph Vallet d'assassinat ?

— Les dépositions sont accablantes, monsieur le curé, accablantes. Sévos a été assassiné par toute

la famille Vallet, ils l'ont enterré près de l'embouchure de leur four, et c'est vendredi dernier, vendredi-saint, qu'ils l'ont jeté dans le feu au moment de la cuisson de leurs matériaux. »

Un cri d'horreur s'éleva dans la foule des paysans, et grâce à la curiosité de ceux-ci, le dialogue d'abord confidentiel était devenu public.

« Et l'on fera connaître les témoins qui disent avoir vu ou entendu de pareilles horreurs ?

— Je connais les devoirs que ma charge m'impose, » répondit Grillet devenant d'autant plus humble dans ses courbettes qu'il était insolent en paroles.

Le bon curé, indigné, dédaigna de répondre ; mais au lieu de rentrer au presbytère, il suivit la famille Vallet, la rejoignit bientôt et entra avec elle à la tuilerie.

Il est inutile de dire comment le prêtre fut accueilli par ces infortunés.

« Ah ! pardon, monsieur le curé, mais depuis que Claude Maurice, un ami de vingt ans, m'a abandonné, je n'osais plus compter sur vous.

— Mes enfants, dit le prêtre, Dieu vous éprouve sans doute, il faut supporter ce malheur avec courage et espérer en lui. Livrez-vous à la

prière, elle soulage et console. Venez au presbytère, je veux tous vous entendre en confession. Peut-être ne supportez-vous tous que l'expiation du péché d'un seul. »

Philippe tressaillit...

« Où donc est allé monsieur le curé? dirent les paysans étonnés et presque ébranlés dans leurs soupçons par cette démarche du pasteur.

— Il va tâcher, répondit Frillet, d'obtenir au nom de la religion l'aveu et le repentir de leur crime abominable. »

Le soir même, Philippe alla trouver le curé; il s'agenouilla et épancha son cœur au tribunal de la pénitence.

« Une calviniste! s'écria le prêtre avec horreur, une fille vouée aux flammes éternelles!... ah! jeune homme, c'est votre crime à vous, que rachète en ce moment votre malheureuse famille! »

Philippe rentra à la tuilerie comme ivre, comme fou.

« Je vais au Pont-d'Ain pour monsieur le curé, » dit-il à son père.

Et sans en dire davantage, et sans qu'on l'interrogeât, il sella un cheval et partit. Arrivé à la porte de Marianne, il trouva la Flory qui, toujours masquée, l'attendait.

« Tu reviens, dit-elle, et ma fille se meurt; mais il est encore temps de la sauver. »

Philippe, atterré par ce coup imprévu, resta immobile devant la Flory.

« Entre vite, dit celle-ci.

— Impossible, répondit Philippe d'une voix étranglée, combattu qu'il était par l'idée de l'agonie de Marianne, et par celle de la misérable situation de sa famille.

— Impossible? répéta interrogativement la Flory, comme si elle n'était pas certaine d'avoir bien entendu. Faut-il maintenant que je me jette à tes pieds? Mais je suis vaincue, te dis-je. Je ne veux pas que ma fille meure. Entre, c'est son salut... et le tien aussi... je m'en fierai à ton honneur et à ta parole. J'attendrai patiemment le résultat de tes efforts; je n'exige plus rien de toi, pas même un serment.

— Madame, répondit Philippe en faisant un effort surhumain, dites à Marianne qu'elle m'oublie, que je ne puis la revoir et que j'en mourrai.

— Ah! tu ne crois pas dire si vrai, répondit la mère avec rage... Non, non, qui t'appellera assassin maintenant n'aura plus besoin de mentir... et moi, j'irai te voir torturer et te voir pendre!... Ah! tu ne veux pas de ton salut!... »

Philippe n'entendit que confusément ces derniers mots ; pour s'arracher au danger, pour ôter à sa faiblesse tout prétexte de céder, il s'était hâté de reprendre la route de Priay.

« Oui, va, va !... disait la Flory, dont le désespoir devenait presque du délire. Si vite que coure ton cheval, je saurai bien t'atteindre... je te tiens dans mes mains, moi ! »

Et elle rentra et revint s'asseoir au chevet de Marianne qui, en proie à une fièvre ardente, ne cessait de crier... « Philippe, Philippe ! mon bien-aimé !... »

Le permis d'informer que Jean Frillet avait obtenu comme procureur d'office du Pont-d'Ain, mettait les Vallet à sa disposition. A toute heure du jour, il pouvait les faire comparaître devant lui pour les interroger. Il usa largement de ce pouvoir, et cependant il faisait traîner en longueur les dépositions et les interrogatoires. Son but était plutôt d'effrayer la famille entière, en lui laissant voir dans quel inextricable labyrinthe de charges accablantes elle était engagée, et de lui donner l'idée de profiter pour s'enfuir des derniers jours de liberté qui lui restaient. Du reste, il savait cacher la cause de ses lenteurs sous le masque de la froide impassibilité du magistrat.

« Tu as peur ! » lui disait la Flory.

Frillet se contentait de sourire et de répondre :

« Tu ne sais pas, Flory, comme les morts sont quelquefois gênants !... Je ne fais pas de la vengeance, moi, pas si sot de tant risquer pour si peu; je m'enrichis et voilà tout... Tiens ! pour les savoir tous en Angleterre, je donnerais... »

La Flory sourit à son tour; mais on eût pu voir, sous ses lèvres encore roses et fraîches, ses dents grincer comme celles d'un tigre.

« Je m'en doutais bien, dit-elle, mais moi, en amie, je te conseille de te hâter.

— Parce que ?

— Parce qu'ils ne fuiront pas, je les guette, moi; je ne veux pas qu'ils s'échappent ! »

Frillet se renversa en arrière dans son fauteuil, et fixant sur cette femme son regard sec et pénétrant, il répondit d'un accent terrible pour qui connaissait l'homme : « Ah! ah ! » Mais la Flory soutint sans être intimidée cette muette inquisition.

« Chacun notre part, reprit-elle ; à toi leur fortune, à moi leur sang et leur agonie.

— Sais-tu à qui tu parles? dit Frillet près d'éclater.

— Sais-tu ce que j'ai à te dire? répondit froide-

ment la Flory, je sais où est Antoine Pin !... Il s'est retiré dans la Dombes, et il s'est engagé dans le régiment de la Sarre. »

Frillet n'était déjà plus à sa place, il avait bondi jusqu'à la Flory et l'avait saisie à la gorge.

« Ne me tue pas, continua-t-elle... Cette découverte n'est pas à moi seule ; le curé de Priay en est informé, et demain soir il doit aller voir le juge du Pont-d'Ain. »

Il n'avait pas fallu à Frillet le temps que mit la Flory à prononcer ces mots pour prendre un parti.

« Tu auras ce que tu désires, » dit-il, et aussitôt il fit mander la famille Vallet et quelques témoins.

Parmi ces derniers était Vaudan, l'ami d'Antoine Pin. Sur l'invitation du procureur, il fit sa déposition sur un ton de complainte, comme un homme pénétré de douleur.

Le lundi de Pâques il passait, dit-il, au Masfalcon, à cinquante pas de la tuilerie. Il fut frappé de terreur par des cris de détresse ; il était environ quatre heures du matin et la nuit était effroyablement sombre. Il s'arrêta pour écouter ; c'était la voix de Sévos qui criait :

« *Ah ! miséricorde! Par grâce! par pitié ! confession! confession!* » et trois fois ces cris recommencèrent, mais ils étaient si étouffés que l'on ne pouvait plus guère distinguer les paroles, c'était plutôt comme un râle... Puis le silence n'était interrompu que par le bruit de coups horribles qui tombaient sans doute sur la victime, et Joseph Vallet dit d'une voix forte : « *Point de confession ! il faut que tu meures !* » Enfin le silence s'était rétabli, et alors Vaudan, caché dans un buisson, avait vu un horrible spectacle. Vallet père, sa femme et son fils aîné, éclairés par la faible lueur d'une lanterne que le plus jeune portait en avant, avaient traîné un cadavre à l'embouchure de leur tuilerie, et l'avaient recouvert d'un tas de bruyères sèches; puis cette lugubre procession était rentrée et toute lumière s'était éteinte. Le samedi-saint, Vaudan était retourné chez Vallet et le cadavre n'était plus à la même place.

Les malheureux accusés, en entendant cette déposition, se regardaient avec terreur et stupéfaction.

Puis vinrent d'autres paysans qui déclarèrent que le vendredi saint, labourant leurs terres, ils avaient été assaillis par une odeur infernale sor-

tant des fourneaux de la tuilerie, que cette infection se répandait à plus d'un quart de lieue, et que, leurs bœufs se couchant dans les sillons et refusant de marcher, ils avaient été forcés de renoncer à leur travail. Cela sentait, disaient-ils, le *cadavre grillé*.

L'information était complète et Frillet envoya sur-le-champ son réquisitoire au Pont-d'Ain.

Le lendemain, le jour venait à peine de paraître que le galop des chevaux retentit dans le village de Priay. C'était la maréchaussée ! La brigade, ayant en tête Frillet, muni d'un décret de prise de corps, s'arrêta à la porte de la tuilerie dont on fit cerner les bâtiments. Mais ces formidables précautions étaient inutiles, toutes les portes étaient ouvertes, et les Vallet, réunis dans la salle où nous les avons vus au premier chapitre, attendaient leur sort.

Quand les premiers soldats de la maréchaussée entrèrent, Joseph Vallet embrassait sa femme et bénissait ses enfants. Les soldats, saisis de respect et par un mouvement instinctif, empêchèrent le procureur d'entrer.

Deux personnes seules tentèrent de résister à l'exécution du décret : Françoise Vallet, la vieille fille idiote, et Catherine la servante.

« Pitié! criait Françoise, pitié! nous sommes innocents!... vous êtes sous l'inspiration de l'esprit malin... Laissez-moi dire mon chapelet, mes bons messieurs, et faites un signe de croix : la vérité luira à vos yeux... Pitié! pitié! » et elle se traînait sur les genoux pour embrasser les pieds de ceux qui chargeaient de fers son frère et son neveu Philippe.

Catherine se contenta de sangloter en se couvrant la figure de son tablier; mais quand elle vit enchaîner les bras délicats de Pierre, son nourrisson, son enfant chéri, elle se rua sur les soldats, et avec une énergie sauvage elle les repoussa jusqu'au bout de la salle. On l'enferma dans une chambre séparée, et Pierre fut chargé de chaînes, ainsi que sa pauvre mère qui était presque morte d'effroi.

Les paysans avaient suivi en foule la maréchaussée, mais aucun d'eux n'avait pu pénétrer dans la tuilerie et leur troupe bruyante attendait à la porte.

« Bâillonnez donc cette *criarde*, » dit le procureur en désignant Françoise. On s'apprêtait à lui obéir lorsque le chef de la brigade fit observer que son nom ne figurait pas sur le décret de prise de corps. Frillet, écumant de colère, allait

peut-être persister dans son ordre ; mais en ce moment la porte s'ouvrit et le curé de Priay entra.

« Venez, dit-il à la pauvre idiote, venez, épargnez-vous ces angoisses, je vous offre ma maison pour asile.

— Comment, reprit Françoise dont le désespoir redoublait, on m'empêche de suivre mon frère... Et qui donc le consolera, le soutiendra ?... Non, non... je veux rester, je veux aller avec eux, je ne dirai plus rien. » Et en effet elle alla s'asseoir avec résignation dans un coin de la salle.

La grande porte de la tuilerie fut ouverte, la foule reflua vers la route, et Joseph Vallet, sa femme et ses deux fils, attachés chacun en croupe d'un soldat de la maréchaussée, quittèrent ce toit patriarcal avec l'amère pensée que peut-être ils ne devaient jamais le revoir.

Ils furent poursuivis, jusqu'aux dernières limites du village, par les huées et les imprécations des paysans ; mais ils ne levaient pas les yeux sur la foule, de peur d'y reconnaître un ami de la veille.

Philippe seul voulut jeter un dernier regard sur la tuilerie. Il détourna la tête, mais il frémit

aussitôt et ferma les yeux avec horreur ; il avait vu derrière lui un visage de femme animé d'une hideuse expression de triomphe cruel, cette femme était la Flory.

« M. Frillet, vint dire Laruine à l'oreille du procureur, venez vite... la tuilerie est au pillage...

— Bah ! laisse faire, répondit très-tranquillement celui-ci, ils n'emporteront pas les pierres... il ne serait même pas mauvais qu'ils fissent quelques dégâts, quelques trous dans les murs... Eh ! eh ! eh ! eh ! ajouta-t-il en riant à sa manière et en se frottant les mains, je payerai cela meilleur marché. »

V

L'hiver était fini, le printemps avait passé, l'été était alors dans toute sa splendeur ; mais il n'y a plus de saisons pour le malheureux plongé dans ces cachots souterrains, ces affreux *in pace* que notre civilisation a réussi à peine à faire disparaître : un tombeau à un homme qui pense et respire, une nuit éternelle à des yeux qui pourraient voir le jour, un linceul de lourdes chaînes pour envelopper ce corps et ces membres auxquels il faudrait de l'espace et du mouvement !

Dans un même cachot, à deux pas l'un de l'autre, étaient enchaînés le père et le fils. Pendant un mois ils s'étaient communiqué leurs espérances ; pendant un second ils s'étaient fait part de leurs douleurs et de leurs inquiétudes, mais depuis longtemps ils se parlaient à peine : ils n'avaient plus la force d'espérer et même de gémir.

Par une singulière négligence bien digne, du reste, de l'indifférente cruauté du moyen âge, le soupirail par lequel ce cachot recevait un peu d'air, et parfois un mince et pâle rayon de jour, se trouvait donner sur la rue. Philippe était placé au-dessous de ce soupirail ; mais cette triste faveur pouvait parfois devenir un terrible supplice, quand la pluie tombait avec violence. Les infiltrations de la rue venaient arroser le sol déjà trop humide qui servait de grabat au prisonnier. Depuis quatre mois Philippe n'avait pas quitté sa place, son père seul avait été deux ou trois fois conduit devant le juge pour être confronté avec les témoins, mais sans sortir de l'enceinte de la prison.

Le jeune homme, un matin, leva la tête pour apercevoir le jour ; mais cette dernière satisfaction lui fut refusée. Il ne vit plus rien, le malheureux se crut aveugle.

Nous devons avant tout mettre le lecteur au courant de la marche qui avait été suivie dans la procédure, ce que les accusés ignoraient eux-mêmes, n'ayant de détails que ce qu'ils pouvaient supposer d'après la forme des interrogatoires qu'on leur faisait subir.

Le curé de Priay, indigné de la partialité qu'on semblait mettre ouvertement dans cette affaire, fit présenter un mémoire au ministre, et celui-ci, frappé des charges qui pesaient sur Antoine Pin, ordonna qu'il fût arrêté dans son régiment et conduit dans les prisons du Pont-d'Ain, ce qui eut lieu. Frillet, craignant de voir ses victimes lui échapper, s'était hâté de faire revivre contre Joseph Vallet l'ancienne accusation de meurtre sur Duplex ; ce qui lui était d'autant plus facile que l'ancien procureur d'office avait été condamné, par arrêt du juge du Pont-d'Ain, comme prévaricateur.

Cependant, tous les matins deux femmes venaient assiéger l'entrée de la prison ; elles frappaient à la porte, demandaient à entrer, recevaient un refus et étaient durement repoussées. Lors, elles allaient s'asseoir chacune sur un banc de pierre : la plus jeune pleurait, la plus âgée priait avec ferveur. Sans se connaître, sans se

demander mutuellement ce qui les attirait là chaque jour, elles avaient fini par s'aimer, habituées qu'elles étaient à souffrir ensemble. L'une était Françoise Vallet, l'autre Marianne. La jeune fille avait résisté au choc terrible qu'elle avait éprouvé, mais il lui en était resté une pâleur continuelle. La Flory, trompée par cette apparence de tranquillité, n'attendait plus que du temps la parfaite guérison de sa fille, et comme elle ne venait au Pont-d'Ain que pendant la nuit, elle ignorait ce pèlerinage de tous les jours.

Ce matin-là, Marianne, après avoir vainement tenté, comme à l'ordinaire, de pénétrer dans la prison, dirigea ses pas vers le banc où elle s'asseyait d'habitude ; mais, arrivée là, elle ne put retenir un cri d'effroi ! Sous ce banc était l'ouverture d'un soupirail, de là elle entendait parfois sortir des plaintes étouffées, et par un admirable instinct de la douleur elle avait deviné plutôt que reconnu les accents de Philippe ; or, pendant la nuit des maçons étaient venus et le soupirail avait été muré.

« Oh ! c'en est fait ! s'écria-t-elle, la pierre du tombeau est scellée... il est mort ! » et elle tomba froide et presque sans vie.

L'idiote s'approcha pour la relever. « Du cou-

rage, ma fille, lui dit-elle ; si vous voulez implorer avec moi le Tout-Puissant, il vous donnera la force de vivre et d'espérer encore. Regardez-moi, l'âge m'a affaiblie, et pourtant je porte ma douleur avec la même résignation que notre Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il portait sa croix au Calvaire. »

Marianne, pour la première fois, regarda avec attention celle qui lui parlait ; ses traits flétris par l'âge portaient en effet l'empreinte de la résignation la plus sainte ; la jeune fille en fut frappée, et pour la première fois aussi elle désira connaître cette religion qui pouvait accomplir de tels miracles.

« Instruisez-moi, dit-elle ; c'est aussi la religion de Philippe ; je veux avoir sa foi, sa croyance ; je veux que nous soyons au moins réunis par une communauté de pensées, et que le même ciel s'ouvre pour nous deux.

— Je ne suis guère savante pour entreprendre une pareille tâche... Mais tenez, mon enfant, vous avez souhaité la lumière, et Dieu vous l'envoie. »

Le curé de Priay s'avançait vers les deux femmes. Comme elles, il frappa d'abord à la porte de la prison et demanda à être admis à donner aux accusés les consolations spirituelles.

« Ils ont bien autre chose à faire que de vous entendre, répondit le geôlier ; on les juge aujourd'hui. » Et il referma le guichet.

L'arrêt fut en effet rendu le jour même.

« Voici le jour de la justice, » avait dit Vallet d'une voix ferme quand il s'était trouvé en présence de ses juges.

Vaudan renouvela sa déposition ; puis Claude Maurice, dit Laruine, fut appelé ensuite. Il déclara ne rien avoir à dire pour ou contre les accusés dans ce qui concernait l'assassinat de Sévos.

Sur la demande de Frillet, le témoin fut interrogé sur l'affaire Duplex.

Duplex, dit-il (il y avait dix-huit ans de cela), n'était nullement ivre, ainsi qu'on l'avait toujours dit ; il avait vu, lui Laruine, Duplex tomber sous les coups que Vallet lui portait avec rage en criant : « *Il faut que je l'achève !* » Il n'y avait pas à douter que Duplex n'eût succombé des suites de ses blessures.

« Maurice ! cria Vallet, tu n'oserais pas répéter cela au tribunal de Dieu ! »

En entendant cette voix solennelle, Laruine devint pâle et tremblant, il regarda Frillet d'un air égaré.

« Bâillonnez l'accusé, s'il parle encore, » s'écria le procureur d'office.

La veuve Duplex fut appelée à son tour. Mais la veuve Duplex était morte depuis un mois. Antoine Pin fut introduit. A sa vue, il y eut dans l'auditoire un redoublement d'attention, et une lueur d'espoir rayonna dans l'âme des accusés.

Le paysan ne parut ni ému ni embarrassé; avec sa simplicité niaise il déclara que le lundi de Pâques il avait passé avec Sévos une partie de la nuit à boire chez les Vallet. Dans l'exaltation de l'ivresse, il échappa à Sévos de reprocher à Joseph Vallet le meurtre de Duplex. Joseph Vallet, furieux, s'était saisi d'un lourd pot d'étain, et en avait frappé Sévos à la tête. Puis la femme de Vallet, armée d'une pelle à feu, et Philippe, avec son bâton, avaient achevé le malheureux qui se débattait en criant : « *Grâce! miséricorde! confession! confession!* » Pierre, le jeune garçon, faisait pendant ce temps le guet à la porte de la tuilerie. Enfin à eux tous ils avaient traîné le cadavre sous un tas de bruyères sèches, et Vallet avait fait à Antoine Pin les plus terribles menaces s'il révélait cet assassinat. C'est ce qui l'avait forcé de fuir et de s'engager dans le régiment de la Sarre.

Frillet, dans ses conclusions définitives, fit ressortir la coïncidence de cette déposition avec celle de Vaudan, et il requit enfin que Joseph Vallet fût condamné à être pendu pour avoir causé la mort de Duplex, et que sa femme, ses enfants et Antoine Pin fussent préalablement appliqués à la torture.

Antoine Pin fit un geste terrible en regardant Frillet; mais celui-ci fit un signe imperceptible. Le juge ordonna qu'avant de faire droit Joseph Vallet, sa femme et ses fils seraient appliqués à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir par leur bouche plus ample preuve de l'assassinat de Sévos.

Antoine Pin ne fut pas même nommé dans l'arrêt. Il reprit son calme. Les autres accusés avaient à peine compris ce qui venait d'être prononcé à leur égard.

Frillet annonça son intention d'interjeter appel *à minimâ* de cette sentence ; et le cachot se rouvrit pour tous.

Un mois après, Joseph Vallet et Philippe virent une lumière pénétrer dans leur cachot par les fentes de la porte ; la serrure grinça, les verrous furent tirés, et le geôlier entra avec quelques soldats de la maréchaussée.

« On brise nos fers, dit Philippe d'une voix affaiblie et avec une joie d'enfant.

— Marchons-nous à la mort ou à la torture? demanda Vallet.

— Vous marchez à la délivrance, » répondit une voix douce, de la porte.

Les yeux affaiblis des condamnés reconnurent le curé de Priay; puis, au moment même, ils se sentirent entourés par des bras amis, leurs visages étaient couverts de baisers et baignés de larmes, le bon prêtre avait obtenu que Françoise Vallet et Marianne entrassent avec lui.

Les chaînes avaient enfin été descellées de la muraille. « Levez-vous ! » cria le geôlier; mais ni le père ni le fils ne purent faire un mouvement; ils ne répondirent à cet ordre que par un cri de douleur.

Alors on vit un spectacle épouvantable qui pétrifia d'horreur tous les assistants. Les soldats et le geôlier lui-même ne purent s'empêcher de frémir.

Au premier mouvement que put faire Joseph Vallet avec ses mains, des myriades d'énormes fourmis rouges s'échappèrent de toutes les parties de son corps. On voulut lui enlever ses vêtements, ils étaient adhérents à la peau, et tout le

corps ne présentait plus qu'une immense plaie sur laquelle se ruaient ces affreux insectes.

Philippe, quoique débarrassé du poids de ses fers, semblait toujours aussi étroitement enchaîné ; il gisait là sur le sol ; ses membres, naguère encore si pleins de vie, étaient inertes et presque desséchés.

« Mais ôtez-moi donc mes chaînes, répétait-il toujours, si vous voulez que je marche! » Les soldats furent obligés de les charger sur leurs épaules et de les emporter ainsi.

Un chariot découvert les attendait dans la cour de la prison, toute la famille s'y trouva bientôt réunie ; puis, la voiture, entourée d'une brigade de la maréchaussée, s'ébranla lourdement, les portes s'ouvrirent, et le brillant soleil d'août éclaira de ses rayons toutes ces misères.

Vallet et sa femme se regardèrent et se comprirent sans se parler, puis leurs regards se reportèrent sur leurs enfants.

Pierre, le pauvre innocent, aux cheveux blonds bouclés, aux joues roses et rebondies, avait mûri à l'ombre de la prison ; son visage d'enfant avait pris une expression réfléchie et presque sévère ; et, chose hideuse ! il avait des rides.

Sur l'appel interjeté par Frillet, le parlement

de Dijon avait été saisi, et c'est dans cette ville que l'on transportait les accusés. La chaleur du soleil qui tombait d'aplomb sur le chariot arrachait à Joseph Vallet et à son fils des cris de douleur. Le curé de Priay, qui avait obtenu d'être placé entre eux deux, ouvrit la Bible et leur lut à voix haute *le livre de Job.*

Sur la même route, à cent pas du chariot, deux femmes suivaient à pied, se soutenant l'une l'autre. Tout en marchant, Françoise enseignait à Marianne, en les lui faisant répéter mot à mot, des prières et des hymnes à la sainte Vierge.

La nuit qui suivit ce jour, quand la Flory arriva pour voir sa fille, elle trouva la maison déserte. Elle pleura longtemps, mais on ne la vit plus jamais depuis ni au Pont-d'Ain ni à Priay. Frillet lui-même chercha longtemps en vain à savoir ce qu'elle était devenue.

VI

A Dijon, Françoise et Marianne obtinrent du geôlier de loger chez lui, en lui payant par mois une faible somme. Là elles épiaient avidement tout ce qui pouvait concerner les accusés. C'étaient pour elles des alternatives d'espoir et d'alarmes qu'elles puisaient souvent dans un mot dit par hasard. Ces deux femmes, dont l'une, comme nous l'avons déjà dit, était idiote, et l'autre profondément ignorante de tout ce qui regardait la procédure, ne comprenaient souvent

pas la portée de ce qu'elles avaient appris, aussi n'osaient-elles jamais se livrer entièrement à l'espérance.

Un jour elles virent entrer plusieurs hommes dans la prison, elles demandèrent qui ils étaient.

« C'est le bourreau et ses aides, » répondit le geôlier, et il suivit les nouveaux venus.

Frillet avait accompli de sa tâche tout ce qui lui était possible. Mais au greffe du parlement de Dijon s'arrêtait sa fatale influence, il n'avait plus qu'à faire intriguer en faveur de sa cause, et il n'y manqua pas. D'après ses conseils, le procureur général, homme d'une capacité plus qu'inférieure, déclara se désister de l'appel *à minimâ* de son substitut et demanda l'exécution de la sentence prononcée par le juge du Pont-d'Ain. Mais ces conclusions ne furent point suivies par le parlement, qui ordonna un plus ample informé et de nouvelles confrontations.

La vérité commençait à se faire jour et Antoine Pin fut seul appliqué à la torture.

C'était pour lui qu'on avait fait mander le bourreau et ses aides.

Antoine Pin se renfermait dans un silence sombre et regarda avec étonnement les aides du tourmenteur qui le couchaient et le liaient sur

le lit de douleur ; ses jambes furent assujetties entre deux ais de chêne, un coin de bois fut placé verticalement, et un homme au visage basané, aux favoris roux et aux proportions herculéennes, brandit le terrible maillet...

Le juge invita Antoine à parler.

« J'ai dit la vérité, » répondit celui-ci d'un air farouche.

Sur un signe, le maillet retomba, et le coin enfoncé d'un seul coup fit craquer les planches et les os du patient. Un cri d'angoisse retentit sous les voûtes ; mais quand le juge renouvela sa question, Pin fit la même réponse.

Un second, un troisième, un quatrième coin furent enfoncés à force de bras ; les chairs étaient meurtries, les os broyés, le juge pâlissait et le médecin hochait la tête... Antoine Pin ne pouvait plus répondre. Tout à coup, à un geste du tourmenteur, le patient crut comprendre qu'on allait continuer l'épreuve ; il agita la tête et chercha à se la briser contre la poutre qui la soutenait.

« Mes bons messieurs, dit-il d'une voix rauque, j'ai dit la vérité... la pure vérité... c'est Joseph Vallet qui a assassiné Sévos... il m'avait même donné une pistole pour le lui amener à la tuilerie. »

Le misérable se déclarait par là complice du crime, il se perdait, sa déposition ne pouvait donc plus être mise en doute; il évitait ainsi de plus grands tourments. On le délia, et le geôlier fut appelé. En traversant les sombres couloirs de la prison pour ouvrir le cachot d'Antoine Pin, ce dernier crut voir passer une ombre auprès de lui; mais il attribua cette apparition surnaturelle à un éblouissement, et il continua son chemin. Il ouvrit la porte du cachot, entra, et, par un mouvement d'humanité instinctive, il secoua la paille qui devait servir de lit au prisonnier.

Antoine Pin, poussant des cris lamentables, fut apporté par les aides du bourreau, qui, l'ayant couché sur la paille, se retirèrent; la porte se referma, et Antoine Pin n'entendit bientôt plus que ses propres cris.

« Mon Dieu! mon Dieu! dit-il dans un moment de rage, faites-moi mourir, je souffre trop! »

En effet, les chairs qui se gonflaient et le sang qui recommençait à circuler, lui causaient une douleur peut-être moins vive que celle de la torture même, mais plus intolérable en ce qu'elle était continue.

« Antoine, dit près de lui une voix comme

inspirée, Dieu ne peut avoir pitié que de ceux qui se repentent. »

Le misérable sentit comme une sueur froide couvrir tout son corps, un frisson le saisit et ses cheveux se dressèrent, il avait peur! Quoique d'un caractère pour ainsi dire indomptable, Antoine Pin ne pouvait manquer, vu son ignorance, de partager les idées superstitieuses des villageois. La douleur physique fut subitement vaincue par cette émotion soudaine et terrible, il se tut, et sa respiration pénible et entrecoupée pouvait seule en ce moment attester son existence; tout sou corps était froid comme un marbre.

« Antoine Pin, reprit la voix, tu as menti aux juges, tu as menti à ta conscience, tu cours à la damnation éternelle... La vérité, que la vérité sorte enfin de ta bouche, et tu pourras encore espérer en la clémence du Seigneur, tu verras le paradis et les anges, tu entendras les hymnes des saints. »

Ce langage plus que simple, et dont se rirait un forçat de nos bagnes, était précisément celui qni devait faire le plus d'impression sur le paysan. Cela le reportait à ses vives croyances d'enfant, à ces ferventes prières qu'il faisait alors pour être admis dans le séjour des bienheureux, et

maintenant que l'heure de la mort était proche, que la fièvre et le délire de la souffrance faisaient si facilement apparaître, et dans des proportions si gigantesques, les images fantastiques qu'évoquait la voix mystérieuse en lui parlant de l'enfer, Antoine sentit le cri de sa conscience déborder toute résolution, toute crainte ; il s'écria : « Oui, oui... pitié, mon Dieu... j'ai menti... j'ai fait périr l'innocent.

« Antoine, continua la voix, hâte-toi, sauve ton âme en réparant le mal que tu as fait...

— Des révélations... je veux faire des révélations, je ne veux pas brûler en enfer... »

La porte du cachot s'ouvrit, le médecin venait pour constater l'état du prisonnier... lui et le geôlier furent frappés d'étonnement en voyant Françoise Vallet, la pauvre idiote, penchée sur lui.

« De grâce, un juge... un juge! dit Antoine, je veux dire la vérité avant de mourir ! »

Mais cette émotion avait été trop vive, le patient s'évanouit pendant qu'on était allé querir Gui de Vormes, rapporteur du procès, et son greffier.

« Comment vous trouvez-vous donc ici? demanda le geôlier à la vieille fille.

— Par la permission de Dieu, » répondit-elle. Ses yeux brillaient d'exaltation ; peu à peu le magnifique rôle qu'elle venait de remplir l'avait élevée à la hauteur d'un esprit dégagé des liens terrestres. La religion, son unique pensée, avait produit une animation d'autant plus violente que cette pauvre âme était neuve à toute impression sublime.

Le geôlier éprouva presque du respect pour cette femme, qu'il ne pouvait plus comprendre. Il cessa de l'interroger. Le fait est qu'elle l'avait suivi sans être vue, grâce à l'obscurité des corridors, et que, remplie de son dessein et de la mission qu'elle croyait lui avoir été confiée par une révélation de Dieu même, elle n'avait rien calculé, rien prévu, et s'était tapie dans un coin sombre du cachot, tandis que le geôlier secouait la paille du grabat... Le médecin avait fait avaler à Antoine une potion calmante ; celui-ci, quand il revint de son évanouissement, sentit ses douleurs apaisées : il crut à un miracle, et quand le rapporteur fut arrivé, il parla.

Il avoua que lui et Sévos étant sortis à onze heures de la tuilerie de Vallet, ils étaient allés boire au cabaret de la Flory, puis ils s'étaient rendus chez Sévos même. Là, lui Antoine Pin

avait assassiné Sévos en le frappant sur la tête à coups de serpe, pour lui voler quarante écus qu'il avait dans sa poche... Il dit avoir enterré le cadavre à un quart de lieue de Priay, à un endroit qu'il désigna.

« Sur mon âme, et devant Dieu, ajouta-t-il, les Vallet sont innocents ! »

Un cri de triomphe et de joie sublime s'échappa de la poitrine de Françoise, qui, sans paraître voir ni entendre les assistants, tomba à genoux sur le sol humide du cachot et rendit grâces à Dieu à voix haute avec une ferveur fanatique. Elle finit en demandant à la Vierge et aux saints d'intercéder pour Antoine Pin.

« Ainsi soit-il ! » répondit celui-ci dévotement et avec résignation.

Le lendemain, Antoine Pin était condamné par un arrêt du parlement de Dijon à être rompu vif, et, quelques jours après, il subit son supplice, après avoir rétracté dans son *testament de mort*, toutes les dépositions qu'il avait faites contre les Vallet, et leur avoir demandé pardon à genoux.

VII

Quelques mois après, la tuilerie de Priay, depuis si longtemps déserte, avait repris son ancienne apparence de vie et d'activité ; seulement on aurait pu croire que vingt années avaient passé sur la tête des propriétaires de la manufacture, tant les souffrances avaient causé de ravages dans cette famille vouée au malheur.

Marianne, conduite à l'église par Vallet et sa

sœur qui lui servaient de parrain et de marraine. abjura complètement le calvinisme et entra dans le sein de cette religion sublime qui avait arraché à un homme endurci l'aveu de ses crimes et la preuve de l'innocence des Vallet. La Fleur n'avait pas reparu.

Le jour de la cérémonie, Pierre était absent. Il était allé à Bourg, et depuis quinze jours on l'attendait en vain, ce qui répandait un léger nuage d'inquiétude et de tristesse dans tous les cœurs, déjà si cruellement éprouvés par la souffrance. Marianne, encore émue de l'acte sérieux qu'elle venait d'accomplir, jetait un regard désespéré sur Philippe. Philippe, ce jeune homme de vingt-six ans, était étendu sans mouvement dans un fauteuil, l'expression de son visage seule pouvait témoigner de son existence. Il était demeuré paralytique. Quant à Françoise, toute l'énergie dont elle avait fait preuve était tombée, la pauvre idiote ne parlait plus, elle avait vécu en une année le reste de sa vie morale.

« Qu'avez-vous à craindre, père ? disait Philippe, Pierre reviendra. Tous nos ennemis ne sont-ils pas à terre ?

— Ils ne sont pas tous morts, » répondit Vallet. En effet, Vaudan, Laruine et le frère d'Antoine

Pin, vaincus par les tortures, avaient avoué qu'à l'instigation de Frillet et séduits par ses dons et ses promesses, ils avaient rendu de faux témoignages. Tous les trois avaient expié leur crime par la potence.

Le rapporteur Gui de Vormes, en examinant la procédure faite à la justice du Pont-d'Ain, y avait découvert des irrégularités volontaires et même des falsifications. D'après des recherches faites chez Sévos, des traces de sang avaient été découvertes, et la serpe, instrument du crime, avait même été retrouvée. Le cadavre de Sévos, cependant, n'était plus à la place désignée par Antoine Pin, et toutes les fouilles faites furent inutiles à cet égard. Enfin, Jean Frillet fut décrété de prise de corps par le parlement de Dijon ; mais il avait su se dérober aux recherches, et un couvent de religieux situé en Savoie lui avait servi de refuge.

Le bruit d'une voiture se fit entendre, et toute la famille s'élança au-devant de Pierre, car c'était lui qui revenait, on n'en pouvait douter. En effet, c'était lui ; il entra naturellement, embrassa sa mère, expliqua avec un grand sang-froid les causes de son retard, et annonça même que les mêmes intérêts le forçaient de repartir

sur-le-champ. Néanmoins Vallet crut remarquer un léger tremblement dans sa voix.

« Ce n'est pas raisonnable à vous, continua le jeune homme, de concevoir toujours des inquiétudes chimériques ; vous savez mieux que moi que lorsqu'on voyage pour vendre ou pour acheter, on ne peut jamais désigner bien au juste le moment de son retour.

— C'est égal, reprit Joseph Vallet, ne fût-ce que pour tranquilliser ta mère, je t'accompagnerai demain.

— J'allais vous le proposer, mon père, répondit le jeune homme; il s'agit, comme vous le voyez, de graves intérêts, et je suis encore si jeune, que souvent je n'inspire pas assez de confiance.

— Vous allez d'abord m'aider à rouler mon malade dans le jardin... il y a encore un dernier rayon de soleil dont je veux qu'il profite.

— Oui, ma chère et bonne sœur, » répondit Pierre avec toute l'expression d'une bonne et tendre amitié...

Une heure après, Joseph Vallet et son fils étaient partis pour Bourg, et Marianne et Philippe se trouvaient seuls dans le jardin, adossés à une haute et large charmille.

« Marianne, dit Philippe, pourquoi ne te vois-je donc plus sourire comme autrefois ?

— Oh ! répondit-elle, quand tu auras repris tes forces, je reprendrai mon sourire. »

En effet, pour Philippe qui, privé de tout mouvement, concentrait toutes ses facultés dans le regard et dans la pensée, le dépérissement graduel et lent qui s'opérait chez Marianne ne pouvait être longtemps caché, quoiqu'il échappât à presque tous les regards. Chaque jour Philippe découvrait une nouvelle trace de cette décomposition. De son côté, Marianne avait perdu tout espoir de voir revenir Philippe à la santé. Ils s'aimaient, ils auraient vécu l'un pour l'autre, et Philippe se mourait de la mort de Marianne, quand, de son côté, la pauvre fille sentait sa vie s'échapper dans celle de Philippe. Enchaînement fatal ! Peu à peu leur causerie, de mélancolique, devint sombre ; le soleil avait totalement disparu, et les deux amants, les yeux fixés avec admiration sur les petits nuages roses et or qui resplendissaient au couchant, ne s'apercevaient pas que les ténèbres allaient les envelopper. Ils parlaient d'amour, mais comme deux anges pourraient parler du bonheur terrestre. Tout à coup les derniers nuages brillants s'étei-

gnirent, la première étoile parut au ciel. Comme animés de la même pensée, Philippe et Marianne voulurent reporter leurs yeux l'un sur l'autre... ils jetèrent un cri de surprise et de terreur : la nuit était venue, ils ne pouvaient plus se voir.

Quelque peu superstitieux que l'on soit, il est dans la vie certains moments, certaines situations où l'âme s'alarme et se frappe, acceptant comme des présages les événements les plus simples. Tous les deux avaient vu leur mort prochaine dans cette nuit qui les avait surpris au milieu de rêves d'amour. Le cri que cette pensée cruelle leur arracha était une preuve qu'elle leur avait été commune.

« Oui, oui, ce sera ainsi, dit Philippe...

—Eh bien, soit, répondit Marianne, au moins nous mourrons ensemble.

— Ensemble, » répéta Philippe.

Ils entendirent ou crurent entendre dans la charmille comme des sanglots étouffés, et un bruissement dans les feuilles... Marianne appela, mais on visita en vain le jardin, on ne trouva personne...

Cependant Joseph Vallet et son fils Pierre étaient arrivés à Bourg à la pointe du jour, ils se reposèrent quelques heures; puis Pierre conduisit

son père à une auberge située dans un quartier à peu près désert.

« Mais où me mènes-tu, dit Joseph Vallet.

— Père, j'ai cru voir... j'ai pu me tromper, je ne puis vous dire, venez et épiez avec moi. » Ils entrèrent dans un cabaret dont les hautes fenêtres pouvaient les dérober aux regards des passants, et ils restèrent environ une heure à attendre.

Tout à coup un homme sortit de l'auberge; Joseph Vallet ne put retenir un cri de surprise, et Pierre, qui épiait cette expression sur le visage de son père, lui dit : « N'est-ce pas que c'est bien lui ?

— Suivons-le, s'écria Vallet, il ne faut pas qu'il nous échappe.

— C'est inutile, dit Pierre, vous voyez qu'il est calme et sans soupçons; il reviendra dans cette auberge puisque c'est là qu'il demeure. Depuis quinze jours, je le suis partout, j'avais peur de m'être mépris, d'autant plus qu'il a changé de nom. Maintenant, puisque vous l'avez reconnu et que nous sommes sûrs de notre fait, attendons encore, et nous le tenons. »

En effet, l'inconnu rentra dans la soirée, le père et le fils le suivirent jusque dans sa chambre

dont Pierre ferma les verrous. En voyant entrer chez lui deux étrangers, l'inconnu s'avança vers eux avec assez de résolution ; mais à peine les eut-il envisagés qu'il pâlit et tomba sur ses genoux.

« Vois-tu, dit Pierre, il nous reconnaît.

— Oh ! ne me perdez pas ! grâce ! pitié, M. Vallet... Oui, c'est moi, c'est bien moi... Je suis Sévos ! Je dirai tout, mais ne me perdez pas. »

Pierre alla chercher l'aubergiste et quelques voyageurs, afin que cette déclaration spantanée eût des témoins.

« Tout ce qu'a raconté Antoine Pin est vrai, dit le pauvre diable, excepté seulement mon enterrement, qu'il a sans doute imaginé pour ne pas être amené à faire des révélations sur Frillet. Voilà encore sur ma tête la marque des deux coups de serpe qu'il m'a donnés. Voyant qu'il serait sans pitié, j'ai fait le mort, et ce n'est qu'au milieu de la nuit que j'ai osé sortir pour faire ma déclaration à M. le procureur fiscal Frillet.

— Quoi ! il te savait vivant ! s'écria Vallet pénétré d'horreur.

— C'est lui qui m'a engagé à partir, continua

Sévos, il m'a dit : Que feras-tu à Pin ? c'est un misérable qui n'a rien ; si tu le rencontres il te tuera... tu feras mieux de t'éloigner et de ne jamais reparaître... »

Sévos fut conduit à la prison de Dijon, où il fut rejoint par Frillet, qui fut arrêté ayant eu l'imprudence de quitter son refuge et de venir en France. Sévos mourut avant le jugement, et le 7 août 1733 Frillet fut condamné à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuivît, et en outre à huit mille livres de dommages-intérêts envers la famille Vallet et à quinze cents livres d'amende envers le roi. Mais il y eut sursis à l'exécution, et bientôt la peine de Frillet fut commuée en un bannissement de dix ans hors de la province.

VIII

Depuis dix ans, les enfants et les femmes de Priay n'osaient plus passer le soir du côté de la rivière où existait l'ancienne demeure de Claude Maurice, dit *Laruine*. Le malheureux paysan qui avait été pendu revenait, disait-on, se promener toutes les nuits dans sa demeure d'autrefois. Quoi qu'il en fût, des hommes, et même de ceux qui dans le village passaient pour des esprits forts, avouaient avoir vu souvent le soir de ce côté une grande figure blanche qui restait

immobile des heures entières à regarder les bâtiments de la tuilerie.

Mais cette année-là, les portes de la tuilerie s'ouvrirent pour laisser passer un cortége qui se dirigea vers le cimetière. A ce convoi funèbre il y avait deux cadavres, celui de Philippe et celui de Marianne. Après dix ans presque d'agonie, ils étaient morts le même jour, presque à la même heure. Joseph Vallet, courbé sur un bâton, suivait, en donnant le bras à sa femme, le convoi de son fils aîné et de celle qu'ils avaient adoptée pour leur fille... Les deux vieillards avaient rêvé pour ces deux jeunes gens une autre union que celle de la tombe. Françoise Vallet était depuis longtemps tout à fait tombée en enfance. De toute la famille, Pierre seul était encore debout et droit, mais son front portait l'empreinte du malheur. Le pauvre jeune homme ne pouvait avoir une belle idée de la vie dans laquelle ses premiers pas avaient été si tristement marqués. C'était un de ces êtres fatalement voués au suicide ou à la misanthropie.

Depuis ce jour de lugubre mémoire, le fantôme de Priay avait aussi disparu.

« Voyez-vous, disaient les paysans, Laruine a jeté un mauvais sort sur la tuilerie, les jeunes

gens sont morts, maintenant il n'a plus rien à faire, il ne revient plus. » Et une terreur superstitieuse arrachait à tous des prières pour le repos de l'âme de Claude Maurice. . . . .

Frillet, qui s'était mis en route pour exécuter son banc, s'arrêta, trois jours après la mort de Philippe et de Marianne, dans une auberge de Bourg. Une femme, arrivée depuis le matin, l'y attendait. L'ancien procureur parut plus surpris que fâché en la reconnaissant; il lui proposa de l'accompagner dans son exil; elle accepta. Mais le lendemain, on trouva Frillet mort dans son lit. Il fut enseveli sans trop d'examen, quoique certaines marques qu'il portait au cou eussent pu donner l'idée d'une mort violente.

Quant à la Flory (car c'était elle), elle avait vu mourir sa fille, et elle venait de la venger sur Frillet, l'auteur et la cause première de tous les tristes événements dont nous venons de retracer l'histoire.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

(Moralité : Quand la Justice ne châtie pas, les gens se font justice eux-mêmes.)

Publications nouvelles.

(= pillage en règle de l'Edition fr^se)

JEANNE, *suivi de* **PROCOPE LE GRAND**, par *G. Sand*. 2 vol. in-18.

LE MARQUIS DE POMBAL, par *Clémence Robert*. Un vol. in-18.

SABINE, par Mme *de Bawr*. 2 vol. in 18.

UNE FILLE DU RÉGENT, par *Alex. Dumas*. Tome 1er.

LOUISE D'AVARAY, par *Jules de Saint-Félix*. Un v. in-18.

LÉONARD LE COCHER, par *X. B. Saintine*. Un vol in-18.

GABRIEL LAMBERT, par *Alexandre Dumas*. Un v. in-18.

VIE DE RANCÉ, par *Chateaubriand*. Un vol. in-18.

POUR UN CHEVEU BLOND, suivi de **VOYAGE DE M. FITZ-GERALD A LA RECHERCHE DES MYSTÈRES**, par *Léon Gozlan*. Un v. in-18.

LA FAMILLE GOGO, par *Ch. Paul de Kock*. 4 vol. in-18.

LES TROIS ROYAUMES, par *le vicomte d'Arlincourt*. 2 vol. in-18.

LES CHATEAUX EN AFRIQUE, par Mme *la comtesse Dash*. 2 vol. in-18.

VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN, par *Alphonse Karr*. Tome 1er. In-18.

LES MYSTÈRES DE LONDRES, par *Francis Trolopp*. Tomes 1 à 4, in-18.

FERNANDE, par *Alex. Dumas*. 2 vol. in-18.

L'INDE ANGLAISE EN 1843, par *Ed. de Warren*. 3 v. in-18.

AMAURY, par *Alex. Dumas*. 2 vol. in-18.

AU JOUR LE JOUR, par *Frédéric Soulié*. 2 vol. in-18.

LE CHATEAU DE MONTBRUN, par *Élie Berthet*. 2 v. in-18.

LA SICILE, NAPLES ET GÊNES EN 1843, par *P. de Musset*. 2 vol. in-18.

LA HAVANE, par Mme *la comtesse Merlin*. 3 vol. in-18.